848
16

LE THÉATRE D'ART

LA FILLE SAUVAGE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PAR

FRANÇOIS DE CUREL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

PARIS

GEORGES CRÈS ET Cie

116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVIII

LA FILLE SAUVAGE

EXEMPLAIRE SUR PAPIER DE RIVES

N° 854

FRANÇOIS DE CUREL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA FILLE SAUVAGE

PIÈCE EN CINQ ACTES

TEXTE ENTIÈREMENT REMANIÉ PAR L'AUTEUR

FRONTISPICE ET ILLUSTRATIONS DESSINÉS ET GRAVÉS
PAR
GABRIEL DARAGNÈS

PARIS
GEORGES CRÈS ET Cie
LE THÉATRE D'ART
116, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 116

MCMXVIII

HISTORIQUE

DE

« LA FILLE SAUVAGE »

LIBRARY
MAR 23 1970
UNIVERSITY OF TORONTO

PR
2211
C5E4
1918

HISTORIQUE
DE
« LA FILLE SAUVAGE »

I
SA NAISSANCE

Elle a été conçue par un bel après-midi de septembre 1900, à l'ombre d'une forêt située au nord-est de la ville de Metz, la forêt de Vigy. J'avais attaqué à plusieurs reprises une troupe de sangliers retranchés dans un impénétrable fourré, et mes roquets, assommés par la chaleur, ne se souciaient plus d'aborder l'ennemi. Aplatis dans la boue rafraîchissante des mares, ils restaient sourds à mes exhorta-

tions... Expédition ratée !... Avant de regagner mon logis de Gondreville, en grimpant une côte rôtie par le soleil, je me repose un instant auprès d'une fontaine qui coule entre deux gros hêtres et fuit à travers une clairière qu'encerclent des halliers, repaires de bêtes noires. Autour de moi sont étendus trois ou quatre gardes et parmi eux, Roussel, vieux célibataire lunatique, mort fou quelques années après. Il ne vit que pour la chasse. Mais sa passion pour elle est malheureuse, car il est d'une maladresse rare, aggravée d'une guigne infernale. Pour le molester, les animaux les moins redoutables deviennent féroces : les chevreuils le poursuivent, les renards, les blaireaux, les martres le mordent, les chats le griffent et, dans ses rencontres avec les sangliers, il est plus souvent culbuté que culbutant. Au moral il n'est guère mieux partagé, car il est atteint d'une manie raisonnante qui lui rend indigeste l'absorption des idées vers lesquelles une autre passion malheureuse l'attire. Grâce à ce mélange de stupidité et de fantaisie, sa conversation abonde en traits originaux. Lui arrive-t-il de manquer un sanglier de taille médiocre, il se console en disant : « Laissez-le courir,

l'argent lui pousse sur le dos ! » Cela signifie que dans un an il pèsera le double, et que le marchand de gibier le paiera en conséquence. Au retour d'un voyage qu'il a fait à Paris, je lui demande ce qui l'a le plus émerveillé : « Une femme !... jamais je n'avais rencontré une aussi belle femme ! » « Dans quel endroit de Paris l'avez-vous aperçue ? » « Je l'ai vue à son travail ! » J'ai eu beau renouveler ma question sous les formes les plus insidieuses, il a invariablement répondu : « A son travail ! » Quel était ce travail ? Je crains de l'avoir deviné. Je demande encore : « Après cette femme quelle est la chose de Paris qui vous a le plus frappé ? » Réponse : « Les ponts ! Oh ! que de ponts, que de ponts ! » J'ai placé cette réplique dans la bouche de Totilo que j'ai, d'ailleurs, formé à l'image de Roussel. Vous connaissez à présent mon vieux garde dont l'imagination mal équilibrée admet sans contrôle les visions les plus saugrenues. Je me fais parfois un malin plaisir d'évoquer en sa présence des images falotes pour observer l'œillade clignotante et furtive de singe interloqué qu'il m'adresse à la dérobée. Et justement, voilà que, dans le désœuvrement de notre

journée perdue, je lui envoie une sotte plaisanterie. Lui montrant les buissons ténébreux qui nous entourent, je m'écrie : — « Quel dommage, Roussel, que nous ne soyons pas venus au monde deux mille ans plus tôt !... Il y avait alors dans ce bois des filles sauvages... Quelle consolation ce serait en ce moment, pour moi, d'en voir sortir une de ce fourré, de sauter sur elle, de... » Ce que Roussel a pensé de ce souhait ridicule, je ne l'ai jamais su, car, en même temps que je parlais, une voix intérieure s'exclamait : — « Oh ! le beau sujet de pièce ! Ta fille sauvage, fais-la prisonnière, entreprends son éducation, conduis-la jusqu'à l'état de civilisation relative qui est le tien, elle sera un symbole vivant de l'humanité ! » Et plantant là mes compagnons, je m'en vais, combinant la capture d'une sauvagesse dans un piège à ours par un Menelik quelconque, le don de cette brute fait à un explorateur français, son transfert en Europe, si bien qu'au bout d'une heure, je rentrais à la maison portant dans ma tête le plan du premier acte tel qu'il existe encore.

Mais l'aventure ainsi présentée appelait immédiatement une foule de réflexions. Pascal a

écrit ceci : « Toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme, qui subsiste toujours et qui apprend continuellement. »

Ce « même homme » chacun de nous l'est plus ou moins. Dans mon existence se trouve condensée celle de mon espèce et, j'ajouterai, celle des espèces qui, pendant des milliers d'années ont préparé la mienne, s'il est vrai, comme l'affirment les transformistes, que le corps du nouveau-né a présenté pendant le cours de sa vie fœtale les principales formes que nos ancêtres animaux ont successivement prises avant d'aboutir à celle d'Adam. Il est, en tout cas, certain que, du jour de sa naissance à celui de sa mort, le vieillard a parcouru les grandes étapes de l'humanité.

Oui, mais tous les vieillards ne l'ont pas fait avec la même amplitude et mon intuition ne m'a pas trompé lorsque j'ai été instantanément séduit par l'idée de faire tenir en une sauvagesse plus d'expérience humaine qu'en toute autre personne. Nous n'avons donc pas tous la même valeur représentative par rapport à notre espèce ? Non, certes ! Il est évident que

le rustre illettré n'accompagne pas jusqu'au bout notre civilisation si fière de son savoir, par contre l'enfant issu de parents cultivés rejoint son milieu par un raccourci qui lui épargne les rocailleux sentiers de la sauvagerie. Partir de très bas et s'élever très haut, passer du troupeau à l'élite, ce sera donc représenter un maximum d'évolution.

« La suite des hommes », qui subsiste toujours, est bien loin d'apprendre avec l'application perpétuelle que la phrase de Pascal implique. Il y a des moments où l'humanité, précisément lorsqu'elle vient de passer par une de ses phases les plus brillantes, semble s'effondrer et disparaître, puis lentement elle se relève, à la fois plus intelligente et moins avancée. Si, comme le veut Pascal, elle doit être considérée comme un même homme, il faut que cet homme soit parfois très gravement malade, descende jusqu'au seuil de la mort, surmonte péniblement la crise, et alors, semblable à ces convalescents qui ont perdu l'usage de la parole, retourne à l'école des petits enfants, avant de reprendre son ascension vers le progrès. Quelle est la cause de ce mal mystérieux ? Est-il iné-

vitable ?... Que de troublantes questions !... D'habitude, lorsqu'un sujet me tente, je ne vois d'abord qu'une situation théâtrale, et c'est en l'exploitant que je parviendrai plus tard aux conséquences intellectuelles. Pour la première fois un drame se présentait à moi comme un sphinx poseur d'énigmes. Je fus, ce soir-là, très occupé à les résoudre, quitte à n'y plus penser le lendemain.

J'avais bâti en un clin d'œil le plan d'un premier acte et je n'ai même pas eu la curiosité de m'occuper des actes suivants. L'automne, l'hiver ont passé, et la pièce entrevue était reléguée dans les oubliettes. Peut-être n'en serait-elle jamais sortie sans un incident qui, vers le mois de mai, appela de nouveau mon attention sur elle. Je gravissais une colline avec une toute petite fille appelée Marthe, laquelle est aujourd'hui une grande Marthe, très calée en littérature. En 1901 une taupinière représentait le Mont Blanc pour elle, et je désespérais de la conduire au sommet de celle que nous escaladions, lorsque, tout à coup, un coucou s'avisa de chanter sur la hauteur. Aussitôt la figure qui pleurnichait se mit à sourire : — « Il est là-haut, le petit coucou !...

Allons voir le petit coucou!... Oh! que ce sera joli!... » Et la gamine abandonnant ma main, court dans la direction du mystérieux appel. Moi, aussitôt, de penser qu'elle est une fidèle image de l'humanité échappant à l'esclavage de la matière pour se confier à de mystiques promesses, et voilà que le symbole de la fille sauvage vient brusquement s'associer à celui que m'offre la fillette. Comme ils se complètent mutuellement! J'en suis tout émerveillé. Les tisonneurs savent qu'il faut deux bûches pour allumer un feu. Mes deux symboles ont le même pouvoir que les bûches. Entre eux je deviens tout feu tout flamme. En un instant ma résolution est prise. Une pièce nouvelle va naître et j'ai hâte de me mettre au travail. Lorsque nous sommes rentrés de cette promenade, Marthe était convaincue que le coucou s'était moqué de nous, et moi qu'il m'avait fait un cadeau magnifique. De nous deux, qui avait raison?...

Sans perdre un instant, j'entreprenais de me documenter sur les sauvages. Ma passion pour la chasse, qui m'entraînait souvent dans des pays perdus, par exemple des sierras espagnoles

peu visitées, m'avait familiarisé avec l'existence de populations très arriérées. Je passais en revue mes souvenirs. Je dévorais de très anciens récits de voyages. Rapports de missionnaires, annales de la Propagation de la foi, tout me renseignait. Deux ouvrages allemands spécialement consacrés à la psychologie des sauvages, m'ont été d'un grand secours. Je regrette que ma mémoire ne me permette pas de les désigner d'une façon plus précise. Ma bibliothèque restée en Alsace-Lorraine, n'est pas, au moment où j'écris ces lignes, à ma disposition.

J'ai écrit *La Fille Sauvage* au château des Marmousets, charmante habitation, isolée dans la campagne, à la lisière du Bois Notre-Dame, près du village de La Queue-en-Brie. La pièce, commencée le 11 juin 1901, a été terminée le 26 juillet suivant, à raison d'un acte par semaine. J'avais, suivant ma coutume, travaillé avec acharnement, sans trêve ni repos. La scène qui termine l'ancien troisième acte, devenu le second, m'a été suggérée d'une manière étrange. Une nuit j'ai rêvé que, debout devant un cercueil, j'adressais au cadavre qui s'y trouvait enfermé, cette question dont mon état de som-

meil excuse la naïveté : — « Reste-t-il de toi quelque chose de vivant ?... » Aussitôt, de l'intérieur du cercueil, trois coups, frappés sur la paroi, me répondaient. A mon réveil je me suis rappelé ce rêve qui m'a fourni, grâce à un enchaînement de déductions très compliquées, les trois coups frappés sur la porte par sœur Monique. Je ne connais pas d'autre exemple où l'inspiration me soit venue d'un songe.

Mon manuscrit à peine terminé, Antoine était invité à en entendre la lecture. Elle eut lieu aux Marmousets et me valut des compliments d'Antoine, qui était toujours pour mes essais un auditeur plein d'indulgence. Il fut convenu que la pièce serait jouée au théâtre Antoine, dans le courant de l'hiver, et que le rôle de Marie serait offert à Suzanne Desprès. Seule, elle avait un talent d'assez vaste envergure pour évoluer avec aisance de la plus noire sauvagerie à l'extrême civilisation. Quelques jours après, je recevais la visite de ma future interprète, et sans perdre un instant, en guise de bienvenue, je lui lisais *La Fille Sauvage*. Grand enthousiasme. L'œuvre, le rôle, tout la charmait. Une pièce symbolique, lue en

petit comité, par l'auteur qui ne peut s'empêcher de dévoiler à ses amis les mystères de sa pensée, est un dangereux mirage. Les intentions les moins indiquées de l'écrivain lui sont comptées comme éclairs de génie. Ses savants commentaires coupent court à toute hésitation. L'œuvre apparaît dans une auréole de clarté! Vienne le grand public, et un brouillard épais recouvrira les splendeurs de la prestigieuse audition.

Au cours des répétitions, pendant que s'établissait la mise en scène du premier acte, une jeune femme, modèle de profession, tenait le rôle de Marie. La sauvagesse, au sortir de la fosse dans laquelle on la prend, est nue et ne prononce pas une parole. Il s'agit de la faire apparaître d'une façon décente, malgré l'indigence du costume. Voici comment s'y prenait Antoine : à peine extraite du piège et jetée sur le sol aux pieds du roi, la captive était entourée par les assistants, curieux de l'examiner et formant un groupe compact qui la masquait à peu près complètement. Le spectacle était d'une chasteté absolue, en même temps que d'une vraisemblance parfaite. Antoine avait résolu le problème avec son habileté coutumière. Assise

dans la salle, à côté de nous, Desprès observait les attitudes du modèle et notait les modifications que son tempérament d'artiste lui suggérait. Antoine la laissait libre d'abandonner cette partie du rôle à la figurante qui servait à l'établir, mais elle repoussa énergiquement cette offre, disant, avec raison, que le devoir d'une interprète est de s'incarner sans réserve dans le personnage qu'on lui donne à représenter. Elle avait, d'ailleurs, d'excellents motifs pour ne pas redouter les modes les plus indiscrètes, ses aptitudes physiques étant à la hauteur de ses dons intellectuels, ce qui n'est pas faire un mince compliment à l'ensemble de sa personne.

Vers la fin des répétitions, Antoine déclara qu'il importait de donner au roi Abéliao une suite digne de lui, composée de vrais sauvages et non de types chétifs racolés sur les boulevards extérieurs. Que faire pour découvrir à Paris de vrais sauvages ?... — Courir au Jardin d'Acclimatation et s'informer si par hasard ?... — Vous n'y êtes pas ! Voici ce qu'imagina Antoine : il engagea tous les lutteurs que les music-hall purent lui fournir. — Au moins, disait-il, nous montrerons des gaillards à biceps

et à mollets. En les apercevant, on se croira transporté au sein des forêts vierges... Affirmation plus spécieuse que juste, car le sauvage, mal nourri, peu travailleur et façonné par la chasse qui l'oblige à d'interminables randonnées exécutées d'un pas rapide, est bâti en cheval de course plutôt qu'en limonier massif. Il est étroit d'épaules et d'apparence grêle. Pendant qu'il recrutait son bataillon de lutteurs, Antoine eut une autre idée. Le second acte se passait dans le palais d'Abéliao et se terminait par un incident fâcheux. Les femmes du harem surprenaient Marie en conversation criminelle avec l'orang-outang apprivoisé du roi. Comme ces femmes avaient pour l'étrangère une aversion et un dégoût profonds, elles annonçaient leur découverte par un infernal charivari. La nouvelle idée d'Antoine était celle-ci : — Des moukères enfermées dans un harem du centre africain doivent pousser des hurlements que des gosiers parisiens ne sauraient égaler. Il nous faut des sahariennes capables de remplir de leurs cris perçants l'infini du désert !... Alors, il profita de ce qu'il explorait les music-hall pour en ramener tout un lot de danseuses du ventre,

lesquelles, malgré le préjugé qui les veut nées à Montmartre, avaient vu le jour en Kabylie. Ce fut un beau vacarme !... En toute bonne foi, je crois que des Françaises peuvent gueuler aussi fort ; plus fort, je les en défie. Cette collaboration me valut, pendant plusieurs années, de ne pas entrer dans un bastringue sans recevoir d'amicaux petits bonjours de personnes au teint bronzé, aux épais sourcils, au nombril glorieusement dévoilé. De leur côté, les lutteurs tinrent à cultiver ma connaissance, comme en témoigne la lettre que voici, reçue peu de temps après la première de *La Fille Sauvage* :

Paris, 19 mars 1902.

Monsieur, nous apprenons à l'instant que le petit personnel du Théâtre Antoine a reçu de votre générosité une gratification pour la part de collaboration prise dans *La Fille Sauvage*.

Confiants dans ce précédent et nous excusant de la liberté que nous prenons, nous venons, Monsieur, rappeler à votre bon souvenir les sauvages, modestes cent kilos, qui ont fait escorte d'honneur au roi Abéliao dans votre pièce. Humbles collaborateurs, il est vrai, mais tout aussi recon-

naissants, ils vous prient d'agréer leurs respectueuses salutations.

Suivaient dix ou douze signatures.

Ces mastodontes désireux d'être traités en *petit* personnel, n'est-ce pas comique?

Avant de raconter l'accueil fait à ma pièce, il est utile que j'en donne ici l'analyse.

Nous sommes dans une Afrique chimérique, au pays des Amaras, sur lequel règne le roi Abéliao, une sorte de Ménélik païen, grand guerrier et politique habile. La scène représente une clairière de forêt tropicale, au milieu de montagnes qui se perdent dans les nues. Arrive le prince Kigérik, accompagné de son précepteur Totilo, courtisan rusé, instruit et au courant des choses d'Europe où il a séjourné. Le prince vient à la rencontre du roi, son père, qui, au retour d'une expédition victorieuse contre un roi voisin, rentre dans ses états. Précisément Abéliao apparaît dans toute sa gloire, entouré de guerriers, et ramenant un riche butin. Son fils en a sa part. On lui accorde plusieurs princesses prisonnières et le vieux

Totilo reçoit « pour se réchauffer à la tiédeur d'une jeune peau » la fille du grand prêtre. La distribution des femmes terminée, on amène un Français, Paul Moncel, qui vivait à la cour du roi vaincu. Sa physionomie plaît au roi, qui lui pose quelques questions, l'invite à s'asseoir à ses côtés, puis la scène se poursuit comme naguère lorsqu'elle m'est apparue au bois de Vigy :

LE ROI[1]

Qu'il fait bon !... Il y a quelque chose de voluptueux dans l'air !... Quel dommage que l'immense troupeau des captives soit, depuis ce matin, aux portes de la ville ! C'était le cas d'en faire venir quelques-unes. Comme il serait charmant de les voir sortir du bois, nues et potelées, à petits pas timides, étouffés par l'épais gazon et s'arrêter, oh, pas longtemps ! pour être désirées et choisies !

TOTILO

Autrefois, mais cela remonte à trois générations au moins, on prétend qu'il y avait par ici des tri-

1. *Ce passage modifié est devenu un calque encore plus fidèle de la scène du bois de Vigy.*

bus sauvages. Bien sûr que pour venir à la source, leurs filles sortaient souvent du bois, nues, souples et fermes, belles de la splendeur des fauves. Si Votre Majesté avait régné dans ce temps-là, son rêve de volupté courait la chance d'être réalisé.

Un officier intervient alors pour déclarer qu'il existe encore des sauvages réfugiés sur les pics à peu près inaccessibles qu'il indique au roi, lequel se lève et le rejoint pour mieux voir. Au même instant un bûcheron sort de la forêt et lui crie de prendre garde. Il est sur le point de tomber dans une fosse creusée pour prendre des ours. O surprise! Au fond de ce piège, au lieu d'ours, on aperçoit une sauvagesse. Avec peine, on la maîtrise, on s'en empare, elle est garrottée, comme une bête féroce, et emmenée dans le palais du roi pour devenir une des attractions du sérail.

Le second acte se passe dans le palais du Roi. Les captives, devenues les épouses du jeune prince et rapidement familiarisées avec leur nouvel état, se plaignent amèrement à Kigérik du voisinage de la brute internée parmi elles. Ce n'est pas seulement l'immonde saleté de

cette créature qui les révolte, mais aussi son indomptable lascivité :

« Quand elle a bien mangé et dormi, elle ne songe plus qu'à ses mâles qu'elle a laissés là-haut. Elle appelle avec des cris rauques leurs brutales caresses, jusqu'à ce que dans ses prunelles de panthère inassouvie passent des lueurs de férocité qui épouvantent. »

Une des femmes va jusqu'à accuser la sauvagesse d'être, en ce moment même, enfermée dans le kiosque, au bout du jardin, avec un homme. Kigérik, qui a foi dans la discipline du sérail, n'en croit rien, mais enflammé par la description des ardeurs de la prisonnière, il ordonne de lui faire prendre un bain parfumé et de la lui amener. Survient le Roi, qui, après quelques mots échangés avec son fils, fait introduire Paul. On entend alors un entretien pendant lequel Paul s'efforce d'expliquer aux deux princes barbares les problèmes qui se posent aux civilisés. Il est interrompu par un charivari monstre qui part du kiosque où était signalée la présence suspecte de la fille sauvage. Plus de doute ! Elle vient d'être surprise avec un

homme!... Kigérik saute sur son fusil et court vers le lieu du scandale, résolu à punir de mort le profanateur du sérail. On entend une détonation. Il a tué l'orang-outang apprivoisé du roi! A présent il ne reste plus qu'à soumettre aux pires tortures sa complice, mais Paul intercède en sa faveur et obtient sa grâce, à condition qu'elle partira avec lui pour la France. De cet acte, qui n'existe plus, quelques détails sont à retenir. Écoutez en quels termes, dès la première scène, une des femmes de Kigérik dépeint la sauvagesse à son seigneur et maître :

Kigérik rêve, enfoncé dans des coussins. Sitambili vient le trouver.

KIGÉRIK

Choqué d'être réveillé avec un pareil sans-gêne.

Hé, qu'est-ce qu'il y a, Sitambili?... Je ne t'ai pas fait appeler...

SITAMBILI

Kigérik, je viens au nom de toutes tes femmes pour obtenir un renseignement.

KIGÉRIK

Parle.

SITAMBILI

Quel emploi destines-tu à cette créature qui n'a même pas de nom, qui a été prise dans une trappe à ours, et dont tu nous imposes l'odieux contact ?

KIGÉRIK

Riant.

Ah ! Ah !... la drôle de question !... Eh bien, la Reine des bois, comme l'appelle mon père, vivra chez moi au même titre que les gazelles lâchées dans le jardin, que les lions apprivoisés, et l'orang-outang du roi.

SITAMBILI

Les lions et l'orang-outang ont leurs cages, les gazelles, la pelouse du jardin ; pourquoi la mettre avec nous, cette guenon maudite ?

KIGÉRIK

Avec qui la mettre ?

SITAMBILI

Avec les porcs, et encore souillerait-elle leur étable.

KIGÉRIK

Riant.

Il est certain que, lorsqu'on l'a prise, elle ne

m'a pas semblé d'une propreté très raffinée. Mais j'ai donné les ordres les plus précis. Est-ce que vos esclaves ne la savonnent pas exactement, tous les matins, des pieds à la tête?

SITAMBILI

Si, les pauvres!... Elles ont la peau meurtrie d'égratignures, de coups de talons et de morsures... Il faut s'emparer d'elle par surprise, se mettre à quatre pour la tenir et tout supporter sans le lui rendre, puisque tu as défendu de la brutaliser.

KIGÉRIK

Que des peaux d'esclaves soient plus ou moins marbrées, qu'est-ce que cela fait?... Puisqu'on la savonne, elle est propre.

SITAMBILI

Ah tu crois cela!... Son voisinage est révoltant!... Elle fait ses ordures où elle se trouve, comme l'animal le plus dégradé...

KIGÉRIK

Excusant.

Il y a quatre jours qu'on l'a tirée de la fosse aux ours. Elle n'est pas plus bête qu'un chien, et un

chien se dresse à être propre dans les appartements.

SITAMBILI

Mais elle est dégoûtante en tout!... Chaque fois qu'elle va au jardin, elle revient avec d'étranges colliers qui se tordent, claquent, bavent, grésillent autour de son cou. Ce sont des chapelets de criscris, de blattes, de chenilles, de limaces, enfilés dans des crins de chevaux, avec une arête de poisson en guise d'aiguille. Alors elle s'accroupit dans un coin pour croquer un à un les grains vivants de sa parure et nous avons le plaisir d'entendre craquer sous sa dent les élytres des insectes et les coquilles des escargots.

KIGÉRIK

Riant.

Oh la sale!...

SITAMBILI

Et les petits oiseaux!... Et les souris, les serpents, les scorpions!... Il faut la voir, dans les bosquets du jardin, fureter après ces impures vermines. Hier, nous l'avons aperçue courant à perdre haleine, les yeux fixés sur le ciel. Nous ne savions à qui elle en avait. Elle suivait simplement un nuage de sauterelles qui était allé s'abattre au

bout de la prairie... Ah ! quel festin !... Et, lorsqu'elle est rentrée, sous son menton, quelle collerette de sauterelles qui lui envoyaient les ruades de leurs longues pattes jusque sur les joues !...

KIGÉRIK

On ne la nourrit donc pas ?

SITAMBILI

Elle dévore des quantités effroyables de nourriture... C'est la seule chose qu'elle semble apprécier... La seule !... Non, je me trompe. . etc...

. . . . . .

Plus loin, venait un entretien entre Paul et le roi. Ce dernier n'avait pas encore interrogé l'explorateur et le faisait comparaître devant lui. Voici le début de leur conversation :

LE ROI

Salut, Paul... Tu peux t'asseoir là...

Il indique de la tête une pile de coussins placée sur une natte en face de lui. Totilo reste debout entre Paul et le groupe formé par le roi et son fils.

Je sais que le temps ne t'a pas semblé long. Totilo m'a raconté qu'il t'a fait les honneurs de la ville.

PAUL

Au contraire, le temps m'a semblé long.

LE ROI

Oh mais, je suis désolé!... J'espère, au moins, qu'on ne t'a laissé manquer de rien?... Je t'ai envoyé des mets de ma table.

PAUL

C'est après Votre Majesté que je soupirais.

LE ROI

Croyant à une flatterie délicate, sourit gracieusement.

Voyons, tu as assisté à mon triomphe... Avant-hier, pendant que je passais la grande revue des troupes, je t'ai aperçu caracolant au milieu de mon état-major. Hier, au temple, tu assistais, à deux pas de moi, à la cérémonie d'actions de grâces... Tu n'as été qu'un jour sans me voir.

PAUL

Et quatre sans vous parler!... J'ai pourtant une question très pressante à vous poser.

LE ROI

Laquelle?

PAUL

Suis-je prisonnier, oui ou non?

LE ROI

Non, certes!

PAUL

Je prétends que si... Lorsqu'on retient quelqu'un pendant quatre jours, sans vérifier s'il lui convient d'attendre, il est prisonnier.

LE ROI

Quatre jours, la belle affaire!

PAUL

Une seconde, ce serait encore trop!... L'offense est dans le fait que ma volonté subit une entrave et non dans la durée de l'oppression.

LE ROI

Paul, je trouve un peu puéril le ton de fierté avec lequel tu revendiques ta liberté. La révolte contre toute contrainte appartient à l'animal autant qu'à l'homme. Mon orang-outang proteste à sa façon, avec non moins de véhémence que toi, lorsqu'on l'enferme trop longtemps de suite. . . . . .

. . . . . .

Tu ne grandis pas beaucoup à mes yeux, en poussant l'horreur de l'oppression aussi loin que mon singe.

PAUL

— Souriant. —

Votre Majesté ne voit pas qu'entre son singe, et, j'ajouterai, entre la majorité de ses autres sujets et moi, c'est précisément la fierté que j'éprouve à être indépendant qui creuse l'abîme. Je doute que le singe témoigne la même mauvaise humeur pour une minute volée à son libre arbitre, que pour un mois.

TOTILO

L'Europe entière tient dans cette pensée... Et pourtant on gouverne ces peuples-là !

LE ROI

Si cela s'appelle gouverner !... Enfin, Paul, je te déclare qu'à partir de cet instant tu es absolument libre. Quels sont tes projets ?

PAUL

Prendre au plus tôt le chemin de la France.

. . . . . .

LE ROI

Dès demain, je mettrai à ta disposition les

moyens de voyager... Allons, sommes-nous amis, maintenant ?

PAUL

— Souriant —

Comment ne pas accepter la paix quand on vous a vu faire la guerre ?

LE ROI

Eh bien, prouve-moi ton amitié par une entière franchise... Au ton que tu as pris pour m'annoncer que tu étais un homme instruit, j'ai conclu que tu devais jouer un rôle important parmi tes compatriotes... Sous quelle forme mets-tu ton savoir au service de l'État ?

PAUL

Je ne dépends pas de l'État, j'écris des livres. Sire, vous souriez avec un peu trop de mépris. On écrit chez nous autre chose que les balivernes dont Totilo a dû vous régaler à son retour d'Europe. Les auteurs choisissent un sujet de grand intérêt, passent des mois, des années à en prendre une connaissance approfondie, et c'est alors seulement qu'ils se décident à écrire pour mettre leurs méditations au service de tout le monde. Voilà ma vie.

LE ROI

A la bonne heure !... Ainsi tu parcours le monde pour satisfaire ta curiosité sur un sujet donné. Qu'est-ce qui te préoccupe ?

PAUL

Les hommes.

LE ROI

Un marchand d'esclaves en dirait autant. Sois plus précis.

. . . . . .

En 1901, encore sous l'impression du succès que venait de remporter *Le Repas du lion*, je ne rêvais que pièces sociales. Écoutez Paul aux prises avec la tâche ingrate de mettre un roi barbare au courant de la question sociale :

LE ROI

Riant.

Je suis un barbare !... On apprend tous les jours !... Mais, voyons, Paul, les renseignements si complets que tu as recueillis sur les sauvages, à quoi serviront-ils ?

PAUL

Quand ce ne serait qu'à rendre moins obscur le problème le plus grave de notre époque, car la moindre erreur dans la façon de le poser, peut entraîner la fin de notre civilisation. Votre Majesté n'a sans doute pas entendu parler des anarchistes?

Le roi hoche la tête en signe de dénégation.

Les anarchistes sont des gens pleins de bonnes intentions qui ont fait une découverte, c'est que tout marche odieusement mal dans les sociétés humaines. La propriété, pour eux, c'est la spoliation du plus faible par le plus fort. La famille, sous des airs innocents, cache les pires malpropretés. L'armée tient école de débauches. Le clergé vit d'hypocrisie et de mensonge. La magistrature, indulgente au riche, pressure impitoyablement la douleur du pauvre. Pas de milieu : voleurs ou volés, bourreaux ou victimes! Le remède?... Ah mes gaillards ne sont pas en peine! Quand tout est pourri, on ne réforme pas, on supprime : plus de propriété! plus de mariage! plus de religion, de police, de justice ni d'armée!... Peut-être les choses iront-elles mieux, lorsqu'elles marcheront au gré des caprices.

TOTILO

Quand j'étais petit, et que je me plaignais d'avoir la migraine, mon père offrait de me couper la tête. Vos anarchistes sont des guérisseurs de même force. Ils ignorent donc qu'il y a des malfaiteurs-nés, faisant le mal par plaisir, et qu'on ne tient en respect qu'avec le pal et le gibet ? Ceux-là vont s'en donner dans ta nation sans lois, ni justice, ni police, ni armée ! Des rêveries de ce calibre seraient tout au plus réalisables dans un monde où n'existeraient que d'honnêtes gens.

PAUL

Il n'y a que d'honnêtes gens au monde, répondent les anarchistes... L'homme est naturellement bon : c'est l'axiome en qui la société future a mis son espoir.

LE ROI

A présent, tout s'explique... Embusqué sous les huttes et les tentes, tu tâches d'observer si les pauvres hères qui vivent au sein de la nature sont bons. Je m'étonne qu'il t'ait fallu six ans pour constater qu'ils sont voleurs, cruels, menteurs, lubriques, odieux et repoussants.

PAUL

Mais cela, tout le monde le sait... Les anarchistes ne le nient pas. Ils disent : le sauvage n'est pas l'homme primitif. Ce sont précisément d'anciennes civilisations qui l'ont acheminé vers l'état lamentable où nous le voyons... C'est un dégénéré.

LE ROI

Singulière chose !... Notre religion soutient une doctrine tout à fait pareille. Vos anarchistes sont dans le vrai sur ce point. Se tromperaient-ils, d'ailleurs, comment les réfuter ? Tu auras beau chercher par monts et par vaux, tu ne rencontreras pas l'homme primitif.

PAUL

— Souriant. —

Votre Majesté en est-elle bien sûre ?

LE ROI

On l'a rencontré ?

PAUL

Je pense que oui.

LE ROI

Vraiment rencontré ?... Sur cette terre ?

PAUL

Non pas dessus : dessous.

LE ROI

Comme ces coquillages qu'on met au jour dès qu'on retourne le sol ?

PAUL

Justement. Avec les fossiles dont parle Votre Majesté on a découvert les restes de l'homme qui vivait il y a environ cinquante millions d'années. Eh bien, cet homme des premiers temps menait exactement la vie des sauvages actuels, se nourrissait du produit de sa chasse et tuait son gibier avec des flèches à pointes de pierre, encore plus grossièrement arrangées que ce javelot perdu par la Reine des bois au fond de la fosse où on l'a prise.

TOTILO

Bien ! Mais qu'est-ce qui prouve que ce sauvage fossile soit l'homme primitif ?

PAUL

S'il ne l'est pas, il lui est en tout cas supérieur. Avant l'homme qui travaillait la pierre, n'a pu exister qu'un homme infiniment peu distinct de la brute,

car, pas plus que l'aurochs auprès duquel il vivait, il n'a laissé trace de son industrie. Aussi je tiens le sauvage pour un homme primitif, plutôt amélioré, et je fréquente les huttes, non pas pour voir si une problématique bonté s'y cache, — à mes yeux, la question est résolue, — mais pour analyser avec un soin extrême ce qui détermine le progrès.

Voici enfin l'épisode final du second acte, celui qui montrait Marie dérangée dans ses amours avec le singe et motivait la bruyante intervention des almées du Moulin Rouge :

. . . . . .

On entend du côté du jardin un cri perçant, suivi de rumeurs et d'appels de femmes.

LE ROI

Hein !... Quoi ?... Est-ce qu'on égorge quelqu'un ?

TOTILO

Déjà les femmes qui se battent !...

A Kigérik.

Prince, vous achevez à peine de cueillir les fleurs, gare aux épines !...

Le bruit redouble.
Ce sont, à présent, de longs ululements de femmes qui semblent narguer quelqu'un.

KIGÉRIK

Se levant et allant au fond regarder dans le jardin.

Ah ça, qu'est-ce qu'elles ont?

LE ROI

— Curieux. —

Eh bien?

KIGÉRIK

Vos femmes, les miennes et toutes les esclaves font cercle autour du kiosque... La fille sauvage est debout sur la porte, l'air stupide et se laisse invectiver...

Tressaillant.

Mais il y a quelqu'un derrière elle !... Moïkasémi avait bien deviné !... Mon père, vous vous figuriez que vos femmes étaient en sûreté... Venez voir à quoi servent les patrouilles qui circulent le long des murs et les remparts, les fossés, les grilles, les herses garnies de piquants... Venez voir !...

LE ROI

Le rejoignant, les traits contractés par la fureur.

Cours avec ton fusil... Les femmes pourraient le laisser échapper...

Kigérik d'un bond est au râtelier d'armes,
y prend un fusil et se précipite au dehors.
Le roi lui crie au passage :

Blesse-le seulement !... Réserve-le pour la torture !...

Le roi reste posté à l'entrée du jardin,
suivant des yeux Kigérik devenu invisible pour le spectateur.
Quelques secondes se passent, et le roi se met à rire de bon cœur.

Ah délicieux !...

Un coup de feu retentit et le roi, cessant de rire,
ajoute d'un ton mi-triste, mi-railleur :

Le fou !... Il a tué mon singe !...

TOTILO

Moqueur, à Paul.

Elle est, non pas une corruption, mais un germe !

Paul sourit sans répondre.

LE ROI

Criant à Kigérik.

Non !... Pas elle !... Tu as le temps !... Je l'ai à peine vue !...

Nouveau concert d'imprécations et de huées, au milieu desquelles
se distinguent des cris de rage qui tout à coup cessent.

PAUL

Elle se tait... Est-ce qu'on l'a étranglée ?

LE ROI

— Souriant. —

Il n'y avait pas moyen de l'approcher... Très

adroitement les femmes lui ont jeté sur la tête un drap immense et l'ont roulée dedans. Maintenant, on l'emporte comme un paquet de linge sale.

KIGÉRIK

Revenant.

J'ai dit aux esclaves de l'enfermer dans la cage de votre orang-outang, vous pourrez l'y contempler à l'aise. Quand vous l'aurez assez vue, on l'attachera sur la grande termitière qui est en dehors de la clôture du jardin. Nous ferons élever une estrade sur le mur, de manière que nos femmes aient le spectacle de ses grimaces pendant que les fourmis la grignoteront jusqu'à la moelle. Ce sera d'un bon exemple.

PAUL

Pauvre créature!... Vous la teniez séquestrée depuis quatre jours : elle n'était pas habituée à un célibat aussi prolongé. Pardonnez-lui !

LE ROI

Bien parlé !... Une histoire comme celle-là doit se terminer par le rire. Unissons cette fille à notre ami Paul... Ce sera un couple vraiment remarquable. Appareiller l'extrême civilisation avec la

plus noire sauvagerie, cela ne se voit pas tous les jours.

PAUL

Sire, je vous prends au mot... Vous m'avez autorisé à partir demain... J'emmènerai cette créature...

KIGÉRIK

Oui, pour lui rendre la liberté en traversant la montagne.

LE ROI

A Paul qui l'écoute avec un visible ennui.

Ton escorte aura ordre de la massacrer si tu la mets en liberté.

Riant.

Quel air désappointé!... Si tu ne veux pas d'elle, dis-le... Les fourmis s'en chargeront.

PAUL

Faisant contre fortune bon cœur.

Vous me l'avez donnée, je la garde.

TOTILO

Montrant Paul.

Il a voyagé six ans pour apprendre si le sauvage va vers la mort ou vers la vie... Eh bien, Votre

Majesté lui offre un cadeau qui vaut tout le voyage... un œuf à faire couver... Éclatera-t-il sous la poule avec une horrible puanteur?... En sortira-t-il un poulet?

LE ROI

— Souriant. —

Hélas, nous ne le saurons jamais!...

. . . . . .

Nous sommes au troisième acte. A peine débarqué en France, Paul, ne sachant comment se débarrasser de la turbulente sauvagesse, l'a confiée à sa sœur, en religion Mère Amélie, supérieure d'un couvent où l'on s'occupe d'éducations difficiles, réclamant une patience à toute épreuve. Au bout de deux ans, Paul vient se rendre compte des progrès obtenus. Ils sont merveilleux. Marie s'est assagie, grâce aux sentiments de piété que l'on a réussi à lui inspirer. Pourtant, laissée seule avec Paul, elle est prise d'un accès de frénésie sexuelle et se précipite sur lui. Il a fort à faire pour se délivrer de ses obsessions, lorsque trois coups sont frappés à une porte, derrière Marie. La porte est

celle de la chapelle, les trois coups constituent un signal convenu entre Mère Amélie et une autre religieuse. Ignorant ce détail, Marie croit à une admonestation céleste. Subitement rappelée à la raison et bouleversée par une contrition sans bornes, elle se précipite vers l'autel pour demander pardon à Dieu. L'apparence d'un miracle l'a sauvée.

Le quatrième acte se passe à Paris, dans le cabinet de travail de Paul. Sa sœur, Mère Amélie, sortie de son couvent pour lui amener Marie, lui explique les motifs de sa détermination. La jeune femme, persuadée qu'elle a été honorée d'une attention particulière de la Providence, s'est lancée dans la haute dévotion et veut se consacrer à Dieu. Cela contrarie le projet de Paul et de Mère Amélie qui la destinent à épouser Kigérik et prétendent, grâce à ce mariage, placer le royaume des Amaras sous le protectorat de la France. Pour étouffer la vocation religieuse de Marie, le meilleur moyen n'était-il pas de la confier à Paul? Ce dernier approuve et se fait fort de la ramener au monde, non pas en quelques mois, mais en quelques instants. En effet, laissé

seul avec elle, il engage la conversation en ces termes :

De notre dernière entrevue j'ai gardé un beau souvenir : celui d'une jeune femme prosternée devant Dieu et tenant terrassée sous elle la brute que nous avons à vaincre... Rappelle-toi cela, et ne tremble pas... Donne-moi la main... Tu es la bienvenue chez moi.

Marie se penche humblement et lui baise longuement la main.

Allons, allons, du calme !... Es-tu rassurée, maintenant ?

MARIE

— Avec élan. —

Oui.

PAUL

Alors, laisse-moi te parler en ami. On vient de me raconter qu'il te prend fantaisie d'être religieuse. Cela n'a pas le sens commun.

MARIE

Avec résolution.

Je me ferai carmélite.

PAUL

— Souriant. —

Bien. J'ai toujours bonne idée des gens qui

règlent d'avance l'emploi de leur temps... Mais quelle raison as-tu de penser que pour correspondre aux desseins de la Providence, c'est précisément carmélite que tu dois être?

MARIE

Dieu a frappé à une porte que mes yeux s'obstinaient à ne pas voir et aussitôt je me suis sentie délivrée du démon. Je me suis traînée jusqu'au pied de l'autel, et j'y étais à peine qu'une idée m'est venue : me faire carmélite. Je n'avais entendu ce nom-là qu'une fois, pendant un sermon. J'avais cherché à me le rappeler... pas moyen!... et voilà qu'au milieu de mes battements de cœur, de mes larmes, de ma honte, il apparaît dans ma tête en feu... Plusieurs fois je répète : je me ferai carmélite... et c'est alors comme une rosée fraîche qui me tombe sur le front... plus de larmes, plus de honte!... J'ai envie de chanter... c'est la joie du paradis, et cela n'a plus cessé depuis... Vous voyez bien... Est-ce que je puis hésiter?...

Un silence.

PAUL

Ma petite, le miracle a simplement consisté en ceci : Sœur Monique était en adoration devant le

Saint-Sacrement. L'heure de sa classe ayant sonné, elle a frappé à la porte pour avertir Mère Amélie de venir la remplacer. Ce signal avait été convenu entre elles deux en ma présence.

MARIE

Réfléchissant.

Vous êtes allé ouvrir la porte de la chapelle et il n'y avait personne. Or, pendant l'adoration perpétuelle, toujours il doit y avoir quelqu'un devant le Saint-Sacrement. Sœur Monique venait de partir se croyant remplacée... Sûrement vous dites vrai.

PAUL

Je t'en donne ma parole d'honneur.

Marie, les yeux étincelants de colère, dégrafe son corsage et met à nu son cou sur lequel on aperçoit une croix et des médailles suspendues à une chaînette d'or. D'une brusque saccade, elle casse la chaînette, jette à terre médailles et croix qu'elle piétine avec rage.

MARIE

Menteuses!... Menteuses!... J'écrase!...

PAUL

Se précipite et la repousse.

Marie!...

Il ramasse les objets brisés.
Marie cherche à les reprendre avec des cris de fureur.

MARIE

Ma croix !... Je veux !...

PAUL

Non, tu ne l'auras pas !... Est-ce permis !... Te voilà reculée de trois ans !...

Vaincue, Marie s'appuie le front sur le dossier d'un fauteuil et sanglote.
Après l'avoir considérée un instant, Paul dit :

Que t'ont fait ces pauvres objets ? Que t'a fait la religion que tu poursuis en eux ? Est-ce elle qui a faussement crié au miracle ? C'est moi ! et je m'empresse de tout avouer pour que tu n'ailles pas, sans vocation, languir au fond d'un cloître. Enfin, je suis le coupable ! S'il te faut une victime, frappe là-dessus...

En souriant, il présente son épaule.

MARIE

Avec un sourire triste.

Je me conduisais comme une bête, vous m'avez chassée avec un épouvantail, comme les bêtes !...

Elle s'aperçoit que son cou est nu et agrafe son vêtement.

PAUL

Je t'ai envoyée rejoindre la noblesse de ton âme,

partie en avant-garde et qui t'attendait au fond de la chapelle...

. . . . . .

Il est interrompu par l'arrivée de Totilo, lequel est ravi de retrouver Paul, et manifeste une joyeuse surprise en apprenant que la charmante personne qu'on lui présente n'est autre que la sauvagesse à la capture de laquelle il a autrefois assisté. Il vient précisément, de la part de Kigérik, s'informer de ce qu'elle est devenue, et voici ce qu'il explique :

« Kigérik, maître absolu, jamais contrarié dans son vouloir... Toi seule l'a contrarié : une heure avant l'accident du singe, il avait donné ordre de lui amener la fille sauvage... Même ordre marche encore. »

Bref, Kigérik jette le mouchoir à Marie par-dessus les mers, ce qui est d'une jolie force. Les pâles civilisés se contentent de jeter leur bonnet par-dessus les moulins.

Paul répond que Marie se rendra à l'appel de Kigérik, à condition que ce dernier s'engage à la traiter en reine et lui garantisse une autorité

dont elle se servira pour convertir ses sujets au christianisme et les civiliser en même temps. Cela permet à Paul de montrer par l'exemple de Marie, comment s'y prend la religion pour transformer une âme. Développant sa pensée, il décrit le travail de Sisyphe auquel depuis le commencement des siècles se livre l'humanité, travail qui consiste à gravir la pente escarpée du progrès grâce à un idéal divin, qu'infailliblement la raison finit par désavouer et c'est alors la décadence... La pénible ascension est à recommencer avec une foi nouvelle. Totilo reste insensible à ce genre d'arguments, mais Paul prononce le nom de Ménélik et décrit en ces termes ce qui se passe dans son royaume :

« Voilà un peuple barbare soumis depuis des siècles à une culture chrétienne; le jour où les civilisés ont pu le visiter facilement, il s'est mis à étonner l'univers par ses prouesses et la rapidité de ses progrès. »

Totilo répond :

« Ce que tu dis de Ménélik est une meilleure preuve que tes longs discours... Dès mon retour à Enderta, je vais, avec acharnement, apprendre à

Kigérik que la fille sauvage est la perle de l'Europe... Quoiqu'il désire beaucoup, il désirera encore davantage !... »

Et les deux amis se quittent sur l'engagement que prend Totilo de préparer l'adhésion de Kigérik au programme ambitieux de Paul. L'acte se termine par cette courte scène entre Paul et Marie :

Lorsque Paul revient après avoir reconduit Totilo, il trouve l'appartement vide.

PAUL

Regardant autour de lui, étonné.

Partie !

Trois coups secs retentissent à la porte par laquelle est sortie Marie.

Hein !... Quoi ?...

Il va ouvrir. Marie est devant lui.

MARIE

Un miracle !

PAUL

Mécontent.

Voyons, Marie, quelle plaisanterie !

MARIE

Un miracle! Je vous présente une femme, dévote il y a une heure, qui ne croit plus en Dieu!

Riant aux éclats.

C'est le cas de le dire : « Pour rien au monde je n'écrirais une ligne qui diminuerait la foi dans une âme simple »[1].

PAUL

Marie, ton attitude me déplaît souverainement... Il y a des adieux qu'on ne dit pas en riant.

MARIE

Mais si on va vers quelque chose de meilleur?

PAUL

Tu n'es pas en état de comprendre ni comment ni pourquoi c'est meilleur.

MARIE

Pensez-vous que Kigérik me fera venir?

PAUL

Je n'en serais pas surpris.

1. Elle cite là une parole de Paul.

MARIE

Faisant la moue.

Cela m'ennuierait bien !

PAUL

Qu'est-ce que t'a fait Kigérik ? Tout à l'heure tu le trouvais beau !

MARIE

Qui depuis tout à l'heure a entendu disserter Paul.

A présent il me paraît bête !

Lorsque le rideau se lève sur le cinquième acte, on trouve Paul dans le bois de sapins qui encadre le théâtre de Wagner à Bayreuth. Il cause avec un ami en attendant Marie qui assiste à une représentation de la Tétralogie. Elle vient le rejoindre pendant l'entr'acte suivant, et lorsqu'ils sont seuls, il déclare qu'une dépêche de Totilo annonce la mort d'Abéliao, l'avènement de Kigérik et la résolution du nouveau roi d'épouser Marie à laquelle il promet toutes les satisfactions que réclame sa dignité. Marie, mise en demeure de partir immédiatement pour le pays des Amaras, sent son cœur

se déchirer. Elle aime Paul. Dans un énergique raccourci de toute son existence, la fille « qui ne sait pas son âge » énumère ce qu'elle doit à son maître chéri. Était-ce pour l'envoyer loin de lui, finir chez des sauvages, qu'il a doté son âme de toutes les délicatesses, paré son esprit de toutes les grâces?... Paul lui répond qu'il faut savoir se sacrifier et espère lui avoir appris à se vaincre soi-même. Il expose alors sa méthode d'éducation à l'aide d'une parabole qui n'est autre que l'histoire de la petite Marthe et du coucou. L'anecdote n'entraîne pas la conviction de Marie, mais incapable de lutter contre celui qu'elle adore, elle se résout à obéir. Elle partira donc pour Enderta.

Au sixième acte nous sommes ramenés à l'endroit où s'est déroulé le premier acte. Kigérik et Totilo ont convoqué le vieux chasseur qui avait capturé Marie, afin qu'il remette à neuf la fosse désormais célèbre. Marie a manifesté l'intention de visiter ce lieu où s'est joué le drame le plus important de son existence. Elle va venir. Pendant que le bûcheron fait son possible pour qu'elle retrouve le décor d'autrefois, nous apprenons, par la conversation de Kigérik et de

son ministre, les détails du retour de Marie à Enderta, la façon dont elle s'est emparée du pouvoir, la tyrannie qu'elle exerce sur ses sujets, y compris Kigérik, dont elle flatte les passions les plus basses pour mieux le gouverner. La vie dissolue qu'elle mène la préserve de toute jalousie. Pourvu que son insatiable ambition soit satisfaite, peu importe le reste. Mais gare à quiconque l'approche avec d'autres sentiments que ceux d'une rampante servilité ! Dès son apparition nous pouvons apprécier l'état d'anarchie morale qui est le sien. Elle traîne devant Kigérik une jeune fille éplorée qu'elle a ramassée en traversant le faubourg, et en fait don à son mari comme elle offrirait un chien de chasse ou une jument de prix. Kigérik ravi de la bonne aubaine et pressé d'en profiter s'en va, laissant Totilo avec la reine qui fait part au vieillard du seul événement qui soit encore capable de l'émouvoir : Paul vient de mourir, massacré pendant une expédition. Elle ajoute :

— Ce n'est pas la fille sauvage que je suis venue chercher à cette place, c'est lui !

Elle dit aussi :

— Je l'ai aimé comme on aime là-bas, de toute mon âme !

Mais bien vite sa nature despotique reprend le dessus. Elle aperçoit aux environs de la fosse les traces des sauvages, ses anciens frères, et reconnaît à une statuette de la Vierge Marie, grossièrement sculptée, qu'ils ont été convertis au catholicisme et ont fait de la clairière un lieu de pèlerinage. Cela suffit pour allumer son courroux. Elle ne peut admettre que, dans son royaume, il y ait des gens qui se prosternent devant une autorité supérieure à la sienne. Au même instant on amène un missionnaire qu'on vient de surprendre traversant la forêt. C'est lui qui évangélise les sauvages. En causant avec ce prêtre la reine constate que la conscience du vieillard ne relève que de Dieu et que son pouvoir, à elle, expire devant cette âme. C'est ce que, dans son orgueilleux égoïsme, elle ne tolérera pas. Elle fait massacrer le prêtre par les soldats de sa suite.

Voilà l'œuvre que j'offrais au public de 1902. Voyons comment elle se comporta devant lui.

II

SA CARRIÈRE

La carrière théâtrale de *La Fille Sauvage* n'a pas été brillante : une quinzaine de représentations et pas de reprises. Cependant la répétition générale et la première ne soulevèrent pas d'orages. Les spectateurs déroutés, ne réagissaient pas. Les deux premiers actes, malgré la magnificence des décors et l'ingéniosité de la mise en scène, produisirent peu d'effet. La présence des cent kilos et des almées, qui devait transporter le public en pleine forêt vierge, le ramenaient, par le plus court chemin, au Moulin-Rouge, milieu défavorable aux spéculations philosophiques. Mais cette imperfection de mise en scène n'était rien à côté de mes propres erreurs. Dieu sait si je pouvais les ignorer ! Le lendemain de la première, la presse me les signalait sur tous les tons. J'ai retrouvé quel-

ques articles. On me permettra de citer celui du *Temps*. Sarcey n'était pas mon ami. Il m'accusait d'entraîner le théâtre dans une voie dangereuse ; mais il connaissait trop les difficultés du métier pour ne pas apprécier l'audace de mes entreprises. Chaque fois que j'ai triomphé, il a frappé sur moi comme un Turc ; chaque fois qu'il m'a vu en péril, il m'a tendu une main secourable. L'auteur de *La Fille Sauvage* se trouvait en mauvaise posture, et voici en quels termes Sarcey venait à mon secours, sans toutefois manquer au devoir de me blâmer :

« Est-il possible de faire tenir toute l'histoire morale de l'humanité dans les limites d'une pièce de théâtre, même étendue à six actes? M. François de Curel l'a cru. Avec *La Fille Sauvage*, qu'il nous donnait cette semaine au Théâtre Antoine, il prétendait tenir cette gageure effrayante. Il l'a perdue, avec beaucoup de talent, mais bien perdue.

Ce qu'il eût fallu avant tout dans un tableau de ce genre, c'eût été la simplicité et la clarté, des traits larges et simples, un raccourci vigoureux dominé par une idée nette. Au lieu de cela, beaucoup de complication et d'obscurité, une touche menue, du délayage, et, comme thèse, un arle-

quin de systèmes philosophiques et scientifiques.

Puis, l'action est tout le temps symbolique ; il n'y a pas un détail concret dans la pièce qui ne tende à expliquer une idée abstraite. Or s'il est déjà malaisé de traduire une théorie partielle sous la forme dramatique, en revêtir une explication générale de la civilisation est un véritable défi aux ressources du théâtre.

Enfin, ce discours sur l'histoire universelle est écrit dans une langue plus oratoire que scénique, chargée de tirades et de phrases trop écrites, de longues conférences semées de traits brillants qui détonnent et ne passent pas la rampe.

En voulez-vous un exemple?

Le raisonneur de la pièce, porte-paroles de l'auteur, expose un programme d'éducation, et dit :

« Nous commencerons par un beau voyage à travers l'Europe. En parcourant l'Italie, berceau de nos croyances et de nos arts, devant les chefs-d'œuvre de Rome chrétienne épanouis sur les augustes vestiges de Rome païenne, Marie comprendra que si les nations périssent, les grandes acquisitions de leurs génies restent les matériaux éternels des sociétés futures. L'Allemagne industrielle et guerrière lui fera goûter l'esprit d'ordre, la solidité mentale, le progrès par la calme persévérance. En abordant l'Angleterre, elle admirera

sans l'envier l'implacable commerçante qui consentirait à engloutir sous les mers l'Europe intelligente, pour que reviennent plus vite ses navires chargés d'or. Et, au retour, elle sera prête à chérir la France, dont je ne lui montrerai pas la phtisie glorieuse cachée sous un fard brillant. »

Un professeur, ou un député de grand talent, emploierait ce style dans une leçon de Sorbonne ou un discours sur le budget des Affaires étrangères, il ravirait son auditoire. Vous n'imaginez pas notre étonnement, lorsque nous avons entendu les morceaux de ce genre s'égrener dès les premières scènes.

Ils étaient dits par Antoine qui ne nous a pas habitués à entendre sortir de sa bouche ces perles et ces fleurs.

La Fille Sauvage a donc été écoutée avec le respect que mérite et obtiendra toujours une œuvre de M. de Curel, mais l'erreur nous a paru complète. Elle ne diminue pas du tout l'auteur de *L'Envers d'une sainte* et du *Repas du lion ;* elle atteste la plus haute pensée et la plus noble idée de l'art ; elle dénote même, en plusieurs scènes, l'instinct général et la maîtrise supérieure du dramaturge. Mais pour être une pièce de théâtre, c'est-à-dire une œuvre qui s'impose à l'intérêt d'une salle et lui donne pendant quelques heures l'illu-

sion de la vie, — d'une vie concentrée et intense, mais possible, — vraiment non ! Cette succession de conférences peut se rattacher dignement aux *Dialogues* de Platon ou de Renan, mais elle convient moins à la scène qu'au cabinet, et à l'audition qu'à la lecture[1].

. . . . . .

Et la toile tombe (sur le dernier acte).

Je ne comprends plus. Il paraît que M. de Curel a voulu montrer, par l'angoisse et la détresse morale de Marie, comme par sa cruauté finale, l'état de doute et d'anarchie où se trouve à cette heure l'humanité, qui a perdu la foi, ne compte plus sur la raison et s'agite en des accès de fureur stérile. Il se peut, mais je n'avais pas vu cela et nombre d'autres n'avaient pas été plus heureux que moi.

Ainsi *La Fille Sauvage*, pièce symbolique, atteint si peu son but qui est de faire comprendre une théorie par une action, que ses meilleures parties sont celles où le symbole disparaît, les moins bonnes, celles où il s'accuse et que, finalement, le sens symbolique échappe tout à fait. C'est donc une erreur, mais qui ne compromet pas plus la pièce symbolique, genre supérieur, que le talent

1. *Suit l'analyse de la pièce.*

de M. de Curel, écrivain de premier ordre. Ce puissant esprit et ce vigoureux dramaturge s'est trompé, uniquement pour avoir voulu faire tenir une théorie trop vaste dans un sujet trop étroit, un sujet qui offrait le double inconvénient d'être à la fois serré et diffus. On l'a plaisanté en lui disant que son explorateur et sa négresse, dans leur course à travers le monde, auraient fourni plutôt une pièce à spectacle et à musique. C'est possible ! Mais il y a plus de pensée et d'art dans vingt lignes de ce drame, qui ne tient pas la scène, que dans tous les tableaux d'un *Tour du Monde en quatre-vingts jours* joué des centaines de fois. »

Cet article résume admirablement les reproches qui pleuvaient sur ma tête. Il fait mieux que les résumer, il a le mérite de les exprimer, ce dont étaient bien incapables bon nombre de ceux qui pondent le matin un jugement sans appel sur l'œuvre de la veille, avec la caquetante précipitation de la poule qui dépose l'œuf du jour dans le tablier de la fermière. Heureux de trouver dans leur incompréhension un prétexte à ne pas discuter, ils m'écrasaient sous des formules dédaigneuses et

définitives. Plus malins étaient ceux qui, par un mot spirituel, se dispensaient d'avoir une opinion. Sur le boulevard on me louait ironiquement d'être le fondateur d'une nouvelle école : le singeolisme. C'était drôle et j'étais le premier à en rire. Cependant quelques esprits plus avertis, avaient, à l'exemple de Sarcey, découvert le symbole et prenaient la peine de s'en occuper. Il faut bien l'avouer, je n'y gagnais pas grand'chose. Les croyants me taxaient d'athéisme pour avoir constaté qu'à la longue toute religion se heurte à une incrédulité générale. Cependant j'avais dit dans une interview :

« Ce que j'ai voulu faire dans *La Fille Sau-*
« *vage*, c'est une synthèse de l'humanité,
« synthèse au point de vue historique et philo-
« sophique.

« Je prends mon héroïne à l'état sauvage, je
« la conduis, dans les âges de foi, au milieu
« de la période mystique, lui faisant ressentir
« l'effet bienfaisant et civilisateur de la reli-
« gion. Elle traverse la période de rationa-
« lisme qui, dans les sociétés, suit les âges de
« foi.

« Et je la montre enfin, aboutissant à l'anar-

« chie morale, ce qui ne l'empêche pas d'avoir
« beaucoup de puissance intellectuelle et ma-
« térielle, phénomène qu'on peut observer un
« peu partout de nos jours. Ma fille sauvage
« réussira-t-elle à franchir ce point difficile, à
« échapper à cette anarchie morale ?

« C'est une question à laquelle je ne saurais
« répondre.

« J'indique simplement une situation et je
« m'arrête là où l'histoire s'arrête en réalité. »

Il est difficile de trouver dans les lignes qui précèdent une déclaration d'athéisme.

Si les croyants n'étaient pas satisfaits, le parti opposé m'en voulait également. Il ne me pardonnait pas d'avoir vu dans la question religieuse le grand problème de l'humanité. On m'opposait les arguments les plus inattendus, lorsqu'on affirmait, par exemple, que les civilisations grecque et romaine n'avaient pas d'idéal religieux, ce qui est une énormité au point de vue historique, et une hérésie philosophique. Si le christianisme a pu jeter en quelques années de profondes racines en Grèce et en Italie, c'est qu'il s'implantait dans un sol enrichi par des siècles de culture religieuse.

Une foi nouvelle, de si haute portée morale, n'éclate pas comme un météore illuminant les consciences d'une clarté soudaine ; elle est un progrès et non un accident. Platon s'élevait à la conception sublime d'un Dieu unique parce que ses ancêtres s'étaient prosternés devant des dieux multiples. Et le seul fait que je viens d'écrire la phrase précédente montre à quel point j'étais loin de vouloir prouver qu'il faut, suivant la formule consacrée, une religion pour le peuple, alors que l'élite n'en a que faire. L'élite, précisément parce qu'elle se laisse guider par la raison, éprouve le besoin d'agir en connaissance de cause, et lutte contre une détresse morale intense lorsque, en dépit de toute logique matérialiste, elle est poussée à se sacrifier.

Voilà ce que j'aurais pu répondre, mais je m'en gardais bien. Mes pièces ne soutiennent pas de thèses. Elles notent le retentissement de certaines idées dans la conscience humaine. C'est par la clarté d'une psychologie minutieusement exacte, et non par des plaidoiries, qu'elles doivent se défendre. Or, *La Fille Sauvage*, remplie d'obscurités, était mal armée pour

lutter contre les résistances du public et c'est pourquoi elle ne tarda pas à quitter l'affiche. Cependant, à des signes infaillibles, je pouvais reconnaître qu'elle avait produit une impression profonde. Jamais aucune de mes pièces ne m'a valu une telle avalanche de lettres enthousiastes. Après quelques semaines, alors qu'on avait eu le temps de se familiariser avec l'étrangeté du sujet, la critique elle-même se faisait moins acerbe, parfois presque bienveillante. Puis les années passèrent, les articles où l'on parlait de moi se mirent à citer au premier rang de mes drames, entre *Le Repas du lion* et *La Nouvelle idole*, cette pauvre *Fille* autrefois tant vilipendée. J'apprenais qu'à l'étranger les professeurs de littérature en parlaient à leurs élèves sans se voiler la face ; certains signalaient en elle mon meilleur ouvrage.

La guerre éclate et une pluie de sang s'abat sur l'Europe. En quelques mois, l'honneur, la liberté, le respect du droit, la défense du faible, toute pitié, toute justice, sont balayés par la tourmente. Sous mille formes l'esclavage antique est rétabli. Sarcey, s'il était encore de ce monde, comprendrait enfin en quoi consiste

l'anarchie morale. A défaut du vieil oncle, d'autres, en voyant la civilisation s'engloutir dans une boue sanglante, se souviennent de *La Fille Sauvage* et lui accordent au moins d'avoir su lire dans l'avenir. Du coup, la pièce rebondit dans l'estime de mes contemporains. Elle est souvent citée. On la loue d'avoir été prophétique. L'idée me vient alors qu'il y a peut-être tout de même en elle un peu de ce qui fait durer les œuvres littéraires, puisqu'elle a survécu aux injures, aux dédains et à l'abandon. Pourquoi ne pas essayer de dégager d'une gangue informe ce qui la préserve de l'oubli ? Ces réflexions m'ont décidé à consacrer l'été de 1916 à *La Fille Sauvage*, en prenant comme brouillon la pièce écrite en 1901.

Mes erreurs m'avaient été signalées avec tant de complaisance qu'il m'était impossible de les ignorer. Dès la répétition générale, le public s'était empressé de souligner une des plus importantes, en saluant d'un énorme « Ah !!! » d'ironique satisfaction les premiers mots prononcés par Marie à la fin du troisième acte. Ce Ah ! signifiait : « Cher auteur, se vanter de faire tenir la vie entière de l'humanité en trois

heures de spectacle, et ne lui permettre de s'exprimer qu'au bout d'une heure et demie, c'est se moquer du monde ! » Comme il avait raison, le public, à cela près que je ne me moquais pas ! La première chose à faire était donc d'amputer le second acte. L'extrême facilité avec laquelle je l'ai remplacé par quelques lignes ajoutées à la fin du premier acte, prouve à quel point il était inutile. Mon but, en l'écrivant, avait été de mettre en opposition avec la mentalité des primitifs, celle des barbares qui déjà nous séduisent par la vivacité et la poésie de leurs sentiments. Je ne m'apercevais pas que ma tâche consistait précisément à faire éclater en Marie les progrès que je m'attardais à étaler chez les sujets d'Abéliao. De cet acte je n'ai conservé, pour le reporter au premier acte, que le commencement de la conversation entre le roi et Paul qui explique le but de ses explorations. Dans ma version nouvelle, Paul n'est plus qu'un naturaliste récoltant des fossiles. Il ne poursuit plus l'entreprise chimérique de découvrir pourquoi les sauvages marquent le pas sur la route du progrès, mais il s'efforce d'ajouter à sa collection des échantillons capables

d'établir de manière indiscutable que l'homme a eu pour ancêtres d'humbles animaux. Je ramène ainsi la vie de l'humanité dans le champ de l'histoire naturelle, sa place légitime.

Je me suis ensuite efforcé de rendre sans cesse présente à l'esprit du public la pensée que Marie et l'humanité ne font qu'un. Si cela n'éclate pas à tous les regards, l'assistance n'apercevra dans ma pièce que l'éducation d'une malpropre moricaude et se demandera à quoi bon montrer Paul avec Marie alors que Robinson et son fidèle Vendredi semblaient avoir épuisé le sujet. Si, au contraire, je persuade aux spectateurs que Marie parle et agit en leur nom, je n'ai plus à craindre l'indifférence, mais alors surgissent d'autres dangers que l'on me permettra de signaler.

Et d'abord celui-ci : Dès qu'on est parvenu à lui faire accepter un symbole, le public ne veut plus en démordre. Il exige que les paroles les plus insignifiantes, les gestes les plus instinctifs, trahissent des intentions profondes. Le personnage représentatif prend-il un rhume ou simplement une pastille de menthe dans une bonbonnière, rhume et pastille doivent avoir un sens

ésotérique. Les femmes surtout, que la réserve imposée à leur sexe prédispose à la dissimulation, attribuent à l'écrivain les intentions les plus singulières, et pendant qu'elles aperçoivent ce qu'il n'a jamais rêvé, sont aveugles devant les plus éclatantes évocations. Un personnage a beau être symbolique, il faut cependant, pour qu'il vive, lui accorder une certaine autonomie, et s'il lui arrive d'éternuer, qu'on le dispense de dire pourquoi. Il est bon d'ajouter, que si sa psychologie est d'une vérité intense, ses actes les moins calculés prendront une signification juste sans que l'auteur se soit inquiété de la leur donner.

Un autre danger s'est manifesté dès la répétition générale de *La Fille Sauvage*, et il se traduisait par l'attitude offensée du public. Rien n'était plus curieux à observer que les regards de sincère condoléance qui s'échangeaient entre spectateurs parfaitement étrangers les uns aux autres. Ces mines signifiaient que le symbole finissant tout de même par transparaître, le public civilisé éprouvait en présence de la sauvagesse le sentiment de honte que le parvenu n'arrive pas à réprimer quand il rencontre un parent pauvre.

Qu'une danseuse, lançant son pied à la hauteur de ses yeux, s'épanouisse dans un bouillonnement soyeux de jupes, l'orchestre charmé applaudira. Mais qu'aux élégantes habillées rue de la Paix, apparaisse la grand'mère nue et crottée... Fi, l'horreur ! Les jeux d'Adam et d'Ève, au milieu d'un parc luxuriant, prêtaient aux origines de notre espèce un air aristocratique fort seyant. Le serpent, bête héraldique, ne gâtait rien. Mais la fosse commune dont le piégeur retirait hier un ours, aujourd'hui la sordide aïeule, affreuse vision !... Et allez donc expliquer à une humanité parvenue que partir de très bas pour s'élever à de sublimes destinées est infiniment glorieux ! J'aurai beau faire, voilà un péril auquel ma pièce n'échappera jamais. Gaffeuse elle a été, elle restera gaffeuse !...

Pendant que l'on représentait *La Fille Sauvage*, j'avais fait à mon œuvre différentes objections que je vais résumer :

Lorsque Marie apprend que les trois coups frappés à la porte, l'ont été par sœur Monique et qu'elle a été surprise par un faux miracle, elle cesse, en un instant, de croire en Dieu, et prise d'un accès de fureur impie, elle arrache de

son cou sa croix et ses médailles, les jette à terre, et les piétine en criant : « J'écrase !... » La scène ainsi menée ne traduit la réalité que d'une façon tout à fait sommaire. Rien n'est plus difficile que de détacher l'humanité de ses croyances et mille désillusions analogues à celle de Marie, ébranleront à peine une foi bien enracinée. Quand Voltaire, auquel j'ai emprunté son mot, s'écrie : « Écrasons l'infâme ! » il est le porte-voix des incrédules de plusieurs siècles et sa parole résume des invectives indéfiniment contenues. J'ai essayé de rendre sensible l'évolution anti-religieuse de Marie et de lui fournir des motifs de ne plus croire moins puérils qu'une simple désillusion. Marie aura, elle aussi, son accès de révolte contre « le divin mirage », mais ce sera pour donner libre cours à des colères rentrées depuis des années.

Avant d'aborder une dernière et plus grave objection, je veux dire pourquoi, dans ma version définitive, aucun acte ne se passe plus à Bayreuth. Si mes personnages ont déserté cette ville, ce n'est pas pour des raisons sentimentales, mais parce que j'ai jugé que l'Université de Paris offrirait à Marie des occupations plus

fécondes en conséquences, que celle d'aller au delà du Rhin se pâmer devant la Tétralogie. J'ai d'ailleurs été fort aise que la logique de mon sujet m'ait mis à même d'accomplir un acte de justice en retirant à l'Allemagne le brevet de suprême civilisation que j'avais l'air de lui donner, en y envoyant Marie compléter son éducation artistique.

Cela posé, revenons à ma dernière objection. Au cours de l'acte qui se passe à Bayreuth, Paul, obéissant aux impulsions d'un patriotisme que ne possède pas la jeune étrangère, ordonne à celle-ci de retourner au pays des Amaras. Mise en demeure de s'éloigner de l'homme qu'elle aime et de renoncer aux jouissances de la vie civilisée, Marie souffre cruellement. Elle se résigne cependant à partir et accepte un avenir de douleur. Pourquoi ? On ne sait. Paul, qui ne croit pas en Dieu, ne lui apporte aucune raison de se sacrifier. On ne se dévoue guère pour plaire à quelqu'un, surtout lorsqu'on aime ce quelqu'un et qu'il vous expédie à l'autre bout du monde. L'abnégation de Marie paraît invraisemblable et reste inexpliquée. Elle se sépare donc de Paul, ce qui signifie qu'à un moment

donné, l'humanité moyenne distancée par son élite, ne se laisse plus diriger par elle. Quelles sont les causes de ce divorce ? La seule volonté de Paul qui personnifie l'élite alors que Marie représente l'humanité moyenne. Eh bien non ! Paul n'a pas pu vouloir cela. Certes l'élite aura toujours une tendance à fuire le contact de l'humanité inférieure, ma pièce le montre assez lorsque la fille sauvage s'efforce d'imposer à Paul sa grossière tendresse. Mais si l'élite évite la promiscuité, elle recherche au contraire l'autorité. La vérité, c'est qu'il y a conflit entre l'égoïsme de l'élite et celui de la foule. Cette dernière se soumettra aussi longtemps que l'élite lui semblera déléguée par la Providence. C'est ce qui a lieu aux âges de foi. Plus tard les foules ironiques assisteront au spectacle des penseurs donnant de la tête, comme des oiseaux affolés, contre les barreaux de la cage aux idées, cage, hélas! bien étroite, et dans laquelle le plus imperceptible coup d'aile envoie le prisonnier du déisme à l'athéisme, du matérialisme au spiritualisme. Or le peuple n'admet que la certitude et, à ses yeux, la souplesse d'un esprit en masque l'indigence. C'est donc à l'heure

précise où la moyenne, sevrée du divin, aurait le plus besoin de trouver ici-bas des maîtres respectés, qu'elle dépouille les héros de leur prestige et ne voit plus en eux que d'adroits artisans spécialistes. Au dilettantisme intellectuel chez les grands correspond l'anarchie morale chez les petits.

Telles sont les constatations qui, dans *La Fille Sauvage*, auraient dû ressortir du divorce de Paul et de Marie. Mais j'avais pris le parti, oh ! sans la moindre intention d'escamotage ! de tuer Paul avant le dernier acte. De toutes les causes de divorce, la mort est la meilleure car elle coupe court à toute discussion. Inutile d'ajouter que Paul aura désormais la vie sauve et qu'on saura pourquoi Marie échappe à son influence.

Des réflexions que je viens d'exposer est sortie une pièce nouvelle. Je ne me dissimule pas que si on la jouait devant Sarcey, il ne la mettrait guère au-dessus de l'ancienne, car il ne goûterait qu'à demi les méticuleuses préparations psychologiques et il blâmerait la lenteur avec laquelle l'humanité, éclairée par son élite, se

débarrasse de sa foi. Il dirait aussi que les conclusions trop pessimistes, font que le spectateur emporte du théâtre une impression fâcheuse. Il observerait, pour me consoler sans doute, que les trop vastes sujets, étant inépuisables, ménagent aux écrivains les pires déceptions. Bref, il me logerait encore, et je serais bien sot de lui en vouloir ! à la même enseigne que Platon et Renan. Il me semble pourtant qu'une pièce conçue en pleine bataille contre les sangliers, et au milieu de halliers tout grouillants de bêtes noires, si elle ne peut prétendre à l'auguste sérénité et à la transparente profondeur des dialogues de Platon et de Renan, doit avoir des qualités que ne recherchent pas les grands génies de la métaphysique. J'espère donc que sans différer notablement du dialogue philosophique, mon œuvre est cependant plus imprégnée de réalité, plus secouée de passions, et qu'elle est en état d'affronter la scène.

Roussel, mon garde timbré, avait coutume d'exprimer son admiration pour mon talent de chasseur, dédaigneux de la plume, mais redoutable aux gros mammifères, par cette phrase originale : — « Monsieur de Curel n'a

pas son pareil pour le poil ! » Eh bien, si dans la poitrine de ma sauvagesse ont palpité, ne fût-ce qu'un instant, le flux et le reflux du mouvant esprit de l'humanité, j'aurai, grâce à un gibier, très rare au bois de Vigy, quelque peu mérité le compliment du vieux fou.

FRANÇOIS DE CUREL.

Clermont-Ferrand, 12 juin 1918.

LA FILLE SAUVAGE

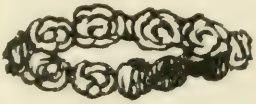
PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

PAUL MONCEL, 30 ans.
JEAN CERVIER, 35 ans.
TOTILO.
ABÉLIAO, roi des Amaras.
KIGÉRIK, son fils.
Père MAXIMIN.
AGLOO } compagnons
TOUMODI } de Kigérik.

BOUSSORO, officier du roi.
UN BUCHERON.
HENRI.
MARIE.
Mère AMÉLIE, 48 ans.
UNE SŒUR TOURIERE
SŒUR MONIQUE.
OLENGA, 18 ans.

FEMMES CAPTIVES. — SOLDATS ET GARDES DU ROI
UN DOMESTIQUE



ACTE PREMIER

ACTE PREMIER

Petit plateau herbeux suspendu au flanc d'une haute montagne couverte de forêts, au milieu desquelles il forme clairière. — A droite, pente gazonnée, au bas de laquelle, sous un gros arbres, jaillit une source dont les eaux vont se perdre au fond, dans la forêt. Comme le sol plonge rapidement vers une vallée, la lisière du bois ne montre que le sommet des arbres. L'autre bord de la vallée est occupé par une

chaîne de pics vertigineux dont les neiges et les glaces bornent tout l'horizon. A gauche, la lisière de la forêt remonte jusqu'au premier plan où elle se termine par d'épais buissons. Végétation tropicale.

SCÈNE PREMIÈRE

KIGÉRIK, TOTILO, AGLOO, TOUMODI

Kigérik, fils du roi des Amaras, Totilo, son précepteur, deux camarades, Agloo et Toumodi arrivent par la gauche, au second plan. — Teints basanés, traits réguliers, hautes et belles statures. — Ils sont vêtus de draperies blanches et s'appuient sur de longues cannes plus ou moins ornées. — Une escorte de cinq guerriers armés, les uns de fusils démodés, les autres de lances, ferme la marche.

KIGÉRIK

S'arrêtant près de la source.

HALTE !

TOTILO

En effet, prince, je crois que nous ferons bien d'attendre ici. La chaleur est étouffante,

et nous ne pouvons pas marcher indéfiniment à la rencontre de l'armée.

KIGÉRIK

S'agenouillant au bord de la source.

J'ai soif !

Il se penche pour tremper ses lèvres
dans l'eau qui sort de terre à gros bouillons.
Son précepteur l'arrête.

TOTILO

Attendez !...

— A Toumodi. —

Toi, Toumodi, coupe un roseau pour que Son Altesse aspire l'eau à travers sa tige : on boit moins vite et on ne risque pas de se faire mal.

Toumodi coupe le roseau, l'ébranche,
façonne les deux extrémités et le présente à Kigérik
qui, aussitôt, s'en sert pour aspirer l'eau à longs traits.

KIGÉRIK

Poussant un long soupir de béatitude.

Ah !... ces eaux de montagnes !... C'est une fraîcheur qui vous parcourt !...

Il se remet à boire. Quand il a fini :

Tiens, Totilo.

Il lui tend le roseau.

TOTILO

Que Votre Altesse m'excuse, j'en ai grande envie, mais j'attendrai que j'aie moins chaud.

AGLOO

Prenant le roseau des mains du prince et riant.

Alors, à moi, pendant qu'il en reste.

— Il aspire l'eau. —

TOUMODI

Que de cérémonies dont on peut se passer!

Il se met à quatre pattes et s'abreuve.
Les soldats en font autant sur le parcours du ruisseau.

KIGÉRIK

La caravane est ravitaillée... Marchons-nous?

TOTILO

Désolé de reprendre une marche fatigante.

Ne vaudrait-il pas mieux se reposer ici jusqu'à ce que le soleil ait un peu baissé, et puis,

si l'armée ne paraît pas, rentrer tranquillement au palais, quitte à revenir demain ?

KIGÉRIK

Pourquoi l'armée ne paraîtrait-elle pas ? L'avant-garde est arrivée hier, et l'ordre formel de mon père est qu'aujourd'hui j'aille à sa rencontre pour me joindre à lui et rentrer à ses côtés au premier rang de l'armée triomphante.

TOTILO

Triomphante, oui, mais c'est tout de même encore une armée en campagne. Elle risque d'avoir du retard. Un parti ennemi a pu se reformer. Sa Majesté n'a peut-être pas tout prévu... Que sait-on ?

KIGÉRIK

Ah tu as de la chance que Sa Majesté ne t'entende pas ! Quel vilain quart d'heure tu passerais !... Les ennemis sont écrasés, leur ville brûlée, leur pays conquis. L'armée est là, tout près, sous ces arbres, j'en suis sûr !...

Quand le roi promet d'arriver à tel endroit, à telle heure, il arrive...

TOTILO

Se laissant tomber sur le gazon.

Eh bien, je l'avoue, je suis fourbu !... Vautrons-nous dans l'herbe et attendons. Le roi ne peut manquer de passer par ici.

AGLOO

Et ce ne sera pas de sitôt. Si nos quinze mille hommes étaient en train de piétiner les sentiers de la forêt, pensez donc quel bourdonnement là-dessous !... Quinze mille hommes, c'est autre chose qu'un essaim d'abeilles, et pourtant un essaim s'entend de loin ! Quand ils approcheront, la montagne tremblera...

KIGÉRIK

C'est ma foi vrai ! Repos !...

Il s'étend sur l'herbe.

Nous prendrons une attitude plus militaire quand le vacarme des vainqueurs envahira la forêt comme une trombe.

Aux soldats, élevant la voix.

Hé, là-bas, vous autres, faites comme nous, soufflez !

Les chefs s'étendent sur l'herbe au bord de la source, les soldats se retirent à l'ombre des arbres.

TOUMODI

Au bout d'un instant.

Le bruit de cette source endort.

KIGÉRIK

S'étirant.

Si c'est pour nous apprendre cela que tu nous réveilles...

Un silence. On s'assoupit.

De droite, de gauche, de partout, des soldats se précipitent hors de la forêt, la lance haute. — En un clin d'œil, ils cernent le prince et son escorte. Les assaillants s'efforcent de prendre des airs terribles, mais, au fond, ils s'amusent beaucoup des mines ahuries des dormeurs et du bon tour qu'on leur joue.

SCÈNE II

—

LES MÊMES, BOUSSORO, TOTILO, LE ROI

TOUMODI

Réveillé en sursaut, reconnaissant Boussoro, l'officier qui conduit la surprise.

COMMENT, c'est toi camarade ?

BOUSSORO

— L'empoignant. —

Prisonnier !

TOUMODI

Quelle plaisanterie ?... C'est stupide !

Pendant que s'échangent ces brèves réparties, le roi, bel homme drapé dans un manteau rouge, qui assiste à l'assaut en spectateur souriant, va s'adosser à l'arbre qui ombrage la source, et c'est devant lui qu'on traîne les captifs. Il les accueille les bras croisés, l'air ironique.

LE ROI

— A Kigérik. —

Eh bien, mon ami, tu n'es pas difficile à surprendre ! Mes compliments sur la manière dont tu diriges tes cinq hommes. Et tu voulais venir à la guerre ! Commander un corps d'armée !... Être le premier de mes généraux !... Allons, mon général, venez embrasser votre père...

Kigérik s'exécute de mauvaise grâce
et embrasse gauchement le roi.

Quant à ces piètres soldats qui dorment au lieu de veiller sur leur prince, qu'on les traite comme de véritables prisonniers.

BOUSSORO

Votre Majesté songe-t-elle à ce que nous en faisions là-bas, des prisonniers ?

LE ROI

Simplement.

De la pâtée pour les chiens.

KIGÉRIK

Mon père, c'est moi qui ai donné à ces hommes l'ordre formel de se reposer...

LE ROI

A Boussoro.

Qu'on m'obéisse !

Boussoro emmène les prisonniers, à l'exception de Agloo et Toumodi qui restent comme amis du prince.

A Kigérik.

Je suis certain qu'à l'avenir, lorsque tu feras la sieste en campagne, il sera très dangereux de venir troubler ton repos.

On entend sortir de la forêt quelques cris vite étouffés.

Et les soldats morts pour perfectionner l'éducation de leur prince, auront mieux servi la patrie que s'ils étaient tombés sur le champ de bataille. Qu'est-ce que tu marmottes entre tes dents, Totilo ?

TOTILO

Que Votre Majesté est peut-être encore plus sublime quand elle gouverne, que lorsqu'elle combat.

LE ROI

Tu as de la chance, vieux courtisan, de ne pas être chargé de l'instruction militaire de mon

fils. C'est à tes dépens que je lui enseignerais la prudence.

Jetant les yeux sur le visage renfrogné de Kigérik.

Voyons mon garçon, que signifie une figure pareille ? Ton père a détruit tout un peuple, il revient couvert de gloire, et tu ne trouves rien à lui dire ?

KIGÉRIK

Après avoir humilié tant d'ennemis, mon père aurait pu se dispenser d'humilier son propre fils.

LE ROI

Haussant les épaules.

Tu peux te vanter de ne pas savoir supporter la plaisanterie... Qu'est-ce qu'il faut donc pour se réconcilier avec toi ?...

Appelant.

Boussoro !

DEUX OU TROIS SOLDATS

Tournés vers la forêt appellent.

Boussoro ! Boussoro !...

BOUSSORO

Accourt en bousculant les soldats.

Sire !

LE ROI

Qu'on relâche les hommes d'escorte de mon fils... Je leur pardonne.

BOUSSORO

On vient de jeter la carcasse du dernier en bas des rochers.

LE ROI

— Indifférent. —

Ah !... Mon petit Kigérik, tu vois, on n'y peut rien. Tu ne demandes pas ce que je t'ai rapporté ?... Devine !

KIGÉRIK

Des autruches dressées à porter un cavalier ? On dit que vous en avez trouvé là-bas.

LE ROI

Cherche bien si rien ne te manque !... Ce qu'à ton âge on désire le plus...

KIGÉRIK

Joyeux.

Des armes nouvelles!... Arrivant d'Europe !

LE ROI

Riant.

Des femmes, petit imbécile! Je t'ai rapporté des femmes !

KIGÉRIK

Mais cela ne me manquait pas au point que vous dites... J'en avais des femmes !...

LE ROI

Oui, nous savons comment !... Il y a deux mois un de mes officiers te surprend au plus épais de son sérail... Le fils de son roi !... Il salue et tourne les talons... mais, le lendemain, il m'envoyait trois têtes de femmes nouées ensemble, comme trois oignons, par leurs tresses. J'ai fait grandement les choses. En échange des têtes, je lui ai offert dix belles esclaves qui m'ont coûté, en moyenne, trois mille piastres chacune. Mais il ne faut pas que de pareilles histoires se renouvellent. A la longue, cela fini-

rait par altérer l'affection que mes sujets portent à la famille royale... A partir d'aujourd'hui rien ne t'excuserait si tu n'avais pas une tenue parfaite, car tu auras cinq femmes, ce qui est un gentil commencement pour un très jeune homme.

TOTILO

A la bonne heure !... Il pourra ne plus songer qu'à ses études...

LE ROI

On va lui montrer tout de suite ses nouvelles compagnes. Va les chercher, Boussoro.

BOUSSORO

Et l'étranger, que dois-je en faire ?...

LE ROI

L'amener également.

Boussoro s'en va.

KIGÉRIK

Quel étranger ?

LE ROI

Un Européen, un Français, qui recevait l'hospitalité de mon ennemi le roi Koffy.

KIGÉRIK

Par quel hasard se trouvait-il chez lui ?

LE ROI

Nous allons le lui demander. Je n'ai pas encore eu le temps de l'interroger.

KIGÉRIK

Le roi Koffy, qu'est-il devenu ?

LE ROI

Il s'est fait bravement tuer à la tête de ses troupes, ainsi que son fils.

KIGÉRIK

Le roi Koffy n'avait-il pas une fille qu'on disait très belle ?

LE ROI

On n'exagérait pas. Elle se nommait Sitambili.

KIGÉRIK

Naturellement, vous n'avez pas pu la sauver du pillage ?

LE ROI

La preuve que nous avons pu, c'est que... la voici.

SCÈNE III

LES MÊMES, PAUL, LES CAPTIVES

Il montre une jeune fille qui marche en tête d'un groupe de cinq autres, toutes jolies et vêtues de couleurs très vives. Elles sont précédées de Boussoro et entourées de soldats. A leur suite, vient le Français dont a parlé le roi. C'est un homme d'une trentaine d'années, robuste.

KIGÉRIK

S'approchant de la première jeune fille.

C'est Sitambili ?

LE ROI

Oui, et je te la donne avec quatre autres.

A Boussoro.

Sépare celle qui n'est pas pour le prince.

Boussoro prend par le bras une fillette de quatorze ans, et la met à l'écart.

A présent, voici ton lot. Sitambili d'abord, et puis ces quatre-là. Que dis-tu de ce petit troupeau ?

KIGÉRIK

Sitambili ! Oh ! Oh ! Voilà une femme !...

Il passe une revue minutieuse des cinq prisonnières, qui s'y prêtent avec une passivité complète.

Ma foi, toute réflexion faite, peut-être que je lui préfère celle-ci.

Du doigt il désigne une femme aux formes graciles.

LE ROI

Elle est un peu maigre... Est-ce que tu as des goûts d'Européen, maintenant ?...

KIGÉRIK

Est-elle si maigre ?...

Il fait signe à la femme d'approcher ; elle avance, indifférente. Il écarte ses draperies flottantes : elle paraît, étroitement serrée dans un long pagne.

Outre le nécessaire, je crois que le superflu s'y trouve.

LE ROI

Condescendant.

Heu ! Heu !...

Kigérik repousse la femme dans le tas.

TOTILO

Couvant les femmes d'un regard plein de concupiscence.

Toujours est-il que je pêcherais bien là-dedans les yeux fermés, sûr de ramener un friand morceau.

LE ROI

Riant devant la face congestionnée de Totilo.

Regardez sa façon de tenir les yeux fermés... Allons, Totilo, n'envie pas trop ce jeune homme. Voici le morceau qui t'est destiné...

Il montre la fillette que Boussoro avait mise à part dès l'arrivée des femmes. Elle s'avance d'elle-même, souriante et très à son aise.

Quatorze ans à peine ! J'ai pensé que ta verte vieillesse se réchaufferait agréablement à la tiédeur de cette jeune peau.

TOTILO

Je ne sais comment remercier Votre Majesté...

LE ROI

Elle est fille du grand-prêtre des Boranis. N'est-ce pas, Boussoro ?

BOUSSORO

Oui, sire. On l'a trouvée au fond du temple, derrière l'autel, blottie sous les cadavres des vierges sacrées qui avaient bu du poison pour échapper à la profanation. Celle-ci a préféré courir la chance d'un heureux hasard et bien lui en a pris. Je suis arrivé au moment où des soldats qui dépouillaient de leurs bijoux les vierges mortes, la découvraient. Elle m'a imploré d'un regard à la fois si futé et si doux, que je l'ai prise par la main et emmenée à la barbe des pillards. Comme nous descendions les marches de l'autel, elle a reconnu son père qui s'était ouvert la gorge à l'entrée du sanctuaire.

TOTILO

Prenant le menton de la fillette.

Elle ne paraît pas intimidée... Petit trésor !...

BOUSSORO

Le caractère le plus délicieux... Et amusante !... Elle rit tout le temps !...

LE ROI

Allons, assez joué avec les femmes. Boussoro, qu'on les remette sur leurs montures, et qu'on les expédie tout de suite à la ville. Nous aussi, songeons à nous mettre en route. L'armée doit avoir à présent beaucoup d'avance.

BOUSSORO

Pardon, sire ! L'armée défile encore au fond de la vallée. Dès que le dernier homme sera passé, mes guetteurs viendront nous avertir.

LE ROI

Inutile d'arriver avant que la concentration soit terminée. Restons ici, loin de la poussière et du bruit. Qu'on garde nos chevaux à l'ombre, et toi, veille à ce que chacun reste à son poste.

BOUSSORO

Fait passer les femmes qui, en s'en allant, démasquent l'étranger. Boussoro le montre au roi.

Voici l'étranger.

LE ROI

Qu'il attende avec nous.

Boussoro s'éloigne à la suite des femmes.
Le roi fait signe à l'étranger d'approcher ; Kigérik, Totilo se groupent autour de lui : Agloo et Toumodi restent un peu à l'écart.

SCÈNE IV

KIGÉRIK, TOTILO, LE ROI, PAUL

LE ROI

Totilo, j'ai déjà eu l'occasion de constater que tu lis le français ; montre-nous si tu le parles également bien.

PAUL

Roi, Abéliao, je puis me passer d'interprète. Depuis dix-huit mois, je parcours le pays du

roi Koffy, et j'en parle passablement la langue... la vôtre, à peu de chose près.

LE ROI

Dix-huit mois!... Tu avais donc chez mon voisin des occupations bien intéressantes? Chercher des mines, étudier des tracés de chemins de fer, hein? Les Européens ne songent qu'à gagner de l'argent.

PAUL

— Souriant. —

Votre Majesté va un peu loin. Je sais qu'il y a des missionnaires dans son royaume.

LE ROI

— Corrigeant. —

Il y en a eu. Dernièrement j'en ai débarrassé le pays, et, je dois reconnaître qu'ils ne meurent pas comme des marchands. Serais-tu missionnaire, par hasard?

PAUL

Pas du tout... J'ai simplement voulu citer un exemple de désintéressement chez des Européens.

LE ROI

Le roi Koffy te témoignait beaucoup d'estime, à ce qu'on assure ?

PAUL

Il me traitait comme un frère, et partout, dans son royaume, on me respectait à l'égal d'un grand chef.

LE ROI

Si le roi Koffy t'a compris, à coup sûr je te comprendrai aussi, car l'ayant vaincu je ne puis pas être moins intelligent que lui. Tu es mon hôte et tu seras considéré partout comme l'ami du roi, jusqu'à ce que je t'aie fait reconduire à la frontière. Comment t'appelles-tu ?

PAUL

Paul Moncel.

LE ROI

S'installant sur l'herbe.

Eh bien, Paul, viens t'asseoir auprès de moi.

Après que Paul s'est assis,
il lui prend amicalement la main et le regarde bien en face.

Ta figure me plaît et mon expérience m'a

conduit à ne juger les gens que sur la mine, sans m'inquiéter de leurs discours, hélas! toujours menteurs. Qu'es-tu ?

PAUL

Montrant Totilo.

Pour vous en donner idée, je ne vois guère autour de vous que ce vieillard. Il est, par rapport à vos autres sujets, un homme instruit. Je tâche d'en être un dans ma patrie.

LE ROI

Tu viendrais donc ici, comme Totilo, dans sa jeunesse, est allé en France, pour apprendre?

PAUL

C'est cela même.

LE ROI

Je me demande ce que tu peux étudier dans nos contrées?

PAUL

L'homme.

LE ROI

Un marchand d'esclaves en dirait autant... Sois plus précis.

PAUL

Mon séjour chez le roi Koffy n'était que la dernière étape d'un voyage de trois ans, au cours duquel j'ai visité les peuplades les plus farouches, les tribus les plus arriérées ; observant les mœurs et les croyances de mes hôtes.

LE ROI

En quoi ces brutes te semblent-elles intéressantes ? Vous nous appelez barbares, mais nous sommes des merveilles d'éducation en comparaison des sauvages.

PAUL

C'est précisément le désir de contempler nos frères à l'état de nature qui m'attirait chez les sauvages. Avec eux je parcourais la grande forêt. Nous suivions les coulées des fauves jusqu'aux cavernes qui, depuis le commencement du monde, servent de repaire aux animaux féroces et à l'homme. Là, je fouillais les mon-

ceaux d'ossements que les carnages des différents maîtres du lieu avaient accumulés sur le sol. Je recueillais aussi des fragments d'animaux dont les espèces n'existent plus, des pierres taillées en forme d'outils, des débris d'armes... Après avoir achevé ma récolte sur le sol, je le faisais défoncer par mes compagnons, et j'avais le plaisir de voir ces êtres primitifs en extraire des ossements d'hommes qui parcouraient il y a six ou sept mille ans la même grande forêt, par les mêmes coulées, portant des arcs pareils à ceux qui servent encore.

LE ROI

Tu as constaté ce que nous savions tous : le sauvage ne change pas plus que le buffle.

PAUL

Sire, cela n'est pas absolument exact... En étudiant, un peu partout, les anciens repaires, on a reconnu que sur toute la surface du globe, les hommes ont commencé par être de rudes sauvages... Les uns ont, par la suite, beaucoup changé.

Souriant.

Nous en sommes, vous et moi, la preuve; les

autres demeurent comme de sombres témoins du passé... Mais je tâche de remonter encore plus loin qu'eux dans ce passé, en découvrant d'où est sorti le premier homme.

LE ROI

De la main des Dieux !... C'est précisément le seul point sur lequel ta religion et la mienne soient à peu près d'accord. L'explication ne laisse rien à désirer... Que veux-tu de plus ?

PAUL

Chez nous la majorité croit, en effet, que Dieu a créé l'homme à son image : cependant, certains professent que nous sommes des animaux parvenus à un haut degré de perfection.

LE ROI

Que chantes-tu là ? Je ne comprends pas bien.

PAUL

Avec les vieux coquillages et les ossements d'animaux qu'ils retiraient des profondeurs du sol, des centaines de chercheurs aussi acharnés que moi, ont composé de vastes collections

dont l'ensemble reflète l'histoire des êtres vivants sur la terre... Nous savons que les plus humbles sont apparus les premiers, et qu'ils se sont peu à peu transformés en organismes plus perfectionnés... La succession des créatures sur notre planète forme une longue chaîne qui, partant du vermisseau le plus rudimentaire, s'est déroulée pendant des milliers d'années, jusqu'à l'homme...

LE ROI

Ainsi, le premier insecte qui a vécu sur la terre me fabriquait déjà lorsqu'il faisait ses petits ?

PAUL

Mes compliments, sire, on ne saurait mieux rendre ma pensée...

LE ROI

Pour peu que tes suppositions soient justes, tu dois rencontrer de très anciens squelettes qui tiennent le milieu entre ceux des hommes de nos jours et ceux des animaux qui les ont engendrés : le singe par exemple...

PAUL

Malheureusement non ! Sous ce rapport j'ai perdu mes peines... Le plus ancien squelette humain est semblable au mien. Ma théorie s'appuie sur des raisons qui la rendent extrêmement probable, mais elle n'a pas encore pu produire l'être intermédiaire que vous réclamez... Je donnerais ma vie pour mettre la main sur un seul de ses os.

LE ROI

Tu as voyagé pendant des années, tu as mille fois risqué ta vie à sa poursuite et tu reviens sans lui?

PAUL

— Riant. —

Ma foi oui !...

LE ROI

Et il rit!... Européen va ! Tu ne mérites pas qu'on discute avec toi !... Paul, si tu étais mon sujet, je te ferais pendre à l'instant, pour oser soutenir que le roi descend d'un vil insecte aussi bien que le dernier de ses soldats...

Mais tu es destiné à quitter bientôt mes états, ce qui me permet de sourire de tes folies... Et toi, Totilo, que penses-tu de tout cela?

TOTILO

A l'exemple de Votre Majesté, je souris avec d'autant plus d'indulgence que des rêveries pareilles n'ont aucune chance de séduire notre peuple qui a, sous les yeux, des faits indiscutables à leur opposer. Ne savons-nous pas que les gorilles de nos forêts sont des sauvages dégénérés qui, à force de paresse, se sont déshabitués de parler et d'allumer le feu?... Cela est si vrai que les femmes de bûcherons craignent de s'aventurer dans les parages fréquentés par les gorilles mâles dont elles redoutent l'amoureuse ardeur.

PAUL

— Riant. —

Ami Totilo, je voudrais bien savoir à quoi ces femmes reconnaissent qu'elles ont affaire à un neveu et non pas à un oncle?...

LE ROI

Lorsque tu auras dans ta collection de quoi

prouver que le gorille est un oncle, reviens nous donner des leçons !...

S'étendant sur l'herbe de toute sa longueur.

Allons, oublions ces enfantillages, et ne songeons plus qu'à nous délasser sur ce frais gazon... Il y a quelque chose de voluptueux dans l'air !... Hein, si nous étions encore au temps où il restait dans ces bois des sauvages !... Comme il serait charmant de voir sortir de ce fourré une de leurs filles, nue, bronzée, marchant avec la précaution souple de l'antilope qui va boire. Je ne bougerais pas, je retiendrais ma respiration pour la laisser venir jusqu'au bord de la source, et alors... Mais à quoi bon se perdre dans ces divagations, puisqu'il n'y a plus de sauvages...

TOUMODI

Très affirmatif.

Il y a des sauvages dans nos bois !...

LE ROI

Tu es fou !... Dès les premières années de

mon règne j'en ai fait un massacre épouvantable et les survivants ont été refoulés dans la grande forêt, bien loin, de l'autre côté des montagnes.

TOUMODI

Oui, mais ce coin a été, pendant les derniers mois, particulièrement solitaire. Votre Majesté, au lieu de chasser, allait de victoire en victoire, et les sauvages en ont profité pour s'établir de nouveau sur ces hauteurs. Ils n'ont pas de village. A peine un campement. On en aperçoit quelquefois les fumées, là-haut, tout près des glaciers.

LE ROI

Bah!... Qu'une petite nuée s'accroche là-haut à la cime des sapins, pour les paysans c'est la fumée d'un feu suspect.

TOUMODI

Les paysans ont de bonnes raisons pour ne pas mettre en doute la présence des sauvages. Ces bandits descendent toutes les nuits jusqu'à la plaine et ravagent les récoltes.

AGLOO

Si Votre Majesté veut bien nous confier quelques soldats, nous avons formé le projet, Toumodi et moi, d'aller cerner la horde dans son repaire et de la détruire jusqu'au dernier.

LE ROI

Détruire les sauvages!... Non certes!... Je me repentais de l'avoir fait, et puisque les voici de retour je compte les ménager comme un gibier de choix réservé au seul souverain. On dit que la chasse est l'image de la guerre, cela deviendra d'autant plus vrai qu'on y poursuivra des hommes, et ce sera pour Kigérik l'occasion d'achever son apprentissage de soldat tout en s'amusant.

Toumodi, pendant que le roi prononce les derniers mots, se lève pour examiner un point élevé de la montagne.

TOUMODI

Tenez, il me semble...

KIGÉRIK

Allant le rejoindre.

Quoi donc?

TOUMODI

Je sais à peu près où ils se tiennent... J'avais cru voir un peu de fumée...

Regardant encore.

Oui, c'est une fumée !...

LE ROI

Se levant vivement.

Montre-moi !...

Il rejoint Agloo et recule avec lui, pour mieux apercevoir le sommet de la montagne. Kigérik, d'abord resté sur place, les suit. En arrivant près d'eux, il pousse un léger cri, se précipite sur le roi et le ramène violemment à lui.

KIGÉRIK

Prenez garde !... Un peu plus, et vous tombiez dans ce trou !...

Au même instant, sort de la forêt un campagnard qui tâche d'arriver au roi, malgré Boussoro qui s'obstine à lui barrer le passage.

SCÈNE V

—

LES MÊMES, LE BUCHERON BOUSSORO

LE BUCHERON

Criant au roi.

Hé !... Là-bas !... Seigneur !... Méfiez-vous ! Venez par ici !...

BOUSSORO

S'accrochant à l'homme.

Ce bûcheron veut à toute force approcher de Votre Majesté, sous prétexte qu'elle est en danger de tomber dans une fosse qu'il a creusée pour prendre des ours.

LE ROI

Lâche ce brave homme...

Au bûcheron qui le rejoint.

Dis donc, mon gaillard, tu arrives un peu tard. Sans le prince Kigérik, je faisais la culbute au fond de ton piège.

LE BUCHERON

— Montrant Boussoro. —

A qui la faute?... Cet obstiné ne voulait rien entendre...

Il se précipite vers la fosse, plus intéressé par une capture probable que par la personne du roi.

Hé mais!... Il y a quelque chose dans ma fosse!

KIGÉRIK

A quoi le vois-tu?

LE BUCHERON

Au trou, pardi!... La fosse est masquée avec des branchages et de la mousse... Du moment qu'il y a un trou, c'est qu'une bête a enfoncé la couverture.

KIGÉRIK

Et tu crois qu'elle est prise?

LE BUCHERON

Se penchant pour voir.

Tiens, c'te bêtise !...

KIGÉRIK

Le repoussant pour se pencher sur le trou.

Je ne vois rien.

LE BUCHERON

Écartant Kigérik.

Permettez que je découvre complètement la fosse.

Il achève de déblayer l'ouverture,
pendant qu'on fait cercle autour du piège.

LE ROI

Montrant du doigt.

Hé, voyez !... Quel singulier animal !...

LE BUCHERON

Interrompant sa besogne pour jeter un coup d'œil.

Un ours !...

Lui montrant le poing.

Ah ! coquin ! Ah ! gredin ! En a-t-il des yeux qui brillent !...

Arrachant les derniers branchages qui couvraient la fosse et poussant un cri de surprise.

Un sauvage !... Oui, oui, oui !... C'en est un !... Bon, fourre-toi le nez sous tes peaux ! Tu payeras tout de même mes bananes, et cher encore !...

LE ROI

Comment le tirer de là ?

LE BUCHERON

Patience !... J'ai ce qu'il faut...

Il entre dans le fourré, derrière la fosse, et en revient traînant une petite échelle.

Attention, pendant que je poserai l'échelle, tenez-le en respect avec vos lances, sans cela, en deux bonds il sera sur moi, le vilain singe ! et nous glissera entre les mains.

KIGÉRIK

Prenant la lance de Boussoro.

Donne et descends avec lui.

TOUMODI

Prenant à un soldat sa lance.

Toi aussi, donne et descends.

Kigérik et Toumodi se mettent à genoux, chacun d'un côté de l'excavation et tiennent les lances en arrêt, sur un même point. Le bûcheron, Boussoro et le soldat disparaissent le long de l'échelle. On entend aussitôt des éclats de voix et le bruit d'une lutte.

VOIX DU BUCHERON

Tiens bon la jambe !... La tiens-tu ?

VOIX DE BOUSSORO

Oui.

VOIX DU BUCHERON

Aïe ! Il me tord le bras !... Hé, là-haut, piquez-lui un peu l'échine !...

Kigérik plonge sa lance dans la fosse.

VOIX DE BOUSSORO

Brigand !... Il m'a mordu !...

VOIX DU BUCHERON

Hé, c'est une femme !...

KIGÉRIK

Toujours à genoux, parlant vers la fosse.

Une femme !... Vraiment ?

BOUSSORO

Sortant de la fosse en riant.

Ah ! sans le moindre doute !... Ils sont en train de la ficeler comme un sac de riz, et puis nous n'aurons qu'à la hisser dehors.

Se penchant sur la fosse.

Est-ce fini ?... Bon !... Jetez-moi le bout de la corde !... Je la tiens !... A présent, venez...

Le bûcheron et le soldat sortent du trou, s'emparent de la corde et sur le commandement de :

Hop !

que prononce Boussoro, se mettent à soulever péniblement la charge.

PAUL

Un peu à l'écart, à Totilo.

Notre livre sacré, la Bible, raconte que Dieu, voulant créer les animaux, a ordonné à la terre de les produire... Ne te semble-t-il pas, en voyant extraire des profondeurs du sol cet échantillon grossier de notre espèce, que nous assistons à la naissance de l'humanité ?

TOTILO

Mes regards ne vont pas si loin !...

Pendant que parlait Paul on a vu émerger de la fosse deux mains liées ensemble, puis les bras violemment tendus, et enfin le corps entier de la fille, absolument nu. Il est brutalement amené sur le gazon, au milieu du groupe des assistants, qui se mettent à examiner la captive, accroupie, les bras liés ramenés entre les jambes, la figure touchant presque les genoux.

KIGÉRIK

Attends, va, tu montreras bien ton museau !

Il lui larde les côtes avec sa lance, elle est aussitôt debout, pendant que Kigérik ajoute en riant :

Ah ! ah, elle est chatouilleuse, la belle !...

TOTILO

Au roi.

Votre Majesté qui réclamait une fille sauvage, est servie !

LE ROI

Ah ! créature de misère !... Et si dégoûtante !... Pouah, quelle odeur !...

Un soldat sortant de la forêt, vient parler au roi.

LE SOLDAT

Mon chef prévient Votre Majesté qu'elle peut se mettre en route. L'armée est passée tout entière.

LE ROI

Riant.

Allons, il faut prendre congé de la reine des bois.

BOUSSORO

Montrant la sauvagesse.

Qu'en ferons-nous ?

Désignant le bûcheron.

Puis-je la laisser à ce brave homme ?

LE BUCHERON

Au roi.

Oh ! oui, puissant Seigneur, permettez que je la garde pour la promener de village en village. Je ne manque jamais de le faire avec les ours que je capture. Les habitants donnent tous quelque chose : des fruits, des œufs, quelquefois même la poule... On gagne ainsi de bonnes journées jusqu'à ce que l'animal crève.

LE ROI

Je te la donnerais volontiers, mais je viens de déclarer que les sauvages constituent un gibier royal réservé à moi et aux miens... C'est un principe absolu que je violerais d'une façon déplorable si je te permettais d'emmener ta prise.

A Boussoro.

Qu'on la pende immédiatement à cet arbre.

PAUL

Roi, fais m'en cadeau... Tu ne violeras aucun principe, puisqu'en qualité d'hôte, j'appartiens à ta maison et tu m'obligeras.

LE ROI

Accordé !... Quelle singulière fantaisie !... Est-ce que tu comptes l'emmener en Europe ?

PAUL

Certainement, si cela doit lui sauver la vie.

LE ROI

L'aventure m'amuse ! Elle et toi vous formerez un couple remarquable. Appareiller l'extrême

civilisation avec la plus noire sauvagerie, cela ne se voit pas tous les jours.

KIGÉRIK

En attendant ton départ, nous l'enfermerons avec mon orang-outang apprivoisé, si vicieux et si malpropre.

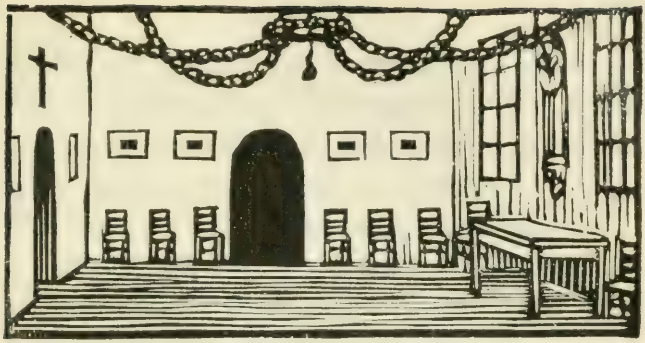
PAUL

— Riant. —

Voilà, Prince, une attention délicate !... Ils ne s'embêteront pas ensemble !...

— RIDEAU —

ACTE DEUXIÈME



ACTE DEUXIEME

Le parloir d'un couvent. — A gauche du spectateur, fortement en évidence, porte conduisant à la chapelle de la communauté. — Au fond, porte donnant accès à l'intérieur du couvent ; à droite, porte d'entrée. — Le long des murs, les chaises, correctement alignées, se mirent dans un parquet luisant de cire. — Aspect général froid et sévère. — Aux murs tableaux d'honneur et grandes photo-

graphies, représentant des groupes de fillettes entourant une religieuse, leur maîtresse. — Au-dessus de la porte de la chapelle, crucifix de bois noir. — Portraits des trois derniers papes. — Au plafond est suspendu un lustre composé de mousse et de fleurs artificielles. De ce lustre, se détachent des guirlandes de mousse, fleurs et tulle, qui vont en décrivant des courbes, se rattacher aux angles du plafond.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, JEAN, LA SŒUR TOURIÈRE

La sœur tourière introduit Paul et son compagnon, très bel homme, au visage complètement rasé et vêtu avec le dernier chic.

LA SŒUR TOURIÈRE

Qui semble regarder les visiteurs avec méfiance.

Qui dois-je annoncer à la mère supérieure ?

PAUL

Son frère accompagné d'un ami.

LA TOURIÈRE

— Devenant très affable. —

A présent, je vous reconnais... C'est vous qui avez amené il y a deux ans, notre sauvageonne.

PAUL

Joli cadeau, hein, ma sœur !

LA TOURIÈRE

Riant.

Vous pouvez dire !

S'éloignant.

Je vais prévenir la révérende mère.

Elle sort.

SCÈNE II

—

PAUL, JEAN

JEAN

Je me reproche vraiment mon indiscrétion. Vous restez des années sans voir votre sœur et je viens me fourrer entre vous, pendant les courts instants que vous passerez avec elle.

PAUL

Soyez sans crainte, vous ne troublerez pas nos épanchements. C'est précisément lorsqu'on se voit rarement qu'on n'a rien à se dire. Ma sœur prie pour ma conversion : c'est ce qui la rattache le plus étroitement à moi.

JEAN

Je puis donc me livrer sans remords au plaisir d'affronter votre terrible prisonnière. Car on

court des dangers avec elle !... Vous m'avez raconté que sur le navire qui vous a ramenés en Europe, elle poursuivait les matelots et trouvait le moyen de se faire aimer de gré ou de force...

PAUL

Oui, la diablesse !... Elle n'admettait pas la froideur !...

JEAN

— Souriant. —

La froideur d'un matelot en pleine mer !...

PAUL

N'est que jeu innocent auprès des furies amoureuses de ma sauvageonne... Vers l'âge de douze ans les femmes de cette espèce deviennent d'âpres chercheuses de mâles...

JEAN

Parbleu, avec Adam, c'est Ève qui a commencé !

PAUL

Oui, la plus ancienne des sauvagesses a ouvert la danse et ses filles ont emboîté le pas. Leurs instincts sont toujours en éveil sans qu'aucune

pudeur les contienne, et quand on les soumet à un célibat un peu prolongé...

JEAN

Même sans l'excuse de la sauvagerie et du célibat, j'ai connu pas mal de petites femmes qui savaient joliment se faire servir !...

PAUL

En effet, votre métier d'acteur a dû vous mettre aux prises avec quelques natures impérieuses...

JEAN

— Riant. —

Plutôt !... Cet article abonde parmi mes charmantes camarades !... Je suppose que la femelle agressive appartient exclusivement à l'espèce humaine... Les femelles d'animaux ont toujours l'air de fuir l'approche du mâle...

PAUL

Ne vous y fiez pas !... Chez les animaux, le mâle averti par son flair que l'heure des amours est proche, n'attend pas qu'elle soit sonnée pour solliciter sa belle, qui, relancée trop tôt,

se sauve... Mais à la minute prévue par la nature la fugitive s'arrête... Alors elle est un peu là, je vous assure...

Entre Amélie.

Tsit! Ma sœur!

SCÈNE III

PAUL, JEAN, AMÉLIE

Mère Amélie est une religieuse d'environ quarante-huit ans. Elle va vers Paul et l'embrasse.

AMÉLIE

QUELLE surprise!... Lorsqu'on m'a prévenue que mon frère m'appelait je suis restée toute saisie.

Elle examine Jean d'un air interrogateur.

PAUL

Je te présente mon ami Jean Cervier, l'acteur le plus illustre de France.

AMÉLIE

Je ne suis pas au courant du théâtre, mais il est toujours beau d'être le premier dans son art, et je vous félicite, monsieur.

PAUL

Sa profession l'oblige à exprimer des passions violentes ou à dessiner des caractères étranges et il est sans cesse en quête de types à observer... Je lui ai promis qu'il rencontrerait parmi tes pensionnaires des cas intéressants et il m'a suivi...

JEAN

Votre frère m'a surtout parlé d'une sauvagesse qu'il vous a confiée.

AMÉLIE

Je vous présenterai une jeune fille baptisée sous le nom de Marie. Elle est très pieuse, très sage, et, à part la teinte un peu foncée de sa peau, rien ne la distingue de nos autres élèves.

PAUL

Te rappelles-tu à quel point j'en étais excédé lorsque je l'ai amenée?...

AMÉLIE

Oui, tu avais débarqué le matin même à Bordeaux. On m'appelle au parloir. J'entre, prête à me jeter dans tes bras. Mais ton geste me montre, accroupie dans un coin, une fille à figure bestiale : — Voilà une sauvagesse!... Que je regrette de l'avoir obtenue de ceux qui allaient la pendre!... Je t'en supplie, prends-la pour en faire une chrétienne!... Ah! l'enjôleur, il connaissait bien le défaut de la cuirasse!...

PAUL

— Riant. —

C'est vrai!... Pour sauver une âme, tu vendrais la tienne au diable!...

AMÉLIE

— Souriant. —

Tu exagères!... Enfin! j'ai consenti sans hésiter, et le soir même je m'en repentais presque. Nous sommes des éducatrices et non pas des dompteuses.

JEAN

— Riant. —

Vous vous trouviez donc aux prises avec un animal féroce?...

AMÉLIE

A peu près... Une fillette s'étant un jour moquée d'elle, a reçu un caillou en pleine figure.

PAUL

Ah! ah! La brute avait de l'orgueil!

AMÉLIE

Oui, mais de la pire espèce... Son amour-propre n'était sensible qu'à l'injure, tandis qu'aujourd'hui un compliment la ferait sauter dans le feu.

PAUL

— Souriant. —

Le vilain orgueil a pris bonne tournure.

AMÉLIE

Avec cela, d'une paresse incorrigible. Nous nous trouvions devant une intelligence fermée et une volonté rebelle au plus petit effort.

PAUL

Ne disais-tu pas qu'elle est devenue douce, obéissante?...

AMÉLIE

J'ajouterai : propre... On peut respirer à côté d'elle sans avoir le cœur soulevé de dégoût. Nous avons des sœurs d'une patience à toute épreuve. Leur spécialité est l'éducation des sourds-muets... Elles trouvent moyen d'entrer en communication avec les esprits les moins accessibles... J'ai confié à leurs soins un singe mal-appris. Tu verras ce qu'elles en ont fait.

PAUL

La laissez-vous maintenant fréquenter librement les autres élèves?

AMÉLIE

Oui. De ce côté le danger est passé! Elle n'ignore, hélas, pas le mal, mais elle a l'horreur du péché! Pauvre fille, je ne me dissimule pas combien sa conversion est fragile. Souvent je l'observe, et je vois des bouffées d'orage lui monter au front... Enfin! les plus grands saints ont leurs tentations!...

PAUL

— Riant. —

Tu te plains qu'elle ait des tentations, mais

c'est justement de cela que je la félicite. Qui dit tentation suppose une résistance, et vraiment si elle est dressée à lutter contre ses impulsions, vous avez accompli un fier miracle !...

AMÉLIE

Pas nous, la religion !... Nous lui avons appris à être pieuse... Du moment qu'elle priait, Dieu se chargeait du reste... Mais à quoi bon t'expliquer cela ?... Tu es un esprit fort, et tu sourirais.

PAUL

Pas du tout !... J'ai souvent pensé qu'il y a eu pour l'humanité deux grands jours. L'un où elle a conquis le feu : le jour de Prométhée !... L'autre, celui où, pour la première fois, un homme, au lieu de se précipiter avec l'avidité d'un loup sur sa nourriture, s'est recueilli et a prélevé la part la plus succulente pour l'offrir en sacrifice à sa grossière idole... Ce jour-là, grâce à la prière, il avait vaincu l'instinct.

AMÉLIE

Avec un soupir.

Que ton idée serait belle si elle était complète !

PAUL

Que lui manque-t-il donc?

AMÉLIE

D'attribuer à Dieu l'honneur du succès. Suivant toi la prière est une aberration géniale qui exalte jusqu'à l'héroïsme l'énergie humaine : à mes yeux elle est une supplication qui se trouve exaucée... Que nos points de vue sont différents!...

PAUL

Différents, mais point ennemis. Nous descendons toi et moi des mêmes parents chrétiens. J'ai été élevé à tes côtés dans la foi de nos pères... Il m'est impossible d'entrer dans une église sans être profondément ému ; bien plus, j'en suis certain, que les dévots agenouillés autour de moi.

AMÉLIE

N'es-tu pas tenté de prier avec eux?

PAUL

Je prierais si je m'étais borné, comme toi, à cultiver l'esprit que m'a légué ma race ; mais

depuis qu'un âpre désir d'apprendre m'a entraîné hors du cercle de mes hérédités, je suis incapable de m'agenouiller devant ce que je ne connais pas. Cela ne m'empêche pas d'admirer les prodigieux effets de la prière. Elle est une source de vitalité spirituelle intense à laquelle je me réjouis de voir que notre protégée s'abreuve. Je suis pourtant un peu inquiet de ce que, dans l'énumération de ses qualités, tu as omis celle que je place en première ligne. Marie est-elle intelligente ?

AMÉLIE

Remarquablement.

PAUL

Voilà qui me fait joliment plaisir !

AMÉLIE

Qu'y a-t-il de si réjouissant dans cette nouvelle ? Trop d'intelligence est un don plutôt dangereux pour une ouvrière.

PAUL

Marie sera tout autre chose qu'ouvrière. Ceci

bien entre nous, n'est-ce pas ?... Je veux faire d'elle une reine !

JEAN

Éclatant de rire.

A la prochaine mi-carême ?

PAUL

Rien n'est plus sérieux. Vous savez qu'elle a été capturée sur les terres d'Abéliao, dont le royaume est séparé de la mer par une de nos colonies ; d'où il résulte que son commerce avec le monde entier doit traverser notre territoire avant d'atteindre un port. La France désire vivre en paix avec ce voisin, dont l'armée est redoutable, et pendant mon séjour dans son pays, j'avais reçu mission de gagner l'amitié de quelques-uns des principaux chefs. C'est à quoi je me suis appliqué, et j'ai surtout acquis le concours de Totilo, vieux courtisan rusé, parlant bien notre langue, point trop ennemi de notre civilisation, ayant les pouvoirs d'un premier ministre, et qui s'est gentiment laissé graisser la patte. Parmi les moyens que nous avons résolu d'employer pour fortifier auprès

d'Abéliao le prestige de la France, se trouve le mariage de Kigérik, héritier de la couronne, avec une Française. Pour le moment Kigérik dépense avec de jolies captives l'excès de ses ardeurs juvéniles, mais il sera bientôt temps de lui choisir une épouse, et je me suis réservé ce soin. Tout d'abord j'ai songé à une femme de notre race, et puis j'ai réfléchi à la triste figure que ferait parmi les esclaves du sérail la jolie aventurière que je pourrais expédier là-bas. La fièvre des pays chauds, les humiliations et l'ennui ne tarderaient pas à l'emporter... Alors je pense à Marie... Elle est dispensée de l'acclimatation physique, et moralement je la crois de complexion robuste, car elle a passé par tout ce qu'on peut imaginer.

JEAN

— Riant. —

Évidemment ce n'est pas une sensitive !... Et ce rebut de l'humanité deviendra reine ! Mon cher, quelle idée superbe !...

AMÉLIE

Quelle trahison !... Pendant qu'ici nous nous

donnions un mal inouï pour conduire à Dieu cette enfant, tu la destinais aux infamies du sérail... En m'associant à ta prétendue bonne œuvre je commettais une mauvaise action.

PAUL

Froidement.

Examinons si l'action est aussi mauvaise que tu l'imagines... Les Amaras sont au nombre de cinq millions... Il y a quinze ans le catholicisme commençait à s'implanter chez eux, mais inquiété par ses rapides progrès, le roi a fait exécuter les missionnaires... Crois-tu qu'il soit sans intérêt pour la religion que la reine des Amaras soit catholique? Tu craignais de perdre une âme, je t'en apporte cinq millions!

AMÉLIE

Je me rappelle à présent!... *Les Annales de la Propagation de la foi* ont raconté le martyr des missionnaires... Leur sang n'aurait donc pas coulé en vain!

PAUL

Les cinq millions d'Amaras, devenus catholiques, se croiront à demi français dès qu'ils

vivront sous le sceptre d'une Française. En favorisant mon projet, tu sers à la fois ta religion, et ta patrie.

AMÉLIE

Les deux choses pour lesquelles je donnerais ma vie !..... Mais la peinture que tu m'as faite de la cour d'Abéliao me donne de grands doutes sur l'influence qu'y peut exercer une femme..... Je ne vois pas cette malheureuse enfermée pour l'agrément du roi, jouant un rôle politique.

PAUL

Tu penses bien que je ne me mets pas en campagne pour enrichir d'une unité le troupeau des concubines de Kigérik... Il me faut une reine véritable, gouvernant le roi et, par lui, le pays. Mais ce n'est pas en parlementant qu'on obtiendra pour Marie une situation d'épouse privilégiée. Son avenir dépendra surtout de son adresse à se faire valoir. Voilà pourquoi j'attache un si grand prix à ce qu'elle soit intelligente. Elle l'est ? Nous vaincrons !... Songe à ce qu'aura d'impressionnant, de neuf et de précieux pour un barbare l'amour d'une Pari-

sienne !... Décidément es-tu avec moi ? Il y a de glorieux précédents ! Souviens-toi d'Esther !...

AMÉLIE

J'y pense tout le temps !... Pendant que tu parlais je ruminais ces vers :

Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si pour sauver son peuple il ne vous gardait pas ?

Que faut-il faire pour t'aider ?...

PAUL

Où en est l'instruction de Marie ?

AMÉLIE

Elle parle français assez correctement, récite sur le bout du doigt son catéchisme, et commence à calculer... De la couture, de la coupe, du jardinage, un peu de cuisine...

PAUL

Inutile d'insister sur le chapitre du ménage... Dessin, musique, beaucoup de littérature... tout ce qui développe l'esprit, pousse à l'ambition, donne envie et pouvoir de séduire...

AMÉLIE

— Souriant. —

Tu sais, les couvents ne sont pas précisément fondés pour équiper des séductrices. Enfin, en s'appliquant...

Quatre jeunes filles, l'une chargée d'une échelle pliante, les autres portant des guirlandes de mousse piquée de fleurs, apparaissent au seuil de la porte qui communique avec l'intérieur du couvent. Elles s'attendaient à trouver le parloir vide et font mine de s'en aller avec des gestes d'excuse et de belles révérences. Amélie les retient en souriant.

AMÉLIE

Mes enfants, restez donc !... Vous ne dérangez pas, au contraire !... Achevez votre besogne !...

Les jeunes filles intimidées
et se bousculant pour arriver plus vite,
vont à la porte de gauche, y établissent l'échelle,
puis déroulent les guirlandes et se préparent à les accrocher.

PAUL

Pourquoi décore-t-on particulièrement cette porte ?

AMÉLIE

Elle ouvre dans la chapelle. Ce soir une procession, après en être sortie par une autre porte,

et avoir fait le tour de l'établissement, y rentrera par celle-ci.

PAUL

En l'honneur de quel saint tout ce branle-bas ?

AMÉLIE

Nous avons l'adoration perpétuelle.

Pendant cette conversation, une des jeunes filles, tenant un bout de guirlande, monte jusqu'à mi-hauteur de l'échelle. Là, prise de vertige, elle s'accroupit sur un échelon et n'ose plus bouger. Une autre jeune fille s'élance, arrache la guirlande des mains de la poltronne, et se servant d'elle comme de marchepied, atteint légèrement l'échelon le plus élevé. Elle fixe la guirlande, par son milieu, au-dessus de la porte, et en jette les deux bouts à ses compagnes qui les arrangent pour encadrer l'entrée. Paul s'est amusé de ce manège et à mi-voix en soulignait les épisodes.

PAUL

Voyant la jeune fille prise de frayeur.

Eh bien quoi! En voilà une rossarde!... A 80 centimètres du sol, avoir le vertige!... A la bonne heure, celle-ci est une gaillarde!... Regarde donc... elle enjambe la première avec une désinvolture!... Du reste, dès son entrée, je l'avais distinguée... Belle fille! figure énergique!...

AMÉLIE

C'est Marie !...

Les jeunes filles, leur ouvrage terminé, s'en vont.

PAUL

La fille sauvage !

AMÉLIE

Elle-même !...

PAUL

Oh la bonne surprise !...

JEAN

Pas négresse du tout !... Je me la représentais si différente !...

PAUL

Le teint s'est éclairci, les traits sont réguliers. Ce qui la change surtout, c'est l'intelligence que reflète son visage... Je voudrais bien causer avec elle.

AMÉLIE

C'est facile !... Permets seulement que j'entre deux minutes dans la chapelle. Pendant trois jours, le Saint-Sacrement y reste continuelle-

ment exposé et il faut que, jour et nuit, l'une de nous soit en adoration devant lui. Mon heure de garde est arrivée, mais je vais prier sœur Monique, qui veille en ce moment, de me suppléer jusqu'à ce que je t'aie présenté Marie.

PAUL

A ton aise.

Au même instant sœur Monique sort de la chapelle et se trouve devant Mère Amélie qui se disposait à y entrer.

SCÈNE IV

PAUL, JEAN, AMÉLIE, MONIQUE

MONIQUE

Ma mère vous êtes occupée... Si vous le désirez je puis prolonger mon adoration...

AMÉLIE

Oh! mille fois merci, sœur Monique, vous me rendez service...

Montrant Paul.

C'est mon frère!... Combien de temps me donnez-vous?...

MONIQUE

Un quart d'heure... Ensuite j'ai ma classe...

AMÉLIE

Le moment venu, ayez la bonté de me prévenir.

MONIQUE

Pour ne pas vous déranger, en quittant la chapelle je frapperai à cette porte et je partirai par la sacristie.

AMÉLIE

Entendu! je vous remplacerai immédiatement.

Sœur Monique rentre dans la chapelle.

SCÈNE V

PAUL, JEAN, AMÉLIE

PAUL

Pour commencer laisse-moi seul avec Marie... Devant toi elle est comme un animal privé sous l'œil du dresseur... Je veux l'observer en liberté.

AMÉLIE

Montrant Jean.

Dans ce cas, monsieur fera bien de m'accompagner, car sa présence troublerait Marie beaucoup plus que la mienne. Nous profiterons du quart d'heure qui m'est accordé pour examiner quelques cas intéressants.

JEAN

Ce sont surtout les muets qui m'attirent...

Comme eux je ne puis pas toujours dire ce que je voudrais exprimer, puisque les phrases d'un auteur me sont imposées. Je suis, sur la scène, un muet par rapport à mes propres sentiments.

AMÉLIE

Riant.

C'est très juste !... Allons visiter les muets.

A Paul.

Si, par hasard, sœur Monique frappait à la porte avant mon retour, envoie Marie à la chapelle jusqu'à ce que je la relève de son poste.

PAUL

Je n'y manquerai pas.

AMÉLIE

Évite les plaisanteries, les familiarités, garde un visage grave. Il n'y a pas longtemps, le médecin de la communauté, un homme d'aspect vénérable, auscultait Marie souffrante d'un gros rhume. La sœur infirmière venait d'être appelée hors de la salle... Eh bien... Comment expliquer cela ?... Marie a forcé le docteur à battre en retraite.

PAUL

N'aie pas peur. Je serai très prudent.

AMÉLIE

A Jean.

Venez-vous, monsieur ?

Au moment de sortir, à Paul.

Elle n'est pas loin, je l'envoie à l'instant.

Elle sort avec Jean.

SCÈNE VI

—

PAUL, MARIE

Quelques secondes après, Marie entre, la tête basse, le regard en dessous. Elle reste debout sur le seuil de la porte. Paul, sans aller à elle, l'interroge gravement.

PAUL

Marie, me reconnais-tu ?

MARIE

Dans un souffle à peine perceptible.

Oui.

PAUL

Est-ce bien sûr ?... Où m'as-tu vu ?

MARIE

A voix très basse.

Sur le bateau.

PAUL

Et pour la première fois, où m'as-tu vu ?...

Marie fait un geste vague et ne répond pas.

As-tu oublié, ou as-tu peur de répondre ?...

Un regard qu'elle lui jette à la dérobée semble confirmer cette dernière supposition. Alors Paul va à elle, et la met en face de lui, tout en parlant avec une cordiale brusquerie.

Mais, mon Dieu, je suis donc bien effrayant ?... Allons, levons la tête, et puis un bon regard bien franc, là, dans mes yeux !... Est-on rassuré à la fin des fins ?...

Elle répond par un sourire gai et il reprend son sérieux.

Marie, je suis content d'apprendre que tu fais de grands progrès. Il paraît que tu parles déjà

très bien le français, mais j'ai peur que tu n'aies perdu ta langue.

MARIE

Montrant le bout de sa langue, dans un jaillissement de rire enfantin.

Langue pas perdue !... Voilà !...

Comme les personnes timides que l'on a réussi à mettre en confiance, elle devient subitement très hardie. Sa voix est rauque et mal assurée, voix non encore assouplie par les gammes d'inflexions variées que met en jeu la conversation des civilisés.

Parler gêne pas... Plus difficile comprendre...

PAUL

Qu'est-ce qui te donne le plus de peine à comprendre ?

MARIE

Aumônier quand il fait sermon.

PAUL

Il parle trop vite ?

MARIE

Oui, oui, trop vite... Parle, parle !... Brou ! brou !...

Elle éclate de rire, et, suivant son habitude, appuie par de grands gestes l'indigence de l'expression.

Casse la tête à Marie !...

PAUL

Naturellement les sermons t'ennuient ?

MARIE

Non, pas ennui... Marie assise comme ça...

Elle s'assoit devant Paul, le cou tendu, dévorant des yeux un prédicateur imaginaire.

Aumônier, lui : Brou !... Brou !... Brou !...

Gestes en moulinet pour indiquer que le prédicateur dévide un interminable ruban verbal.

Marie écoute... Parole de Dieu pas faite pour comprendre...

PAUL

As-tu vu d'autres prêtres ?...

MARIE

Les yeux brillants.

Oui, oui, y a père dominicain.

PAUL

Ah ! Et qu'est-ce qu'il vient faire, le père dominicain ?

MARIE

Prêche retraite.

Les yeux au ciel en extase.

Parole de Dieu, si belle ! si belle !...

PAUL

Souriant.

Plus belle que dans la bouche de l'aumônier ?...

MARIE

Oh oui !... Aumônier vieux, vieux, toujours malade... Dominicain jeune, avec grande robe blanche, comme Jésus-Christ...

Geste de longue allure, pour accompagner l'ampleur de la robe.

PAUL

Tu t'es confessée à lui ?

MARIE

Faisant la moue.

Non ; aumônier toujours...

PAUL

Marie je vois que tu es pieuse.

MARIE

Oui beaucoup pieuse... Tout le temps prier...

PAUL

Pour qui pries-tu ?

MARIE

Pour parents, là-bas, qui connaissent pas bon Dieu... pour pauvres pécheurs, pour celui-là qui va mourir, pour les âmes du purgatoire...

PAUL

Gravement comme à lui-même.

Très bien, ton horizon s'élargit joliment !... Dis-moi, est-ce qu'il n'y a pas certaines personnes pour lesquelles tu pries plus volontiers?

MARIE

Si... Y a bienfaiteur à Marie.

PAUL

Qui est-ce ton bienfaiteur?

MARIE

Frère à Mère Amélie.

PAUL

Quelle idée !

MARIE

S'incline rapidement sur la main de Paul et la baise. En se redressant elle dit :

A sauvé la vie!...

Puis elle reste surprise et troublée.

PAUL

Réprimant une légère émotion.

Allons, tu es une bonne fille !...

MARIE

Avec une conviction profonde.

Oh, très bonne, Marie, très bonne !... Fait jamais péché...

PAUL

Incrédule.

Jamais !... Quelle histoire !...

MARIE

Quand Marie pas sage, celui-là fait péché qui a été mangé !

PAUL

Qu'est-ce que tu veux dire ?

MARIE

Indiquant du geste des perspectives lointaines.

Là-bas Marie a mangé païens, ennemis de Dieu... Celui-là fait péché.

PAUL

J'y suis !... Manger du lion rend courageux, manger du païen rend impie.

MARIE

Oui, oui. Viande de païen mauvaise pour l'âme.

PAUL

Ainsi tu en as mangé beaucoup de cette viande-là?

MARIE

Oh beaucoup!... Hommes se battre, et le soir faire cuire tous ceux-là qui tués.

PAUL

N'y pense plus! Le baptême a chassé de ton âme toutes les vilaines gens que tu y faisais entrer en dînant. Rien ne t'empêche d'être sage. Allons, Marie, je vois que tu es parfaitement heureuse dans cette sainte maison.

MARIE

Avec une grande mélancolie.

Marie pas heureuse.

PAUL

D'un ton d'amicale gronderie.

Qu'est-ce que j'entends?...

MARIE

Plaintivement.

Non, pas heureuse !...

PAUL

Tu l'étais davantage là-bas dans les montagnes ?

Elle fait signe que oui.

Pourtant tu avais froid, tu ne mangeais pas toujours à ta faim... Qu'est-ce que tu regrettes ?...

Immobile, elle regarde fixement le vide.

Quels yeux !... Te voilà toute changée !... As-tu mal?

Il lui passe affectueusement la main sur le front.

Mais oui elle a le front brûlant !... Donne-moi tes mains !...

Il les presse et les réchauffe longuement dans les siennes.

Elles sont glacées !

Marie, les yeux remplis de sombre angoisse, la poitrine gonflée, les coudes en arrière, approche sa figure tout contre celle de Paul, sans d'ailleurs chercher à l'embrasser. Avec douceur Paul tâche de la maintenir à distance.

Es-tu folle ?...

Elle revient avec un acharnement silencieux, applique toute sa personne contre celle de Paul qui la repousse avec violence.

Marie !... C'est très mal !... Mère Amélie le saura !... Tout le couvent !... Quelle honte !...

S'exaspérant.

Sur le navire je t'ai fait donner des coups de corde ; on te triquera encore s'il le faut !

Marie, luttant avec Paul, a reculé jusque devant la chapelle ; là, pendant un instant où le combat se poursuit en silence, retentissent trois coups également espacés, frappés de l'extérieur sur la porte de la chapelle. Marie s'arrête comme foudroyée, se retourne, regarde cette porte et tombe prosternée le front sur le parquet. Paul à lui-même.

Sœur Monique !

Un silence. Paul écoute ce qui se passe dans la chapelle.

Elle doit être partie !

Il ouvre toute grande la porte de la chapelle.

Regarde Marie, il n'y avait personne que Dieu qui te voyait !... Va lui demander pardon !...

Rampante et les yeux fixés sur l'autel, Marie se traîne dans la chapelle. Paul tandis qu'elle s'éloigne.

Ah! pauvre humanité qui ne monte qu'en rampant !

Quelques secondes après, entrent Jean et Mère Amélie, à laquelle Paul montre Marie qu'on devine prosternée devant l'autel.

Sœur Monique est partie. J'ai envoyé Marie prendre sa place comme tu me l'avais recommandé.

— RIDEAU —

ACTE TROISIÈME

ACTE TROISIÈME

A la campagne, chez Paul Moncel. Salon-bibliothèque situé au rez-de-chaussée. Les murs sont garnis de rayons surchargés de livres. Ameublement simple et confortable. Par une vaste baie donnant accès au jardin, on aperçoit devant la maison une prairie qui s'étend jusqu'à la lisière d'une forêt. Fenêtres ouvertes. Paisible soirée de printemps. Clair de lune.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, JEAN

Paul est en train de lire. On entend le bruit d'une automobile. Il se lève et s'empresse à la rencontre de Jean.

PAUL

Bonsoir, cher ami... Bon voyage ?

JEAN

Excellent... J'ai joué en matinée... Sauté dans le train de six heures au moment où il démarrait... Votre chauffeur, souriant et ponctuel, m'attendait à l'arrivée... Me voici !...

PAUL

Vous ne voulez rien prendre ?...

JEAN

Merci !... Dîné en wagon-restaurant... A présent que je vous vois, il ne manque plus à mon bonheur que la fille sauvage... Vous m'avez invité à être témoin de ses débuts dans la société ! Où est-elle ?... Au lit, peut-être, car il est tard.

PAUL

Elle vagabonde.

JEAN

— Riant. —

Déjà !...

PAUL

Vous voulez dire : encore !... J'avais à travailler... N'ayant personne à qui parler, elle s'est évadée dans le parc... Mais je l'ai prévenue de votre visite, et si elle a entendu le bruit de l'auto, elle va rentrer en courant.

JEAN

Elle est donc bien pressée de renouveler connaissance avec moi ?

PAUL

— Souriant. —

Très pressée...

JEAN

Pour m'avoir entrevu il y a trois ans?...

PAUL

Elle s'est rafraîchi la mémoire... Vous saurez comment. Laissez-moi vous expliquer d'abord pourquoi elle est ici. C'est la supérieure du couvent qui me l'a rendue... Marie devenait trop pieuse!...

JEAN

— Riant. —

Mère Amélie s'en plaint?

PAUL

Eh oui! Tout arrive!... Vous avez constaté avec quel enthousiasme mon excellente sœur accueillait l'idée de faire épouser Marie par Kigérik. Or, bien loin de se révéler capable de séduire un roi barbare, Marie est entraînée vers la vocation religieuse. Cela consterne Mère Amélie, qui se voyait déjà offrant à Dieu les âmes de cinq millions d'infidèles, convertis par l'influence de Marie... Aussi m'a-t-elle supplié de reprendre dans mon intérieur profane sa

trop mystique élève qui passera une année d'épreuve sous ma direction. Si, au bout de ce temps, elle s'entête à devenir nonne, on la laissera libre.

JEAN

Voilà une vocation bien surprenante chez une fille qui a pour les hommes un penchant aussi décidé.

PAUL

C'est, au contraire, sa rage de poursuivre les hommes qui l'a livrée à Dieu. Lorsqu'elle a été prise, en mon honneur, d'un accès de frénésie sensuelle, je me suis tiré d'affaire en lui faisant croire que trois coups frappés par une religieuse, étaient une admonestation divine... Ce miracle a produit en elle une commotion terrible. J'ai su qu'après notre départ elle avait passé toute la nuit prosternée devant l'autel ; depuis ce grand jour, sa dévotion n'a cessé de s'exalter, au point qu'à côté d'elle, les saintes personnes qui peuplent le couvent rougissent de leur tiédeur.

JEAN

Je suis surpris que pour balayer cette vocation

gênante, Mère Amélie n'avoue pas à Marie la fausseté du miracle.

PAUL

Ma sœur, à laquelle j'ai jugé dangereux de raconter l'histoire, ne sait rien du miracle. Quant à moi, j'ai peur, en détrompant Marie, d'affaiblir sa foi, ce qui nuirait à mon projet de placer Kigérik et son royaume sous la domination d'une pieuse reine, gouvernée elle-même par des missionnaires dont l'influence sera profitable à la France.

JEAN

Cette petite illuminée dans votre ménage vous fera mener une existence de curé !

PAUL

Ma foi, si cela continue... Nous sommes ici depuis hier soir : ce matin, pendant que nous prenions le café, Marie a entendu sonner la messe. Elle a voulu y assister...

JEAN

Vous l'y avez accompagnée ?... L'illustre Moncel, celui de nos savants qui met le plus de

singes parmi nos ancêtres, allant à la messe!... C'est drôle !...

PAUL

Ce n'est drôle que pour vous. Les gens de la paroisse me voient souvent le dimanche à l'église du village... En ce moment je trouve un intérêt très vif à guetter chacune des impressions de Marie. Je l'ai vue prier. Ce n'est pas avec ferveur qu'elle s'adresse à Dieu, c'est avec furie... Elle prend par la violence le Tout-Puissant.

JEAN

— Riant. —

Comme un vulgaire Paul Moncel!

PAUL

Au sortir de l'église, j'ai proposé une promenade et nous sommes entrés dans la forêt. Depuis des années, Marie vivait enfermée dans un couvent, et tout à coup elle a retrouvé la sensation des grands espaces. Elle en est restée d'abord tout étourdie : une petite fille qui, après une longue séparation, revoit sa maman, et se débat entre le rire et les pleurs.

Et, en effet, Marie était rendue à la nature, sa mère!... Puis la détente!... Le poulain échappé foulant d'une course folle l'herbe des prairies. Elle allait, venait, sautait, dansait, puis son allégresse s'est changée en délire, quand nous avons rencontré des animaux... La forêt, par ici, est très giboyeuse... Autour de nous les lapins déboulaient sous les fougères, au loin dans les coupes, de gros ballons blancs, derrières de chevreuils effarouchés, précipitaient leurs bonds vers l'épaisseur des taillis; devant ce grouillement de bêtes, les instincts carnassiers ressuscitaient... Marie tremblait de passion contenue... A l'heure du déjeuner je l'ai ramenée ici, grisée par la lumière, le parfum des fleurs, les chants d'oiseaux, et la vie intense qui émanait des animaux et des plantes.

JEAN

Dieu était loin de sa pensée!...

PAUL

Croyez-vous?... Dieu est si grand, que, s'en éloigner, c'est souvent le rejoindre.

JEAN

Au moins vous avouerez que la nature occupe ce soir la première place dans le cœur de Marie ?

PAUL

Rien n'est moins certain, comme vous allez voir... Nous avons dîné de bonne heure, et au dessert, Marie, qui avait pris ses renseignements, m'a rappelé que nous sommes dans l'octave de la Fête-Dieu. Pendant huit jours, lorsque le crépuscule ramène les paysans au logis, le curé les réunit pour une bénédiction du Saint-Sacrement. Marie désirait assister à l'office et, de nouveau, je l'ai suivie. Dans notre pauvre église il faisait presque nuit ; les deux chantres, placés à l'entrée du chœur, beuglaient avec des contorsions ridicules. Pourtant je me sentais attendri... Les êtres simples qui m'entouraient criaient vers Dieu avec un tel accent de sincérité, que dans l'ombre de la nef j'entrevoyais une Présence auguste.

JEAN

— Riant. —

Ah ! le poète !...

PAUL

Non, le paysan !... Moi aussi, je laboure un champ très aride, et je suis touché lorsqu'un peu d'idéal vient rafraîchir mon âme. Après le Salut, au lieu de regagner directement la maison, nous avons fait un détour à travers la campagne. Le sentier que nous suivions se faufilait entre de hauts seigles dont les barbes nous piquaient la figure, tandis que sous leur couvert les cailles amoureuses martelaient d'ardents appels... Les étoiles s'allumaient une à une... La terre, au contact des souffles tièdes qu'envoyait le ciel, frissonnait d'aise. En marchant je fredonnais le psaume que nous venions d'entendre :

Laudate Dominum de cœlis.

psaume qui renferme une originale exhortation aux montagnes, vallées, collines, aux hommes et aux anges, aux animaux, y compris les cétacés qui habitent les abîmes des mers, à louer le Seigneur.

De toute la plaine s'élevait comme une clameur contenue accompagnant ma voix... Marie s'est retournée et j'ai lu dans son regard qu'elle

aussi percevait le cantique des blés et des futaies. En approchant de mon parc, nous avons longé un pré où pâturait le troupeau du fermier, et nous sommes restés un instant à considérer les jeux d'une vache et d'un jeune taureau. Pour commencer, la vache, par petits coups amicaux, cognait de son front l'adversaire, lequel accueillait mollement ses avances et faisait mine de s'éloigner ; mais alors la vache lui barrait le passage et, où qu'il se tournât, mettait sa croupe en travers... Le taureau, trop enfant pour apprécier, reculait... Quant à sa compagne, elle ne jouait plus... Peu à peu, elle se transformait en vache enragée... Ses coups de corne devenaient rudes : « Tiens, voilà pour toi que je prenais pour un taureau, et qui n'est décidément qu'un veau !... » Marie démêlait aussi bien que moi le sens de ce petit drame qui nous en rappelait un autre. Elle n'a plus levé les yeux sur moi, et nous sommes rentrés silencieux à la maison.

JEAN

Hé ! Hé ! ce mélange de haute piété et de joie de vivre, rend la jeune personne assez inquiétante...

PAUL

Raison de plus pour que j'aie grand soin de ménager sa foi. Il serait imprudent de la priver de ce soutien.

JEAN

Au point de vue moral vous avez sans doute raison. Mais la dévotion n'est-elle pas ennemie de la culture intellectuelle que vous prétendiez lui donner ?

PAUL

Pas du tout ! La dévotion enrichit les âmes par l'infinie variété des nuances dont elle colore les sentiments.

Souriant.

Pensez donc, la conversation avec Dieu !

JEAN

— Riant. —

Oui, quand on réfléchit... Rien que la conversation des coquettes aiguise les esprits les plus obtus...

PAUL

Marie a une intelligence très éveillée, curieuse de tout et on n'a rien épargné pour la déve-

lopper... Vous constaterez que sa piété ne la condamne pas à être sotte.

JEAN

A merveille... Cependant, pour tourner la tête à Kigérik, j'imagine que les plus remarquables dons spirituels ne sont rien, s'ils ne s'appuient pas sur des agréments physiques dignes de les encadrer ; et, dame, j'ai un préjugé contre la beauté des dévotes.

PAUL

— Riant. —

Pour avoir trop cultivé celle du diable !... Eh bien, Marie va vous prouver que la piété d'un ange et la beauté du diable sont très capables de loger à la même enseigne.

JEAN

De mieux en mieux !... Seulement, on a beau être jolie, si on est fagotée comme quatre sous...

PAUL

Rassurez-vous. Je suis allé retirer Marie du couvent et, au retour, j'ai fait escale avec elle à

Paris, où j'ai dépensé un argent fou pour sa toilette.

JEAN

Sans me consulter, moi, un spécialiste !

PAUL

J'ai confié Marie à une de mes nièces, la baronne de l'Éperon, qui s'habille à ravir et a nippé Marie avec un chic discret auquel vous rendrez hommage.

JEAN

Je devine, à présent, comment Marie, qui devait m'avoir parfaitement oublié, s'est rafraîchi la mémoire. Pendant votre séjour à Paris vous l'avez menée au théâtre ?

PAUL

C'est cela même... Elle vous a vu dans *On ne badine pas avec l'amour* et *Roméo et Juliette*. Devant les chefs-d'œuvre, elle est encore trop novice pour attribuer à l'auteur et à l'acteur la part de mérite qui revient à chacun... Les grandes ombres de Shakespeare et de Musset ne lui sont pas apparues. Elle ne voyait, n'en-

tendait que Perdican et Roméo. Vous êtes Perdican !... Vous êtes Roméo !...

JEAN

C'est déjà un joli progrès chez une jeune anthropophage qui ne jugeait un homme que sur sa vigueur de mâle ou les quartiers de venaison qu'on pouvait en tirer.

PAUL

Aussi ai-je grand soin de cultiver ses enthousiasmes !... Je me suis décidé à vous écrire au sortir d'une représentation où vous aviez magistralement exprimé les sublimes tourments de l'humanité. Je voyais Marie transfigurée, les regards illuminés par le rêve... N'oubliez pas que j'ai à lutter contre sa vocation... Elle se sent attirée vers Dieu... Il faut que je lui fasse entendre l'appel du monde... mais je veux un appel qui la conduise vers les sommets... Elle est infiniment sensible à la beauté... La musique, les tableaux, les statues la font vibrer...

JEAN

Ah vous comptez sur moi pour qu'elle vibre !... Je suis l'œuvre d'art vivante, le chef-

d'œuvre humain qui la détournera des perfections divines... C'est flatteur!...

PAUL

— Riant. —

Soyez flatté tant qu'il vous plaira !... Bien entendu, je n'ai pas raconté à Marie que, l'année dernière, vous avez consacré le mois de vacances que vous avez passé ici, à séduire ma fille de basse-cour. Cette aventure, qui m'a été révélée après votre départ, pour votre prestige, mieux vaut la taire. Ne touchons pas à Roméo !

JEAN

Enfin, que voulez-vous de moi ?

PAUL

Que vous soyez simplement vous-même... Mais, sapristi, où est-elle donc passée ?... Elle doit s'être perdue dans les bois !...

S'approchant de la fenêtre.

Eh non !... Elle est assise sur le banc, devant la maison, à deux pas de nous, et nous contemple...

JEAN

Vous la prétendiez si pressée de me retrouver... Il n'y paraît guère...

PAUL

Si elle vous admirait moins, elle approcherait peut-être plus vite... Apprivoisez-la, c'est votre affaire !... Je vais dans ma chambre où un article qu'on attend à la *Revue des Deux Mondes* va me prendre plusieurs heures... Lorsque vous aurez sommeil, envoyez Marie se coucher, et avant de monter à votre chambre habituelle, venez me dire bonsoir...

Il sort.

SCÈNE II

—

JEAN, MARIE

JEAN

Ouvrant aussitôt la porte et s'adressant à Marie, assise devant lui dans le jardin.

ARRIVE donc Marie !...

Elle obéit avec une certaine hésitation.

Un peu plus vite que ça, voyons !...

Elle marque plus d'empressement, et lorsqu'elle est à portée, il la saisit par un bras, l'attire dans le salon, la place en pleine lumière, et se régale de sa vue.

Mâtin, la belle demoiselle !... Il ne sera pas dit que je ne l'aurai pas embrassée !...

Avec une évidente bonne volonté, elle tend la joue. Il l'embrasse.

A la bonne heure !... Voilà que nous sommes amis !...

MARIE

— Souriant. —

A Paris des demoiselles plus jolies que moi sont aussi vos amies... J'ai vu !...

JEAN

Vu ?... Ah oui, au théâtre !... Celles qui jouaient avec moi...

MARIE

Comme elle vous aime, Juliette !... et cette Camille donc, sans en avoir autant l'air !...

JEAN

N'est-ce pas ? Les plus charmantes filles de France m'adorent, et le monde, si envieux d'ordinaire, applaudit à ma chance.

MARIE

C'était si beau !...

JEAN

Et puis cela devait te rappeler plus d'une scène de ton ancienne vie.

MARIE

Non, rien.

JEAN

Tu as rôdé dans la forêt avec les jeunes mâles de ta tribu, et pendant la grosse chaleur du jour, tu gîtais avec eux sous de frais ombrages... A quoi passiez-vous le temps, hein ?... Ah ! ma petite !... Quelle femme a été plus souvent que toi, prise et reprise ?... Quelle femme connaît mieux l'amour ?...

MARIE

Tristement.

Je ne connais pas l'amour !...

JEAN

Éclatant de rire.

Vierge, alors ?

MARIE

Mon rein a plié sous le mâle aussi souvent que celui d'une panthère en folie, mais j'ai seulement appris que l'amour existe en écoutant Juliette et Camille causer avec vous.

JEAN

— Riant. —

Ah ! la bonne blague !... Moi, le civilisé, je donne au mot amour un sens matériel, alors que toi, la panthère, tu le prends au spirituel...

MARIE

Je le prends comme vos amies préférées...

JEAN

Pas la peine, en ce cas, de rien changer à tes habitudes... Les princesses les plus exquises, les dames aux airs dédaigneux, font l'amour parmi les dentelles, comme tu le faisais sous les halliers, au voisinage des ours... C'est, vois-tu, qu'elles gardent au fond d'elles-mêmes une fille tout aussi sauvage que tu as jamais pu l'être et ce ne sont ni les oripeaux dont elles s'affublent, ni les propos suaves qu'elles tiennent, qui

empêchent l'ardente fille d'accueillir l'homme avec des ronrons de bête, le rein heureux de craquer sous son poids. Dans ton couvent, on te prêchait qu'il fallait anéantir l'immonde femelle ; peut-être, jusqu'à ce matin, espérais-tu y être parvenue... Mais à peine avais-tu repris contact avec la nature que tu l'as sentie présente... Il y a un instant, sur ce banc, à quoi rêvais-tu ?... Était-ce à l'amour des poètes ?... Non ma petite !... C'était à la ruée des bêtes dans les ténèbres des fourrés... Tu étais la fille sauvage !...

MARIE

Il y a du vrai... La fille sauvage est moins loin dans cette campagne qu'au couvent... Ne parlez plus d'elle ni de la vie qu'elle menait...

JEAN

Elle reviendrait ?...

MARIE

Si elle revient, Dieu la chassera comme il a déjà fait...

JEAN

Dieu n'a rien fait !... Le miracle ?... Une

gaminerie !... Sœur Monique était en adoration devant le Saint-Sacrement. L'heure de sa classe ayant sonné, elle a frappé à la porte pour avertir Mère Amélie de venir la remplacer... Ce signal avait été convenu en ma présence... Par hasard, il a été donné juste à point.

MARIE

Et on m'a laissé croire...

JEAN

Tout ce que tu as voulu... Ces histoires-là sont très commodes pour calmer les enfants... Mais tu n'es plus une enfant !... Tu n'es pas davantage une créature à part... un phénomène... Tu es, comme nous tous, composée d'une personne artificielle, éprise d'idéal, et d'un être primitif, consumé d'ardeurs violentes... A la première, j'offrirai demain un superbe bouquet de fleurs de rhétorique... L'autre va m'appartenir à l'instant. Jette-toi sur moi, Marie, comme autrefois sur Paul... Tu seras mieux reçue !...

MARIE

Indécise et troublée montrant la porte
par laquelle est sorti Paul.

Il est là, Paul, dans sa chambre...

JEAN

Oui, c'est trop près... Filons dans le parc... Allons, Marie !

Il la prend par le bras
et cherche à l'entraîner au dehors.

Comment, des manières !... Toi !... Petite amie, voyons, je t'en supplie !... Est-ce que je ne suis pas un homme à ton idée ?... Si ! Si ! Si !... Tes yeux disent oui... Et cette poitrine qui malgré toi vient contre la mienne !... Eh ! bien, quoi ?... Encore des façons !... Qu'attends-tu, sotte ?...

Affectant de rire.

Les trois coups sur la porte ?...

Elle bondit à la porte
sur laquelle elle assène trois vigoureux coups de poing.
Aussitôt Paul apparaît.

SCÈNE III

JEAN, MARIE, PAUL

MARIE

Se retournant vers Jean, ironique et triomphante.

Ils ont frappé, les trois coups!...

PAUL

Et pas du même côté de la porte!... Aujourd'hui, c'est à l'intérieur!... Mes compliments, Marie...

A Jean.

Et vous, cher ami, merci!... En vous ménageant une rencontre avec elle, je me proposais un but. Il est atteint, et je puis dire, à présent, qu'il consistait à éprouver la fermeté de son caractère.

JEAN

Avec un rire forcé.

Puisque vous voilà rassuré, je puis aller me coucher, n'est-ce pas?... Ne vous dérangez pas... Je connais le chemin... Bonsoir vieux!... Bonsoir Marie!... Que cette nuit t'apporte de beaux rêves!...

Il sort.

SCÈNE IV

MARIE, PAUL

MARIE

Se précipitant vers Paul les mains jointes.

Ah! plus jamais, jamais, ne me laissez seule avec lui!...

PAUL

— Souriant. —

Je n'étais pas loin!...

MARIE

La sauvage est revenue !... Lui, l'excitait tant qu'il pouvait... Il suppliait... Un moment j'ai voulu !...

PAUL

Tu as eu peur d'un nouvel avertissement de Dieu ?

MARIE

Pas Dieu.... Sœur Monique !...

PAUL

Parfait ! Avant d'attaquer il avait supprimé ta meilleure défense !... Pourtant tu n'as pas succombé... Tu dois ton salut à tes propres forces. Il n'y a rien de plus beau !... Sois fière !...

MARIE

Je croyais la sauvage détruite. Avec elle je ne serai peut-être pas toujours la maîtresse...

PAUL

La Providence t'aidera !

MARIE

— Ironique. —

Comme le jour du miracle !...

PAUL

Pourquoi pas?... N'est-il pas merveilleux que sœur Monique ait donné son signal à la seconde même où il te corrigeait.

MARIE

C'est vrai!

PAUL

Dieu est intervenu, tout l'indique... Mais, sans doute il entrait dans ses vues de ne pas enchaîner ta liberté... Certaines grâces sont tellement éclatantes qu'après en avoir été favorisé on est, pour ainsi dire, obligé de se consacrer à Dieu... Ici, ce n'est pas le cas... Tu as été secourue avec une discrétion telle, que ton projet de prendre le voile paraît un excès de zèle...

MARIE

Je n'ai plus envie d'être religieuse...

PAUL

On te fournira d'autres moyens de servir la religion. Je rêve pour toi d'une destinée glorieuse qui te rendrait véritablement l'associée de la Providence... Si je me suis occupé de

toi jusqu'à présent, c'est même dans l'unique but de te préparer à cette mission. Je ne pensais qu'à elle, je ne voyais qu'elle... Mais, ce soir, tout change !... C'est toi, ta personne, qui m'intéresse..., tu es, pour un naturaliste, un rare sujet d'étude et je considère comme une chance d'assister à ton évolution...

MARIE

Qu'ai-je donc de si remarquable ?...

PAUL

Tu es la plus frappante image de l'humanité qui se puisse concevoir... Tout individu, pendant le cours de son existence, reproduit, avec des coupures et des raccourcis, celle de son espèce... Toi, tu n'omets aucun détail, tu parcours toutes les étapes... L'itinéraire est complet !...

MARIE

Pourquoi plus complet que le vôtre?...

PAUL

Avant de te civiliser tu as passé par l'état sauvage : moi pas...

MARIE

Cela fait une différence ?

PAUL

Énorme... Chez nous, à peine un bébé se tient-il sur ses jambes, qu'il abrège la route suivie par ses ancêtres et révèle, dès les premiers mots qu'il prononce, l'âme défrichée de nos races. L'hérédité, l'exemple des parents, les soins intensifs qu'on lui prodigue, greffent sur son printemps les fruits d'automne de notre culture. Le riche assortiment de préjugés, d'hypocrisies et de vertus dont il hérite, couvre de son vernis les profondes empreintes de l'animalité... Les grands commandements de la nature ne déclanchent plus ses instincts... Rappelle tes souvenirs... Lorsque tu es arrivée en France et que tu t'es trouvée en face de jeunes filles vraiment pures, quels phénomènes elles ont dû te paraître !... La pureté !... Tu n'avais pas connu cela pour ton propre compte, ma pauvre enfant !...

MARIE

Non ! C'est au couvent que je l'ai pour la première fois rencontrée. Mes camarades et les

religieuses étaient l'innocence même!... Quand de sales souvenirs me venaient en présence de ces saintes ignorantes, je détournais la tête comme un animal pris au piège lorsqu'un homme lui parle...

PAUL

Oui, tu étais la brute captive devant l'être supérieur, mais avec assez d'énergie, d'intelligence et d'orgueil pour espérer devenir son égale. Et aussitôt tu as entrepris d'élever sur les marais fangeux de ta nature, un splendide édifice moral... C'est exactement ce qu'a tenté l'humanité à son aurore... Elle émanait de la brute et voulait monter... Pour échapper à la meute vorace dont les crocs la retenaient en bas, elle s'est accrochée à des mains qui l'attiraient en haut : mains divines... L'histoire des peuples qui ont fondé la dignité humaine n'est qu'un long colloque avec les dieux... Nous lirons ensemble les très vieux livres qui sont comme nos titres de noblesse : la Bible... Homère... Chaque ligne évoquera la gloire des Immortels... Tu entendras le mendiant, sur le seuil de la maison où il demande asile, saluer le Dieu

protecteur du foyer, avant de s'incliner devant l'hôte... Tu verras l'exilé, couvert de haillons, s'asseoir à la table des rois avec les honneurs dus au protégé du Tout-Puissant. Les dieux sont partout, gouvernent tout. Dans ces textes vénérables, tu reconnaîtras une peinture fidèle de ta propre piété, et lorsque nous assisterons à une manifestation naïve de la foi des anciens, tu songeras à la fille sauvage subitement calmée par les trois coups...

MARIE

L'humanité a donc surpris sœur Monique derrière la porte?...

PAUL

Souvent. En cela, comme en tout, tu n'as fait que la suivre.

MARIE

Les sœurs se plaignent que la foi diminue dans le monde, je comprends pourquoi.

PAUL

Ta conclusion est un peu simpliste. Ce n'est qu'après des siècles d'études et de réflexions

que les peuples s'affranchissent du joug céleste... Mais toujours arrive un moment où l'humanité croit découvrir qu'elle a été dupe, et se révolte.

MARIE

L'heure de la délivrance a sonné!

PAUL

Non : l'heure de la décadence!... Lorsqu'un explorateur parcourt les régions désolées où ont fleuri les civilisations de l'antiquité, les seuls objets qui évoquent à ses yeux les splendeurs évanouies, sont des temples croulants, dont les ruines attestent qu'une société grandie à l'ombre des églises ne leur survit pas. Les dieux exilés se vengent en emportant la vitalité du peuple qui les chasse; et comme les peuples finissent toujours par se brouiller avec leurs dieux, il en résulte que l'humanité, aussi bien que la mer, n'obéit aux attractions d'en haut, qu'avec de perpétuelles alternatives de flux et de reflux. La Mythologie raconte le supplice d'un nommé Sisyphe, condamné à hisser un quartier de roche jusqu'au sommet d'une montagne. Chaque fois qu'il touchait au but,

son fardeau lui échappait et retournait en bondissant à l'abîme. Alors l'infortuné recommençait l'odieuse ascension. Les sociétés s'évertuent à pousser vers le ciel une charge vacillante composée d'idéal et de foi. Arrive l'heure fatale où la foi dégringole, et l'humanité, éternelle pénitente à la façon de Sisyphe, retourne la chercher au plus profond de ses instincts.

MARIE

Ainsi les dieux abandonnés se sont toujours vengés?

PAUL

Oui, toujours.

MARIE

Même les dieux des païens?... Même les plus grossières idoles?...

PAUL

Oui, même elles...

MARIE

Est-il possible qu'un morceau de bois se venge?...

PAUL

— Souriant. —

Tu attribues à mes expressions un sens trop littéral... Je n'ai pas voulu parler d'une punition venue de l'extérieur... Suppose que certains dieux soient l'idéal humain personnifié... L'humanité, en les adorant, ne ferait que rendre hommage à ses meilleurs penchants, et ce précieux moyen de se diriger elle-même sous un faux nom, lui échapperait dès l'instant où elle perdrait la foi, d'où l'anarchie morale et la déliquescence.

MARIE

Comment se fait-il que mon idéal m'apparaisse sous la forme d'un Dieu?

PAUL

N'as-tu jamais été égarée sous un soleil brûlant, au milieu des sables arides?... Dans un demi-délire causé par la soif, tu apercevais tout à coup une nappe d'eau que tu saluais par des cris de joie... Elle n'existait pas!... Tu la voyais pourtant... Ton idéal de fraîcheur enchantait tes regards hallucinés.

MARIE

Comme se dresse devant moi l'être parfait qui renferme les vertus dont mon âme a soif ?...

PAUL

Justement !... Tu découvres en lui des beautés qui viennent de toi.

MARIE

Ainsi l'homme se regarde dans un miroir qui embellit, et il voit Dieu.

PAUL

C'est la définition d'un faux Dieu... Ne me fais pas dire que tous les dieux sont faux... La vérité se cache parfois sous les séductions du mirage, lorsque la nappe d'eau qui trompe les regards du voyageur, est le reflet aérien d'un étang qui frissonne bien au delà des lointains horizons. Étang inacessible, mais qui existe.

MARIE

Il existe !... Mère Amélie m'avait prévenue que vous n'êtes pas religieux, et voilà que vous parlez comme si vous admettiez l'existence de Dieu !...

PAUL

Je parle avec respect de la plus vénérable des hypothèses.

MARIE

Une hypothèse ?...

PAUL

Ce mot te déroute ?... Si tu assistais à une de nos séances de la Société de Biologie, tu comprendrais comment nous nous y prenons, nous autres savants, pour éclaircir les grands problèmes, celui de l'hérédité, par exemple. Pourquoi, lorsque se forme un nouveau petit être, ses molécules se rangent-elles de façon à reproduire exactement le corps des parents ?... Diablesse de question à laquelle chacun répond en inventant tout un système d'organes distributeurs dont il démontre le fonctionnement avec infiniment de sérieux, bien que le microscope n'en révèle pas le moindre vestige. Cela s'appelle faire une hypothèse. Pendant nos discussions nous nous battons à coups d'hypothèses et certains enragés donneraient leur sang pour défendre celle qu'ils préconisent... Saisis-tu

combien, en tout cela, nous sommes pareils aux mystiques, et, à bien des égards, leurs élèves ? Ils ont été les premiers à s'emparer du droit, dont nous faisons un si copieux usage, d'imaginer des hypothèses. Dieu et l'immortalité de l'âme, en même temps que les conceptions les plus grandioses de l'esprit humain, ne sont que d'illustres hypothèses.

MARIE

Ainsi la religion n'apporte pas de preuves ?

PAUL

Non, elle devine, ce qui n'implique pas qu'elle soit dans l'erreur... Le sentiment nous fournit continuellement des conclusions tout aussi justes que l'argumentation la plus serrée... Voilà moi... J'ai la certitude d'avoir fait ce soir de grands progrès dans ton affection...

MARIE

— Avec élan. —

Ah oui ! C'est la vérité pure !...

PAUL

Je n'en doutais pas et pourtant je serais bien

en peine d'en apporter la preuve... Je vois ton cœur des mêmes yeux que le chrétien voit Dieu.

MARIE

Alors Mère Amélie, lorsqu'elle décrit Dieu comme une vieille connaissance, en donne une peinture exacte?...

PAUL

Garde-toi d'une conclusion pareille! Nos esprits sont enfermés dans le cercle de nos sensations, et ne travaillent que sur du connu... Aucun œil humain n'ayant contemplé Dieu, nous ne concevrons jamais Dieu, et le doigt du prêtre qui se tend vers lui, te montre un homme!...

MARIE

Vous voyez bien que tous les dieux sont faux!... Qu'ils soient hallucination, mirage, hypothèse, inspiration révélatrice, ils sont mensonge!... Que de grandes idées on gagne en causant avec vous!... Je nage en pleine lumière!... Ma foi s'en va!... Il n'y a pas de Dieu!...

PAUL

Pauvre Marie, tu paieras cher cette soirée!... Dieu n'est peut-être qu'un mot, mais un mot qui remplit l'âme!...

MARIE

Est-ce qu'on meurt d'un mot qui manque?

PAUL

On meurt de se sentir déchue!... Sais-tu, Marie, que tu es l'arrière-petite-fille d'un atome de gelée rétractile qui a été la bête primitive, et qui, de transformations en transformations, a fini par engendrer l'homme?... Tu n'es donc qu'un animal du plus récent modèle. Lorsque je dis qu'il faut dompter la brute qui est au fond de ton être, je n'emploie pas une métaphore... La brute y est; je te la montre, ou plutôt, je te les montre!... Grâce à l'hérédité, il n'est pas une cellule de ton individu qui n'abrite un ancêtre à écailles, à plumes ou à fourrures... Les nobles contours de nos personnes enveloppent un troupeau qui s'agite, aime et gronde... N'est-il pas vrai que ce matin, dans la forêt, tu as tressailli de joie à la vue du gibier. C'étaient les bêtes parquées en

toi, qui exultaient au voisinage des bêtes éparses... Mesure, à présent, ta déchéance. Ce matin tu nommais le Tout-Puissant : notre Père qui êtes aux cieux, et tu avais une âme immortelle ; dans l'orgueil de ta demi-divinité, tu te croyais invincible, ce qui équivaut presque à l'être ; ce soir on te donne à garder une agglomération de bestialités : entreprise presque désespérée !...

MARIE

Elle ne m'effraie pas !... J'ai, pour me tirer d'affaire, un moyen bien simple.

PAUL

Lequel ?

MARIE

En ce moment l'humanité s'éloigne de Dieu et n'a pas l'air de s'en porter plus mal.....

PAUL

Je crois, en effet, qu'elle sortira victorieuse de l'épreuve.

MARIE

Eh bien, je n'ai qu'à faire en petit ce qu'elle

fait en grand ! Voilà mon moyen !... Dites-moi ce qui sauvera l'humanité.

PAUL

La raison !

MARIE

Mais la raison est nuisible, puisqu'elle propage l'impiété.

PAUL

La raison a ses qualités et ses défauts... tout comme la religion...

MARIE

Au moins la religion n'est jamais nuisible.

PAUL

Là je t'arrête... Dans certains cas elle fait beaucoup de mal...

MARIE

Oh !

PAUL

Tu sais combien j'admire l'œuvre de transformation morale que la foi vient d'accomplir dans ton âme. Je ne suis donc pas suspect de

malveillance, si j'ajoute que tout ne m'enthousiasmait pas dans l'éducation pieuse que vous receviez au couvent. Vous aviez une façon d'adorer Dieu... Il était le bon petit Jésus, l'enfant chéri de Marie dont vous étiez également les tendres fillettes, par conséquent votre petit frère adoré... Il faisait si gentiment risette lorsque vous étiez bien sages, il pleurnichait si douloureusement au moindre péché véniel... Bref, on jouait à la poupée avec Dieu !... Dieu, créateur des mondes!... Mais bah! Quand il s'agit de nonnes candides et de leurs élèves, on s'attendrit devant ces puérilités charmantes, épanouies à l'ombre du cloître... Le jeu devient moins innocent lorsque la nation entière s'y livre et cela ne manque pas d'arriver dès qu'un clergé est un pouvoir... Alors la mièvrerie des cloîtres envahit les institutions, les affaires sont traitées avec un désastreux enfantillage, qui ne recule même pas devant le sang : l'enfance est cruelle... Malheur aux nations qu'une théocratie gouverne... Les anciennes colonies espagnoles ont été abruties par les moines... L'islamisme condamne à l'immobilité les peuples qui lui

sont asservis... Tu le vois, la religion, prise à trop haute dose, peut être tout aussi funeste que l'athéisme.

MARIE

Pourtant la France, pendant des siècles, a été menée par les prêtres...

PAUL

Et glorieusement menée... Mais ces prêtres, chaque fois qu'ils étaient sur le point de verser dans un mysticisme grossier, tournaient les yeux vers un coin où se tenait blottie une personne très menue, très prudente, qui souriait en les regardant... Alors ils étaient saisis d'un respect humain, salutaire, celui-là...

MARIE

La personne souriante, qui était-ce ?

PAUL

La raison qui n'a jamais été complètement exilée de chez nous... Elle s'est appelée tantôt Rabelais, tantôt Montaigne, tantôt Molière... Les libres esprits sont un fruit de la Gaule...

Par la peur du ridicule, ils préservaient la religion des câlineries abêtissantes...

MARIE

Ainsi, en la taquinant, ils lui rendent service?

PAUL

Incontestablement... Mais les années passent, la raison sort de son coin, elle ne taquine plus, elle menace... Voltaire s'écrie : « Écrasons l'infâme ! » et ce mot, des milliers de voix le répèteront après lui... Ce que ces vainqueurs risquent d'écraser le plus sûrement c'est l'humanité...

MARIE

Alors, où prenez-vous qu'elle sera sauvée par la raison ?

PAUL

La raison ne serait pas la raison si, après avoir jugé les autres, elle était incapable de se juger soi-même... Elle s'aperçoit qu'en assassinant la religion, elle massacre un idéal indispensable à beaucoup d'âmes, sans tuer le

mysticisme sentimental qui s'attendrit maintenant sur les vertus de l'homme primitif, et prêche le retour à la vie sauvage.

MARIE

Pour nous rendre vertueux !... Eh bien qu'ils viennent en causer avec moi les mystiques !...

PAUL

Ils trouvent à qui parler avec leur vieille ennemie la raison, qui, d'autre part, a résolu de laisser la religion régner en paix sur les fidèles... Lorsqu'elle mourra, ce sera de sa belle mort et la raison se prépare à la remplacer, en respectueuse héritière de son esprit... Nous ferons aux générations futures des âmes religieuses, et l'objet de leur culte sera l'humanité elle-même... Les dieux des Paradis n'ont été que l'héroïsme humain projeté sur l'écran des nuées ; n'est-il pas temps qu'on l'adore à sa vraie place, sur le sol que nous foulons?... Nous rendre dignes d'être les parcelles du grand corps immortel et divin que constituera l'humanité nouvelle, voilà pour l'avenir, le fondement de notre loi morale. Tu m'as prouvé

tantôt qu'une femme, au moment où le secours d'en-haut lui était refusé, pouvait triompher, grâce au sentiment de sa propre dignité. Lorsque tous les hommes seront pénétrés du même noble orgueil, l'humanité ne connaîtra plus de décadences.

MARIE

Moi, j'ai tout bonnement crié au secours.

PAUL

Une société en détresse ne fait pas autre chose : elle crie au secours... Autrefois son appel faisait apparaître les dieux; à l'avenir c'est la raison qui viendra et précisément sous la forme où tu l'as vue venir.

MARIE

Celle d'un homme ?

PAUL

N'as-tu pas remarqué, tout à l'heure, qu'en parlant du passé, j'ai évoqué des noms : Rabelais, Montaigne, Molière, Voltaire, et j'aurais pu en citer des centaines d'autres qui, à toutes les époques, ont personnifié la raison.....

Eh bien, puisqu'il faut absolument aux sociétés une aide surhumaine, ce seront désormais ses grands hommes qui la lui fourniront, car ils sont la conscience de leurs patries... Eux-mêmes, comprennent chaque jour davantage, qu'ils ont une mission d'éducateurs à remplir et ils se donnent à elle de toute leur âme... L'humanité possède en eux les saints d'une religion positive qui la sauvera...

MARIE

Dans une explosion de joie.

Et moi, pour être sauvée comme elle, je n'ai qu'à chercher un grand homme.

PAUL

— Ironique. —

Tu en avais trouvé un ce soir. Tâche que le prochain soit mieux choisi !

MARIE

Après la leçon que m'a donnée Jean, je ne prendrai plus un habile homme pour un grand homme !

Un silence.

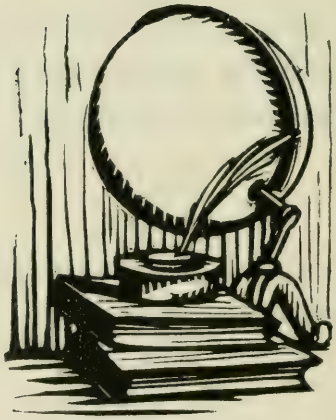
Savez-vous que Mère Amélie disait que si vous pouviez prier vous seriez un saint.....

Soyez mon grand homme, voulez-vous?...

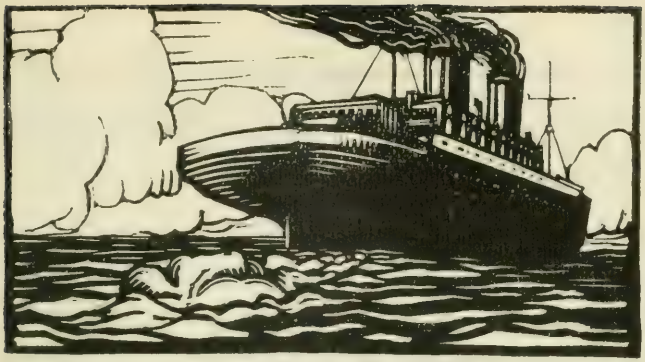
PAUL

De tout mon cœur, chère petite humanité!...

— RIDEAU —



ACTE QUATRIÈME



ACTE QUATRIÈME

Chez Paul Moncel, à Paris. Son cabinet de travail.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL, AMÉLIE

Paul est en train d'écrire. Entre Amélie.
Paul bondit en la voyant.

PAUL

Toi !...

AMÉLIE

J'ai reçu ta lettre. Un quart d'heure après, j'étais partie !...

PAUL

Oui, je sais, vos bagages sont vite prêts... Pourquoi ne m'avoir pas envoyé une dépêche indiquant l'heure de ton arrivée ?... Je serais allé te prendre à la gare.

AMELIE

C'est précisément une corvée que j'ai voulu t'épargner... Et puis tu aurais insisté pour me loger ici...

PAUL

Comment, tu ne peux pas descendre chez moi, ton frère ?

AMÉLIE

Évidemment je ne serais pas excommuniée pour cela et ton hospitalité ne me ferait pas peur si tu m'appelais à ta campagne. Mais, à Paris, nous avons rue de Sèvres notre maison-mère et j'y ai déposé mon sac en passant.....

Toute ma journée t'appartient. Tu m'as écrit que l'avenir de Marie allait se décider et qu'elle aurait besoin de moi ?

PAUL

Oui. Mon projet de faire de Marie une reine, est en bonne voie. Abéliao, le roi des Amaras, est mort il y a quelques semaines et son fils Kigérik lui a succédé sur le trône. Il est séduit par l'idée d'épouser une Européenne.

AMÉLIE

Est-ce ton ami Totilo, ce vieux diplomate à demi civilisé, qui s'est chargé de le convaincre ?

PAUL

Lui-même. Notre gouvernement, par mon entremise, le subventionne grassement et il s'est montré si persuasif que le jeune roi, plein d'enthousiasme et très pressé d'entreprendre sa cure d'amour français, l'a expédié par le premier navire en partance avec mission de lui ramener une épouse qui le classe parmi les souverains éclairés. J'ai appris le départ de Totilo en rece-

vant hier matin la dépêche qui m'annonçait son arrivée à Marseille.

AMÉLIE

Il est en France !...

PAUL

A Paris. Je l'attends cet après-midi.

AMÉLIE

Curieusement.

Est-ce que je pourrai le voir ?

PAUL

Il faut que tu le voies. Tu remettras Marie entre ses mains.

AMÉLIE

Il vient chercher Marie !... Les choses en sont là !... Kigérik fait venir de si loin une femme qu'il n'a jamais vue ?

PAUL

Si Marie ne lui convient pas, l'incident sera vite réglé... Dans son heureux pays, on ignore ce que c'est qu'une femme gênante.

AMÉLIE

Marie consent à partir ?...

PAUL

Elle ne se doute pas qu'il est question de l'envoyer là-bas... Je croyais avoir des mois pour la préparer, mais la mort d'Abéliao a précipité les événements et l'arrivée inopinée de son ministre me place dans une situation particulièrement difficile.

AMÉLIE

Il y a quelque chose ?... Dis-moi quoi ?...

PAUL

Imagine-toi !... Est-ce que cette toquée ne s'avise pas de m'aimer !...

AMÉLIE

D'un ton d'amer reproche.

Ah ! Paul, moi qui me faisais de ton caractère une idée si haute !...

PAUL

— Souriant. —

Que voilà bien les saintes gens !... Je dis qu'elle m'aime et aussitôt tu nous délivres, à

elle un certificat de fille perdue, et à moi un brevet de séducteur. Rassure-toi... Après avoir éprouvé une vive admiration pour son professeur, l'élève a fini par le chérir de toute son âme... On ne peut pas se figurer d'inclination plus pure que celle de Marie. Je pense même qu'elle ne découvrira la profondeur de son attachement qu'au moment où j'annoncerai qu'il faut me dire un grand adieu. C'est alors que je redoute une scène pénible.

AMÉLIE

L'idée qui lui viendra naturellement à l'esprit et qu'elle s'efforcera de faire adopter par le tien, c'est qu'au lieu de la donner pour femme à Kigérik, tu pourrais bien la réclamer pour toi-même.

PAUL

Comment veux-tu qu'elle espère conquérir l'homme qui travaille à l'envoyer au bout du monde? Elle va subir le choc d'une grande déception et j'ai peur de la trouver hostile à tout ce que je proposerai. Voilà pourquoi j'ai réclamé

ta présence... Marie te vénère... Elle est disposée à suivre tes conseils...

AMÉLIE

Après tes explications sur le sort que Kigérik réserve aux femmes qui ont cessé de plaire, je ne conseillerai certes pas à Marie de braver de pareils risques. Je lui dirai de considérer d'une part les dangers qui la menacent, d'autre part le bien qu'elle peut faire. Elle décidera ou plutôt le Saint-Esprit décidera.

PAUL

Ce serait admirable si Marie était restée pieuse, mais elle a perdu la foi !

AMÉLIE

Comment !... Elle ne va plus à la messe, ne fait plus ses Pâques ?...

PAUL

Non.

AMÉLIE

Marie libre-penseuse !... Ah ! quel affreux malheur !... Et quelle responsabilité pour toi ! Vraiment tu es bien coupable !...

PAUL

Je n'ai rien à me reprocher... J'attachais une grande importance à sauvegarder le sentiment religieux de Marie... Je poussais le respect de sa foi jusqu'à l'accompagner moi-même aux offices.

AMÉLIE

Tu cultivais sa piété parce qu'elle faisait ton jeu... Tu n'as jamais su apprécier dans la religion que sa puissance éducatrice !

PAUL

N'est-ce pas la placer très haut ?

AMÉLIE

La religion n'a qu'un but : sauver des âmes !... Le reste n'est que hors-d'œuvre... Tu as rabaissé le miracle de notre rédemption jusqu'au niveau d'une simple entreprise humaine. Après cela étonne-toi que Marie s'en écarte avec mépris...

PAUL

J'ai reconnu trop tard qu'une personne habituée à m'entendre tout expliquer, devait

fatalement en arriver à soumettre les dogmes les plus sacrés à la critique de sa raison.

AMÉLIE

Pauvre Marie !... Nous avions eu tant de peine à laver les souillures de son passé !... Voilà notre œuvre détruite !...

PAUL

Détrompe-toi, les bienfaits de la foi survivent à la foi.

AMÉLIE

Pas longtemps !... La raison, au point de vue moral, est un guide aveugle.

PAUL

Les croyants le disent, mais il y a de nombreux exemples du contraire et Marie en est un. Sous l'empire de la raison elle conserve la belle âme que vous lui aviez faite. C'est le travail qui la sauve. Je lui ai donné le goût des sciences naturelles et, depuis trois ans, elle mène à mes côtés une existence studieuse, ne manquant pas un cours à la Sorbonne ou au Collège de France. Ce matin elle est partie,

ses cahiers sous le bras, et nous allons la voir arriver très occupée de la leçon qu'elle aura entendue.

AMÉLIE

— Ironique. —

Le moment sera bien choisi pour lui conseiller de s'enfermer dans un sérail et d'y lutter de séductions avec des moricaudes.

PAUL

Malgré cela, j'espère encore la décider à partir.

AMÉLIE

Ce qu'elle aime, ce qui fait le charme de sa vie, reste ici. Elle n'a plus de religion pour la pousser au sacrifice. Quelle compensation lui offriras-tu pour qu'elle renonce à tout ?

PAUL

L'ambition satisfaite. On mène les gens très loin avec ce hochet-là. Moi-même, le plus désintéressé des savants, j'ai quelquefois besoin de songer à la gloire qui m'attend, aux honneurs qui me récompenseront. Eh bien, j'en-

gage Marie dans une aventure dangereuse, il est vrai, mais qui peut la conduire jusqu'au complet asservissement de Kigérik et faire d'elle une très puissante reine.

AMÉLIE

En déchirant son cœur !... Après la scène qui se prépare, Marie ne pourra plus vivre ici. Ce soir je l'emmènerai dans notre couvent et nous l'y garderons jusqu'à l'heure du départ.

PAUL

Ma conversation avec elle perdra beaucoup de son caractère tragique si je parviens à éviter qu'elle m'avoue la nature de ses sentiments pour moi. Ce sera difficile ! Depuis quelques jours, elle ne cherche que prétextes pour me mettre sur la voie. Aussi vais-je m'empresser d'aborder la question du mariage avec Kigérik, avant qu'elle n'ait le temps de m'entraîner sur le chemin où je n'ai pas envie de la suivre...

Écoutant.

Je crois que la voici !...

Un silence.

Oui. Elle accroche ses effets dans le vestibule.

Ouvrant une porte.

Passe dans le salon. Je t'appellerai quand on aura besoin de toi.

Amélie se retire dans la pièce voisine. Marie entre. Elle est en costume très simple d'étudiante et porte sous le bras une serviette bourrée de papiers.

SCÈNE II

—

PAUL, MARIE

PAUL

Ah ! c'est toi, Marie !... Tu viens de la Sorbonne ?

MARIE

Non. Du Muséum. Il y avait cours de Baudry.

PAUL

Intéressant ?

MARIE

Très.

PAUL

Tu es rentrée par le chemin des écoliers. Il est tard !... Je t'attendais...

MARIE

En sortant du cours, j'ai flâné dans le Jardin des Plantes. J'éprouve toujours un plaisir singulier à me retrouver au milieu des bêtes. Vous m'avez autrefois donné de ce penchant une explication charmante : le troupeau concentré dans mon individu s'égaie à la vue du troupeau dispersé au dehors... Aujourd'hui la rencontre a été plus cordiale encore que d'habitude.

PAUL

— Inquiet. —

Veux-tu permettre... Le temps passe et...

MARIE

Patience, mon récit mène à quelque chose... Je me suis donc promenée dans le beau jardin. En passant le long des grilles derrière lesquelles

grondaient des monstres, je me disais : « Du temps des Gaulois, il y avait, à l'endroit où je suis, une immense forêt où l'on risquait d'être dévoré par des fauves pareils à ceux qui dardent sur moi ces regards féroces. A présent on les frôle sans craindre une égratignure. Le progrès a converti le sanglant repaire en pittoresque basse-cour... J'ai été semblable à la forêt dangereuse, me voilà pacifiée comme ce parc où les miaulements fous et les mugissements ne font plus peur parce que, ô merveille ! les animaux y font l'amour en cage !...

PAUL

De plus en plus inquiet.

J'ai reçu de grandes nouvelles. Il faut que nous causions de ton avenir.

MARIE

Justement !... Laissez-moi finir !... L'amour en cage !... Toute la sagesse de la vie tient en ce peu de mots... O mon bon maître, lorsque vous me représentiez l'animal embusqué dans le bas-fond de mon être comme le grand ennemi, n'avez-vous pas exagéré ?..... Sont-elles mes

ennemies les bêtes ancestrales qui ont tissé ma chair des fibres de leur chair, et composé ma grandeur de leurs humbles offrandes?... Sans doute il a fallu mettre un frein à leur fougue, mais est-il désirable de les anéantir?... Certes, la fille sauvage turbulente comme une poignée de singes, n'était pas un modèle; une momie n'en est pas un non plus. Mon rêve, c'est de laisser chacun de mes instincts concourir à ma félicité en exécutant son petit manège de bête... Mon éducation l'a placé derrière une grille. Il ne peut pas nuire et il fait plaisir...

PAUL

Inutile d'aller plus loin. J'ai très bien compris.

MARIE

Que je vous aime ! Oui, vous deviez vous en douter, mais ce que vous ne devinerez jamais, c'est l'admiration sans bornes que vous m'inspirez. Vous avez l'âme la plus vaste que je connaisse : affranchie de toute croyance religieuse, unissant, malgré cela, les aspirations passionnées du mystique aux âpres curiosités du

savant, elle est un champ de bataille où l'esprit de recherche et le sentiment du divin se livrent de perpétuels assauts... Mon âme, qui ne perçoit que le réel, n'est pas renouvelée comme la vôtre par la rivalité féconde de deux esprits. Vous êtes la vie ardente et lumineuse qui alimente la mienne. Je me donne à vous!...

PAUL

Marie, autrefois je t'ai prévenue, que je travaillais à te préparer un brillant avenir... je vais te dire lequel... Tu sais que depuis la mort d'Abéliao, Kigérik est roi des Amaras. J'ai toujours gardé d'excellents rapports avec ce prince, ainsi qu'avec son ministre Totilo, et j'ai employé mon influence à ton profit. Kigérik, sincèrement résolu à civiliser son peuple, désire s'adjoindre une collaboratrice en épousant une femme très cultivée. Je t'ai désignée. Tu conviens. La grande nouvelle que j'avais à t'annoncer, c'est que Totilo est à Paris. J'attends sa visite.

MARIE

Il vient me chercher pour m'emmener là-bas ?

PAUL

Oui, Marie.

MARIE

Il exécute un vieux projet... N'y changerez-vous rien, sachant que je vous aime?... Me conseillez-vous de partir ?

PAUL

Je regretterai beaucoup ma fidèle élève... Mais ta présence aux côtés de Kigérik favorisera des intérêts qui me sont plus chers que tout !

MARIE

Quels intérêts ?

PAUL

Ceux de la France... Pour tes futurs sujets, tu seras la Française... Ton orgueil exigera que le roi, ton mari, fasse passer notre nation avant toutes les autres.

MARIE

Ainsi, en travaillant à mon éducation vous n'avez eu qu'un but : forger un instrument de conquête ?...

PAUL

Si mon pays gagne à ce que tu sois une grande reine, tu feras, de ton côté, une assez bonne affaire...

MARIE

Je ne sais pas mon âge... De ma sauvage enfance me reste un souvenir confus... Je me vois, toute petite, trottant sur les talons d'une femme qui est ma mère... Quand nous nous reposons, elle m'abrite sous elle contre le froid et les rafales, à moins qu'un homme ne l'appelle... Alors, subitement hargneuse, elle me repousse, et, tapie à l'écart, j'assiste à ce qui a lieu. Insensiblement je m'habitue à me passer d'elle. Un jour, à l'époque où ma gorge commence à poindre, une querelle furieuse met en émoi tout le campement. Un homme couvert de sang m'empoigne par les cheveux, m'entraîne hors du camp et me renverse sur la roche. Depuis, je change souvent de maître au hasard des batailles. Esclave et bête de somme, je parcours les environs à la recherche d'un butin. Au retour d'une de ces expéditions, je tombe dans le piège d'où vous m'avez tirée.

Voilà l'histoire d'une fille sauvage... non !... de tous les sauvages de ma tribu. On dirait que tous, mâles et femelles, nous nous partageons une âme unique, très indigente... Dans mes souvenirs de ce temps-là, rien que des faits matériels. Ma vie intérieure n'a pas de passé ! Dans cette vie, tout à coup, on introduit une religion qui attribue aux moindres actes une valeur morale. Tout de suite elle me donne une volonté. Je ne flotte plus au gré des impulsions. J'acquiers la pudeur. Corps et âme, je suis enfin en possession de moi-même. Un peu plus tard s'ouvre mon intelligence. Moment sublime que je vous dois. J'ai la même impression que si, du haut d'une montagne, vous me révéliez subitement l'univers. Un enfant qui vient au monde n'a pas conscience de naître, c'est-à-dire d'entrer en communication avec tout ce qui existe. Cela se fait insensiblement, pendant des années. Moi, auprès de vous, je suis vraiment née vers l'âge de vingt ans, avec la conscience de naître !... Aussi quelle inondation de beauté s'est engouffrée d'un seul coup dans mon esprit, comme un grand flot lumineux !... Songez que même la nature, au

milieu de laquelle j'ai passé mon enfance, je ne l'avais jamais vue ! Les paysages sont nouveaux pour moi !... Ce qui est également nouveau, c'est que j'ai un cœur !... Autrefois je me sentais attirée... dispensez-moi de dire par quoi... A présent j'aime !... Mon maître, lorsque vous pensiez travailler à l'éducation d'une reine, vous formiez une amante !

PAUL

Je ne vois pas comment.

MARIE

Pendant les années où j'ai vécu abîmée en Dieu, j'appartenais tout entière à l'amour. J'étais l'épouse chérie du Christ. La Vierge Marie était ma mère adorée. Un ange gardien, la nuit, veillait à mon chevet, le jour guidait mes pas, comme un grand frère. Mes actions venaient du cœur et recevaient l'accueil d'un divin cœur. Puis j'ai découvert qu'il n'y a pas de Dieu, mais aussitôt vous avez proposé à ma tendresse les grands hommes. Pour me les faire aimer, vous m'avez introduite dans l'intimité de leurs œuvres. J'ai pleuré d'admiration devant

les merveilles où palpite la sublime détresse humaine. Mais toujours, partout, musique, tableaux, drames, romans, m'ont représenté l'amour, ont exalté sa noblesse et son mystère, m'ont appris qu'il est seul capable d'arracher nos âmes à la mortelle solitude. Et vous osez prétendre qu'une éducation qui, du commencement à la fin, m'a environnée d'une atmosphère embrasée d'amour, ne préparait pas une amante?

PAUL

Marie, tu n'as pas saisi le secret de ma méthode. Laisse-moi te le révéler. J'ai été parrain d'une fillette, appelée Marthe. Quand elle avait trois ans, on me l'a un jour confiée pour une promenade. J'ai entrepris de la faire grimper jusqu'au sommet d'une colline boisée, assez haute. Ce n'était pas une mince besogne : Trois ans!... Nous n'étions pas à mi-côte qu'elle geignait déjà, demandait à rentrer, devenait insupportable, j'étais au bout de mes talents de bonne d'enfant. Soudain un coucou se met à chanter sur le sommet. Aussitôt la figure de Marthe s'éclaire : — Écoute le petit coucou!...

Et moi je réponds : — Il est là-haut, le petit coucou !... Maintenant elle trépigne d'impatience. Sa menotte s'accroche à ma main pour me tirer vers la hauteur... Chaque fois que l'oiseau chante, sa figure s'épanouit. — Nous allons voir le petit coucou !... Et moi, comme un écho : — Oui, oui, voir le petit coucou !... Les larmes me viennent aux yeux à observer ce visage candide qui, levé vers moi, resplendit d'une confiance vieille comme l'humanité ! Il me semble que j'emprunte la voix de je ne sais quel destin cruel pour ajouter une fois de plus : — Oui, oui, là-haut le petit coucou ! Tout de même, grâce à cela, Marthe s'est joyeusement hissée jusqu'au sommet !

MARIE

Au moins, en arrivant, a-t-elle aperçu le petit coucou ?

PAUL

Est-ce qu'on le voit jamais ? Il s'était envolé. On l'entendait bien bas dans la montagne.

MARIE

Cet oiseau qui appelle en bas au moment où

se dérobe l'oiseau qui chantait sur les crêtes, n'est-ce pas une voix de perdition qui attire vers l'abîme l'orgueilleux qu'un idéal trop élevé a séduit ?

PAUL

Sans doute il n'y a pas qu'un oiseau dans la montagne et ceux qui ont poursuivi les voix inspirées jusque sur le cristal des glaciers, ont souvent de la peine à rester sourds aux invites perfides qui les attirent au fond des gouffres. Mais ce danger-là, je ne le crains pas pour toi, Marie... Pendant des années, je n'ai cessé de te faire écouter le petit coucou... Dieu, la Vierge, les anges, les héros, les chefs-d'œuvre, c'était lui, dont le chant mystérieux t'entraînait sur la pente escarpée au sommet de laquelle l'âme revêt toute sa beauté et ne s'en dépouille plus !...

MARIE

Réservez les compliments à Marthe... Que va me chanter le petit coucou pour m'envoyer chez Kigérik ?

PAUL

L'intérêt prodigieux que t'offrira l'existence,

si tu deviens une réformatrice de génie. Introduis chez les pauvres gens qui seront tes sujets plus de bonheur et de justice, et tu verras combien la déception que tu éprouves en ce moment te paraîtra mesquine.

MARIE

Les pauvres gens dont le sort vous attendrit étaient prêts à me pendre au premier arbre venu lorsqu'ils m'ont prise. Je serais vraiment naïve si je sacrifiais mon bonheur à leur prospérité !

PAUL

Qui parle de sacrifice ?... Il s'agit d'étonner l'univers par la splendeur de ton règne. Lorsque tu auras fait monter ce peuple à demi sauvage, au rang des nations civilisées, tu auras pour toi les sympathies du monde entier.

MARIE

Elles iront au roi, mon mari. J'aurai travaillé pour lui.

PAUL

Non, pour toi. Ton mariage va faire sensation. On fonde sur toi de grandes espérances...

Hier, pendant un entretien que j'ai eu avec le Président du Conseil, il m'a longuement questionné sur ton caractère. Ta future carrière l'intéresse vivement, et il était préoccupé de savoir si tu étais armée pour en vaincre les difficultés. Je l'ai parfaitement rassuré à cet égard. Il disait qu'au bout de deux ou trois ans, tu ferais bien de décider Kigérik à visiter avec toi Paris. Vous seriez les hôtes de la France ! Je te vois, descendant l'avenue des Champs-Élysées aux côtés du Président de la République, environnée des cuirassiers de l'escorte et acclamée par la foule.

MARIE

— Ironique. —

Bien chanté, coucou !... Après Dieu, les héros, les chefs-d'œuvre, la gloire était tout indiquée... Mais tu perds ton temps à t'égosiller... Les voix qui jettent au vent des cimes des appels magiques, ne me feront plus marcher... Ce qui veut dire, mon maître, qu'à l'avenir, au lieu de vous écouter, je vous imiterai. Vous qui autrefois critiquiez de si haut l'égoïsme de Jean, vous êtes égoïste d'une autre façon, mais autant

que lui. Vous m'avez nourrie, habillée, instruite, moralisée, pour faire de moi l'amorce d'un piège tendu à Kigérik et à son peuple. Vous savourez d'avance les félicitations que vous recevrez, vous rêvez aux honneurs dont on vous comblera, le jour où vous présenterez aux Parisiens, comme un trophée de votre diplomatie, votre ancienne pupille suivie de Kigérik. Jean poursuivait la volupté, vous ambitionnez un triomphe d'orgueil. Aux yeux de celle qui paye dans les deux cas, l'un vaut l'autre !...

PAUL

Le chagrin te rend injuste.

MARIE

Mais je suis loin de vous blâmer !... L'égoïsme est dans la logique de nos origines... L'animal est égoïste... Toutes les influences ancestrales auxquelles nous sommes soumis, nous conseillent l'égoïsme. Vous qui pensez que je suis un troupeau concentré, dites-moi si les animaux qui composent le troupeau connaissent des devoirs... Vivre le plus grassement possible et défendre sa peau, c'est

toute leur morale... Pourquoi, moi qui les résume, en aurais-je une plus compliquée ?... Mon idée vous déplaît ?... Attendez, je vais vous réconcilier avec elle en vous apprenant que l'égoïsme va précisément m'amener à suivre votre plan... Je réfléchis qu'une reine peut se faire au soleil une plus large place que n'importe quelle autre femme et conduire sa personnalité au maximum de développement. Je me moque de rendre heureux mes futurs sujets, je ne pense qu'à mes aises...

PAUL

Tu te crois philosophe et tu n'es qu'une révoltée, ma pauvre enfant...

MARIE

Oh ! pas de consolations... Est-ce que je me plains ?... Autrefois, ceux qui se mêlaient de donner une orientation nouvelle à mon existence, me traînaient par les cheveux sur un lit de cailloux... A ce régime j'ai gagné de l'endurance... Mon parti est pris... J'épouserai Kigérik...

Entre Amélie.

SCÈNE III

PAUL, MARIE, AMÉLIE

AMÉLIE

A Paul.

Ton ami, le grand comédien, celui qui t'accompagnait au couvent, te demande...

PAUL

Jean Cervier?

AMÉLIE

Il parle à ton valet de chambre dans le vestibule... j'ai reconnu sa voix...

PAUL

Je vais le recevoir...

MARIE

Qu'il ne parte pas sans que je lui aie dit adieu.

PAUL

Je te l'amènerai tout à l'heure.

Il sort.

SCÈNE IV

MARIE, AMÉLIE

AMELIE

Allant à Marie et lui prenant les mains.

Trois ans, sans nous voir !... Au moins m'avez-vous conservé un peu d'attachement ?

MARIE

Très émue, se jetant à son cou.

Je n'ai confiance qu'en vous !...

AMÉLIE

C'est donc décidé?... Vous allez être reine!

MARIE

Là-bas, on n'est pas reine parce qu'on est une des femmes du roi... Je serai ce que mon adresse et ma chance feront de moi.

AMÉLIE

Ainsi mon frère ne vous a pas dissimulé que l'entreprise est périlleuse...

MARIE

Je le sais mieux que lui... Après ma capture, en attendant notre départ pour l'Europe, j'ai été enfermée dans le sérail assez longtemps pour apprendre que les femmes y sont traitées comme les juments d'un haras.

AMÉLIE

N'y retournez pas, ma chère petite!... Quelles que soient les puissantes raisons qu'on ait de désirer que Kigérik subisse votre influence, ma tendresse pour vous l'emporte sur toute autre considération. Je ne supporte pas l'idée que

vous renoncerez à votre studieuse existence pour aller vous fondre dans un lamentable ramassis d'esclaves.

MARIE

Cela, non ! Je dominerai ou je périrai... Si je triomphe, ce sera au prix de dangers et d'humiliations sans nombre, mais plutôt que de rester ici, j'endurerai n'importe quelle ignominie... J'aime votre frère et je me croyais chérie de lui. Je viens de découvrir qu'il ne s'est occupé de moi que par intérêt...

AMÉLIE

Lorsqu'on demande le bonheur aux hommes, on doit s'attendre à de tristes surprises. Encore les préoccupations auxquelles mon frère vous sacrifie, sont-elles d'un ordre supérieur...

MARIE

En causant avec moi, il lui est un jour arrivé de me dire qu'après m'avoir élevée en vue de certains grands projets, il ne songeait plus qu'à suivre avec passion le développement de ma personnalité...

AMÉLIE

C'est le savant qui parlait...

MARIE

J'ai cru qu'il s'adressait à mon cœur, il instituait une expérience... Son intérêt, toujours!...

AMELIE

Seul Jésus a aimé l'humanité pour elle-même, et l'étrange beauté de son action a trahi sa céleste origine. C'est vers lui qu'il faut vous tourner pour être consolée.

MARIE

Ah! non!... Pas de bras tendus vers le ciel... Jésus ne m'écoute pas!... Je ne crois plus en Dieu!

AMÉLIE

Je vous plains de toute mon âme!...

Regardant Marie avec attention.

Tiens!...

MARIE

Quoi?...

AMÉLIE

Souriant.

Permettez !...

Elle glisse un doigt sous le col de Marie et ramène une chaînette d'or à laquelle pend une croix avec des médailles.

Une croix !... Votre médaille de première communion !...

MARIE

Avec un sourire contraint.

Oui... C'est absurde !... Je suis habituée à les avoir sur moi... Si je les ôtais cela me porterait malheur !...

AMÉLIE

C'est un grand bonheur que vous les conserviez... Priez-vous encore quelquefois ?...

MARIE

Oui... Le soir...

AMÉLIE

La Sainte Vierge, n'est-ce pas ?

MARIE

Ah ! vous devinez tout !... En m'endormant je récite un Ave Maria...

AMÉLIE

La dernière invocation des égarés est pour Elle !...

Entrent Paul et Jean.

SCÈNE V

—

AMÉLIE, MARIE, PAUL, JEAN

PAUL

A Amélie, lui présentant Jean.

Tu reconnais notre Jean national ?

AMÉLIE

Serrant la main de Jean.

Je crois bien !... D'autant mieux que depuis sa visite, j'ai souvent rencontré sa photographie dans les journaux.

JEAN

— Riant. —

Ils font de mon image un véritable abus...

Allant à Marie.

Bonjour, Marie !... Je viens d'apprendre la nouvelle !... Nous allons donc vous perdre... Je dis, nous, par solidarité, car, personnellement, je ne serai pas plus mal partagé.

MARIE

Riant.

C'est vrai ! Depuis notre rencontre à la campagne, nous n'abusons pas des conversations... L'un joue... L'autre étudie... Deux chemins qui ne se croisent pas.

JEAN

En jouant, je vous apercevais quelquefois dans la salle... C'était une consolation !... Hier pendant que j'étais en scène, mes regards vous cherchaient peut-être, lorsqu'ils sont tombés sur un étrange bonhomme, à figure basanée, très fine, et costumé moitié à l'africaine, moitié à l'européenne. C'est Totilo, me suis-je dit !...

PAUL

Sans être grand devin, car, dans le temps, je vous avais montré son portrait.

MARIE

Était-ce réellement lui ?

JEAN

Tout ce qu'il y a de plus lui !... Le Préfet de Police en venant me serrer la main pendant un entr'acte, m'a félicité de ce que j'avais fait rire aux éclats ce barbare. Naturellement j'ai supposé que la présence de Totilo se rapportait à un projet dont on m'avait parlé, et la curiosité d'en savoir davantage m'amène ici.

MARIE

Vous saurez tout. Restez avec nous... Après avoir vu comment arrive une fille sauvage, offrez-vous le plaisir de voir comment elle part.

Entre Henri, le valet de chambre.

SCÈNE VI

—

AMÉLIE, MARIE, PAUL, JEAN, HENRI

HENRI

Un homme des îles demande monsieur...

PAUL

A Amélie et Jean.

C'est sa façon de désigner les amis de couleur qui viennent me rendre leurs devoirs...

A Henri.

Vieux, n'est-ce pas, avec des lunettes ?

HENRI

Des lunettes en or, parfaitement, monsieur, et un nom qui finit par un o.

PAUL

Dépêche-toi de le faire entrer...

Henri sort et aussitôt introduit Totilo.

SCÈNE VII

—

AMÉLIE, MARIE, PAUL, JEAN, TOTILO

Entre Totilo. Il est vêtu d'un veston de flanelle lilas, ses jambes sont enveloppées d'un pagne qui descend jusqu'aux chevilles. Bas blancs, souliers à boucles. Les cheveux sont dissimulés sous un foulard de soie blanche noué sur la nuque. Gros parapluie à la main.

TOTILO

Dans les bras de Paul, l'embrassant avec effusion.

Bien content de te voir !... Dans Paris, des milliers et des milliers de figures !... Mais seulement devant la figure de Paul je peux

dire : Celle-là s'est promenée dans Enderta, ma ville !...

Il embrasse encore Paul.

PAUL

Je conserve un excellent souvenir de ton pays et de ses habitants... Tu as fait bon voyage ?...

TOTILO

Long mais bon...

PAUL

Présentant Amélie.

Je te présente ma sœur...

TOTILO

Comme s'il demandait une chose improbable.

Fille de ta mère aussi ?

PAUL

— Riant. —

Oui, figure-toi. Le sérail de mon père ne renfermait qu'une seule femme.

TOTILO

— Gravement. —

Bonjour madame... Je vois, vous êtes une femme consacrée à Dieu... Nous avons eu de pareilles à Enderta...

AMÉLIE

Avec empressement.

Que sont-elles devenues?...

TOTILO

Têtes coupées... Ordre du roi...

AMÉLIE

S'il plaît à votre roi de couper ce genre de têtes, qu'il se réjouisse. Bientôt il en reverra des religieuses!...

TOTILO

Riant.

Je crois ! Religieuses, mouches bénites!... On chasse, on tue, et les voilà plein la chambre!...

Remarquant Marie, il l'examine comme un objet curieux, puis se tournant vers Paul.

Tu jurais toi pas marié jamais... travail...

étude... Changé d'idée, hein, Paul?... Très gentille!... Bonne affaire!...

PAUL

Totilo, cette jeune femme ne m'appartient pas... C'est la future épouse de ton roi...

TOTILO

J'ai cru que tu avais choisi pour toi-même... Très bon signe!... Le roi sera content!...

MARIE

Il a combien de femmes en ce moment, le roi?

TOTILO

Douze!

MARIE

— Ironique. —

Seulement!...

TOTILO

Il a eu plus!... L'année dernière il a donné trois femmes à ses officiers.

AMÉLIE

Au comble de l'indignation.

Il donne ses femmes!... A quel niveau sont

tombées ces malheureuses dont on dispose comme d'un bétail...

A Totilo.

N'espérez pas qu'une chrétienne accepte de vivre dans leur compagnie.

TOTILO

Je sais... Avec le roi j'ai causé... J'ai dit : — En France un homme a dans sa maison une seule femme pour manger et dormir avec lui ; ses concubines ont des chambres dans la ville et il va les voir l'après-midi... Alors le roi m'a répondu : — Je ferai la même chose. Dans mon sérail je logerai la femme d'Europe toute seule. Dans le petit palais, au bout des jardins, j'enfermerai la volaille du pays.

A Amélie.

Madame religieuse, vous auriez pas trouvé d'arrangement meilleur !...

MARIE

La délicatesse du procédé me touche infiniment, mais je pars décidée à respecter vos usages... Le sérail contient douze femmes, nous

serons treize... Je ne réclame qu'un seul privilège, celui d'aller et de venir, de sortir seule, de faire et recevoir les visites qui me conviendront. Que l'on m'accorde cela, je supporterai le reste.

TOTILO

Tu seras libre parmi les captives du sérail ; libre, autant qu'à Paris. Avec le roi, c'était déjà convenu... J'ajoute que tu as dit des paroles très sages... Puisque tu respectes nos usages, tu es la meilleure des Européennes pour le roi.

PAUL

Marie, tu obtiens qu'on ne te mettra pas sous clef. C'est trop peu !... Tu es chrétienne, tu dois garantir ta liberté de conscience.

AMÉLIE

Est-ce que sous ton règne on va continuer à faucher les têtes que l'eau du baptême a sanctifiées ? Ce serait le plus épouvantable malheur qui puisse m'atteindre ! Mon élève persécutrice de l'Église ! O mon Dieu, éloignez de moi ce calice !...

MARIE

Avec un demi-sourire.

Ne vous agitez pas, ma mère... Je vous laisse à tous deux le soin de régler cette question qui vous touche plus que moi.

PAUL

— A Totilo. —

Tu entends, vieil ami, nous réclamons, non seulement pour Marie, mais pour tout le royaume, la liberté complète de pratiquer la religion catholique.

AMÉLIE

Marie ne partira pas seule, monsieur Totilo, je compte lui donner, pour l'accompagner, un aumônier, vieux missionnaire qui a passé vingt ans à Madagascar, et dix de nos sœurs... Cet humble clergé, qui formera sa maison religieuse, suffira pour le moment.

TOTILO

Très contrarié.

J'avais bien dit : mouches plein la chambre !... Ah Paul, c'est ennuyeux !... Je suis chargé d'ap-

porter au roi une femme avec ses robes et ses chapeaux de Paris, mais pas avec ses prêtres... Ta religion, qu'est-ce qu'elle fera chez nous ?...

PAUL

Ce qu'elle a fait ici. N'admires-tu pas la France ?

TOTILO

Si !... Je trouve très beau que dans les rues on ne fait pas tam-tam. Les hommes, les femmes, les enfants vont vite. Il y a travail pour tous. Les chiens même travaillent !...

PAUL

Tu n'es sensible qu'au spectacle de notre activité physique... Ce n'est cependant pas elle qui assure à la France le premier rang parmi les nations. Elle doit sa gloire à ce que ses enfants sont toujours prêts à verser leur sang pour de belles idées et de nobles causes... C'est du christianisme qui les a formés, qu'ils tirent leur générosité de cœur et d'esprit.

TOTILO

J'ai entendu que des peuples très antiques

étaient autant civilisés que la France, et pourtant pas chrétiens.

PAUL

Les Grecs et les Romains ont été nos égaux par l'intelligence, mais non par le cœur... Leur conception de la dignité humaine place leur civilisation bien au-dessous de la nôtre... Par exemple, ils jugeaient que l'esclavage est légitime...

TOTILO

— Vivement. —

Moi aussi!... Je possède au moins mille esclaves... Laisse-les travailler dans mes plantations et reste plus civilisé que moi... Ta religion, vois-tu, pas faite pour nous... Têtes trop dures... Entrerait pas!...

PAUL

Elle transforme des cervelles plus dures que la tienne... Te souviens-tu de cette fille sauvage dont le roi, ton maître, m'avait fait cadeau ?...

TOTILO

Oui. O la sale créature!...

PAUL

En arrivant en France je l'ai confiée à ces mêmes religieuses qu'il est question d'envoyer dans ton pays. Au bout de quelques mois je suis allé la voir. Elle était encore terriblement bornée, mais en une seule phrase, elle a trouvé moyen de m'apprendre qu'elle priait pour les hommes du monde entier, chrétiens, païens, amis, ennemis, malheureux de toutes sortes. En l'interrogeant, j'ai constaté que je n'avais pas devant moi une perruche récitant sa leçon ; elle avait conscience d'être moralement unie à chacun de ses semblables... Ces idées-là sont le fondement de toute civilisation vraiment grande, et pour y arriver par la seule logique humaine, tes compatriotes mettraient des siècles... Deux ans ont suffi pour en pénétrer cette âme primitive.

TOTILO

Je voudrais voir ta sauvage aux vastes idées à côté d'une femme comme celle-ci.

Montrant Marie.

Alors on rirait devant la différence.

MARIE

Ne résistant pas au plaisir de le surprendre.

Totilo, je suis la fille sauvage!... Ne me reconnaissez-vous pas ?... Un jour vous êtes venu avec le roi me contempler dans la cage où j'étais enfermée. A travers les barreaux vous m'avez offert une banane et le roi s'est moqué de vous. Est-ce vrai?

TOTILO

— Gravement. —

Femme que je te considère !

Il la dévisage longuement.

Honneur à ceux qui ont extrait cette personne si fine d'un vicieux animal!...

PAUL

Honneur alors au christianisme !... Hésiteras-tu encore à lui faciliter l'entrée de ton pays?

TOTILO

Oui, j'hésite !... Si la reine fréquente une église chrétienne, nos jeunes filles iront derrière elle... J'ai peur !

PAUL

— Riant. —

Peur de ne plus trouver assez de femmes pour ton sérail, hein, vieux scélérat?

TOTILO

Oh Paul, à mon âge, avec une j'ai assez !...

MARIE

— Souriant. —

J'ai peut-être eu tort de dire qui j'étais... Il ne se soucie plus de m'emmener là-bas sachant que j'en viens... Le roi veut de l'imprévu, il apporterait du connu...

TOTILO

Le roi ne raisonne pas pendant l'amour... Plais-lui !... Le lieu de ta naissance, ville ou forêt, ne l'inquiétera guère... Toi, je veux bien te conduire à lui, mais pas le prêtre et les religieuses !

PAUL

Tu n'obtiendras Marie qu'en acceptant l'escorte...

TOTILO

Ce n'est pas dans nos conventions.

PAUL

Pas dans la lettre, mais dans l'esprit.

TOTILO

Tu réfléchiras.

PAUL

Toi aussi...

TOTILO

Oui, nous réfléchirons... Pas pressé !... Je demeure plusieurs semaines à Paris...

AMÉLIE

Veuillez m'excuser, je vais jusqu'à Notre-Dame-des-Victoires pour dire mon office de l'après-midi... Marie, à partir de ce soir tu loges avec moi dans notre maison de la rue de Sèvres. Chaque jour tu auras toute liberté de sortir à ta guise et de poursuivre tes études. Aussitôt que ces messieurs te laisseront seule, tu feras bien d'emballer ceux de tes effets dont tu as le plus besoin...

MARIE

Quand vous reviendrez, je serai prête.

AMÉLIE

Au revoir, messieurs, je vais demander à Dieu que vos réflexions tournent à sa plus grande gloire!

Elle sort.

SCÈNE VIII

MARIE, PAUL, JEAN, TOTILO

TOTILO

Qui l'a suivie des yeux.

Va causer avec ton Dieu, femme très distinguée!... Moi je retourne à l'hôtel.

PAUL

Reste encore un peu!

TOTILO

Non, j'ai à l'hôtel Bibichupa.

PAUL

Qui est-ce, Bibichupa ?

TOTILO

Cette enfant dont, devant toi, le roi m'a fait cadeau en revenant de la guerre.

PAUL

Ah oui ! La petite qu'on avait ramassée sous un tas de cadavres et qui riait tout le temps !...

TOTILO

Elle est folle dans Paris !... Tant de choses à voir, elle ne voit rien !... Si !... Elle a remarqué une chose unique... En traversant le fleuve, elle a battu des mains, elle criait : — Ah que de ponts, que de ponts !... Qu'est-ce qu'on peut faire avec tant de ponts ?

PAUL

Pourquoi ne l'as-tu pas amenée ?

TOTILO

Mal au ventre !... Avalé des gâteaux qu'on appelle éclairs au café...

Se passant le doigt sous le menton.

Jusque-là...

JEAN

Est-ce déjà son indigestion qui a empêché Mme Bibichupa de vous accompagner hier soir au théâtre ? Je ne l'ai pas aperçue.

TOTILO

Couchée à huit heures... Théâtre pas pour elle... Comprend pas le français. Tu étais donc aussi au théâtre ?

JEAN

Regarde-moi bien.

TOTILO

Ah c'est toi l'homme si drôle !... Nous avons aussi des griots dans nos fêtes : ils chantent, font danser les serpents et rire le monde avec leurs grimaces... Métier de bénédiction !... Des femmes en quantité et à si bon marché !

PAUL

— Riant. —

Totilo, nous allons, ce griot et moi, te reconduire jusqu'à l'hôtel. Chemin faisant nous tâcherons de te faire percevoir les nuances qui différencient l'artiste du bateleur.

MARIE

Ne m'enlevez pas Jean. J'ai un petit service à réclamer de lui, vous le réhabiliterez bien sans qu'il soit présent.

JEAN

Voilà qui ne sera pas banal : dire du bien de moi pendant que j'aurai le dos tourné ! Allez, mes amis, je reste...

MARIE

Totilo, il faut que vous autorisiez Bibichupa à se promener tous les matins avec moi. Je sais un peu la langue d'Enderta, dont M. Moncel m'a donné des leçons et quelques bavardages avec votre femme me rendront capable, lorsque j'arriverai devant Kigérik, d'être comprise de lui.

TOTILO

Petite femme très sage, tu n'as que de bonnes idées ! Sans cette maudite religion tu ferais si bien l'affaire !...

MARIE

Tout s'arrangera, vous verrez !... A neuf heures, demain matin, chez Bibichupa ! Au revoir.

Paul et Totilo sortent.

SCÈNE IX

MARIE, JEAN

JEAN

D'ou provient cette singulière fantaisie d'aller vous promener tous les matins avec l'idiote Mme Bibichupa ?

MARIE

De ce que j'avais besoin d'un prétexte pour causer, sans témoins, avec Totilo. Je lui dirai que je suis athée et n'ai pas la moindre intention de convertir les sujets de Kigérik. Je n'ose pas refuser l'escorte cléricale que, dans un but politique, m'impose Moncel : ce serait briser ma carrière de reine ; mais aussitôt débarquée à Enderta, je compte renvoyer en Europe toute la sainte séquelle. Après cinq minutes d'entretien avec moi, Totilo n'hésitera plus à m'emmener.

JEAN

Vous tenez donc beaucoup à vous exiler chez ces sauvages ?

MARIE

J'ai du chagrin et ne suis pas de caractère à m'ensevelir dans d'éternels regrets. L'existence aventureuse qui se présente, me distraiera.

JEAN

En attendant votre départ ne peut-on essayer de vous consoler ?

MARIE

C'est précisément pour vous confier ce soin que je vous ai retenu. Mon cher Jean, j'ai découvert que les grands hommes ont deux façons de pratiquer l'égoïsme. Les uns ne cherchent que le plaisir, les autres sacrifient tout à leur ambition. Les premiers sont souvent d'un commerce charmant, lorsqu'ils vous font participer aux joies qu'ils vous demandent, alors que les seconds ne vous procurent que des peines. Vous êtes un égoïste de l'espèce partageuse. Recevez-moi dans votre confrérie...

JEAN

Pour nous amuser ensemble ?

MARIE

Ma foi oui... Je ne suis plus l'être tout d'une pièce que vous avez connu. Vous me voyez capable de calculer froidement pendant que la passion me ravage et d'appeler le plaisir de tout mon cœur désolé...

JEAN

Je suis là pour vous répondre.

MARIE

Demain, à trois heures, je sortirai pour aller soi-disant à la Sorbonne, et je me rendrai directement chez vous.

JEAN

Enfin vous comprenez la vie : quelle chance ! Mais vous allez vivre au loin : c'est désolant !...

— RIDEAU —

ACTE CINQUIÈME

ACTE CINQUIÈME

Décor du premier acte.
Petit plateau herbeux suspendu au flanc d'une montagne couverte de forêts, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

KIGÉRIK, TOTILO

Kigérik arrive avec Totilo.
Ils sont suivis de Boussoro et d'une escorte de soldats.
Kigérik est dans la force de l'âge. — Totilo est devenu un vieillard très cassé, s'appuyant sur un bâton.

KIGÉRIK

— A l'escorte. —

Retirez-vous à l'ombre et si quelqu'un veut approcher ne l'en empêchez pas. Totilo, viens, allons nous reposer auprès de la fontaine.

TOTILO

Comme jadis, lorsque j'allais en promenade avec le petit Kigérik.

Ils s'étendent sur le gazon.

Pourquoi, sire, ordonnez-vous de laisser approcher les passants ?

Avec un coup d'œil malicieux.

Est-ce avec l'espoir qu'une nouvelle fille sauvage va sortir du bois ?

KIGÉRIK

Riant.

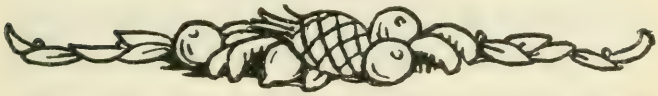
Tais-toi, ou je mobilise tout un corps d'armée pour occuper les sentiers de la montagne et nous garantir d'une pareille invasion. Il y a, dans le royaume, place pour une fille sauvage ;

mais deux, non !... Hier, quand la reine a manifesté l'intention de monter jusqu'ici, j'ai envoyé à la recherche d'un vieux braconnier célèbre par ses exploits. Il va venir. Je ne veux pas que les soldats lui barrent le passage.

TOTILO

Ah ! Ah ! Je comprends ! La reine, en arrivant, apercevra le bonhomme qui l'avait prise au piège. Cela contribuera merveilleusement à lui rendre la sensation du passé, que, sans doute, elle vient chercher.

Le bûcheron s'approche.



SCÈNE II

—

KIGÉRIK, TOTILO, LE BUCHERON

KIGÉRIK

Ah, le voici !...

Au bûcheron.

Avance !... Tu es bien le chasseur qui prend tous les gibiers ?

LE BUCHERON

Riant.

Même à deux pattes !... Oui, sire !...

KIGÉRIK

A Totilo.

C'est lui ! Je reconnais sa trogne !...

Au bûcheron.

Mon brave, la reine va venir et je voudrais lui montrer la fosse telle qu'elle était jadis. La voilà presque comblée par les feuilles mortes et les éboulements. Tu ne t'en sers donc plus pour détruire les ours ?

LE BUCHERON

Non, depuis que j'ai un fusil, les pièges sont inutiles.

KIGÉRIK

Les soldats te donneront un coup de main pour enlever les déblais, et tu te chargeras de rendre aux parois fraîchement avivées un air

vieux... Je compte sur ton astuce de piégeur qui vient à bout des bêtes les plus fines.

LE BUCHERON

Soyez tranquille!... Une sauvagesse y a été prise, la reine y sera prise!

KIGÉRIK

Eh bien, à la besogne!... Tu n'as que le temps!

Le bûcheron s'éloigne et disparaît dans l'ancienne excavation sur les bords de laquelle il rejette, pendant la scène suivante, des amas de broussailles et de terreau.

SCÈNE III

—

KIGÉRIK, TOTILO

TOTILO

Votre aimable attention pour la reine est une idée charmante et que j'envie à Votre Majesté.

KIGÉRIK

Non, tu n'envies pas !... Je lis dans les regards de mon vieux gouverneur... Il pense que son élève est un peu ridicule.

TOTILO

En aucune façon !... Tout autre accorderait à une de ses femmes l'importance que Votre Majesté accorde à la reine, que, oui, j'en rirais... Mais la reine est une personne éminente. Si Votre Majesté a surpris de la gaîté au fond de mon regard, c'est que je me rappelais avec quelle adresse une jeune femme nommée Marie a su dérouter ma vieille expérience. J'étais allé à Paris chercher une poupée pour amuser mon roi, et je m'apercevais que le gouvernement français cherchait à nous donner une espionne qui lui livrerait le roi... Je me méfiais !... Deux jours après je ne me méfiais plus ! Marie avait entrepris d'initier Bibichupa aux divertissements de sa jeunesse et lui apprenait la danse de l'Autruche. En les voyant évoluer à travers notre salon d'hôtel, l'une suivant l'autre, le cou tendu faisant bascule avec le croupion à chaque

longue enjambée ; pouvais-je deviner que le plus frivole, en apparence, des deux bipèdes, projetait de nous mener à la baguette ?

KIGÉRIK

Elle se moquait à la fois des Français et de toi !...

TOTILO

Je ne l'ai compris qu'au moment où je l'ai amenée devant vous... Je la vois encore s'avançant à mes côtés à travers la grande salle du palais ; vous l'attendez, assis sur le trône au milieu d'une imposante assemblée... Tout bas je l'engage à tomber devant vous, le front dans la poussière, mais elle vous aborde avec une aisance familière et vous tend la main d'une façon qui vous oblige à vous lever.

KIGÉRIK

C'est vrai, je n'ai pas pu faire autrement. Et quelle surprise lorsqu'elle s'écrie en très bon amara : — J'ai autrefois habité ce palais ! On m'avait donné pour appartement la cage aux singes et j'étais un vil animal que vous veniez contempler avec mépris. Je suis fière de mes

origines, à présent que j'ai atteint le niveau supérieur de l'humanité.

TOTILO

Vous l'écoutiez avec un effarement qui, sur un visage moins auguste que le vôtre, eût paru comique.

KIGÉRIK

Il était bien plutôt tragique !... A ce moment sa vie n'a tenu qu'à un fil, et la tienne aussi !

TOTILO

Je l'ai lu dans vos yeux.

KIGÉRIK

T'avoir envoyé chercher une Française et recevoir une vermine de nos montagnes !... M'infliger l'affront d'une pareille mystification en présence de toute la cour !... Mon sang s'échauffe encore en y pensant !...

TOTILO

Heureusement Marie, avec un à-propos merveilleux, reprenait : — Kigérik, présentez-moï

donc vos femmes !... Je brûle de les connaître, puisqu'elles vont être mes compagnes. Ne craignez pas que je trouble vos plaisirs par du chagrin ou de la jalousie. Je suis au-dessus de ces petitesses. Quand vous auriez mille femmes, il n'y aura qu'une reine et ce sera moi !...

KIGÉRIK

Elle disait une chose insensée ! Au moment de répondre, j'ai été pris d'un accès de timidité qui reparaît chaque fois que je me trouve en sa présence !

TOTILO

J'ai deviné votre embarras, et j'ai cru bien faire en la prenant par la main pour la mener devant le groupe de vos femmes, et il fallait voir avec quelle bonté hautaine Marie passait en revue les jolies et gauches créatures qui se bousculaient devant elle : — Où est Moïkasémi ?... Viens, Moïkasémi !... Mais elle est délicieuse !... Je ne suis pas étonnée que le roi en raffole !... Et ainsi de suite... Chacune avait son mot aimable, et des caresses et des baisers !... Il n'y a que cette bécasse de Sitambili !... Aussi quelle

idée de dire à Marie, avec un geste dédaigneux : — Je suis fille de roi, je ne fréquente pas les filles sauvages...

KIGÉRIK

Oui, pauvre Sitambili !... La reine s'est tournée vers moi : — Vous avez entendu, Kigérik. Cette femme doit mourir à l'instant... On n'insulte pas la reine ! Cela dit avec un calme effrayant et un regard qui refoulait le mien jusque dans ma nuque. Tous les torts étaient du côté de Sitambili : un signe, et le lacet de soie a fait son office.

TOTILO

Un frisson de terreur a parcouru l'assemblée... Chacun s'est dit : — Nous avons vraiment une reine !...

KIGÉRIK

Nous n'avons même que cela, mon bon Totilo... Lorsque j'hésitais à épouser une Européenne, tu m'expliquais qu'une amoureuse des pays où l'on écrit des montagnes de livres sur l'amour, allait me révéler des sensations

extraordinaires... Ah bien oui !... Au point de vue de l'agrément, la dernière esclave du palais fait mieux mon affaire que Marie.

TOTILO

Elle réfléchit trop à toutes choses et certaines choses sont en dehors de toute réflexion.

KIGÉRIK

Ses méditations sur ces brûlants sujets sont celles d'une chatte en folie. Comment, toi, vieux roué, tu te fies à son masque officiel !... Quelqu'un qui oserait, s'amuserait énormément avec la reine... Seulement je n'ose pas !... Elle sait pourtant si bien me rendre son corps appétissant ! Quel dommage que je ne parvienne jamais à oublier que sous le corps, il y a l'esprit... Cet esprit devant lequel je reste petit garçon !... Chaque fois qu'elle m'ouvre ses bras, je me précipite vers des bonheurs inouïs, chaque fois que je les quitte, je soupire : ce sera pour demain !...

SCÈNE IV

KIGÉRIK, TOTILO, LE BUCHERON

Vers la fin de la scène précédente,
on a vu le bûcheron sortir du trou, en nettoyer les bords,
et dissimuler dans le fourré les débris provenant de son travail.
Il revient alors vers le roi.

LE BUCHERON

J'ai fini... Pour un beau piège, c'est un beau piège !... Puisque j'ai tant fait que de le remettre en état, ma foi, je vais m'en servir... Ce soir, je le couvrirai, et je serais bien étonné si, d'ici à quelques jours, je n'y trouvais pas un ours... Pour le moment, qu'ordonne Votre Majesté ?

KIGÉRIK

Reste... La fosse et toi vous formez un

ensemble que je me réjouis de montrer à la reine.

TOTILO

La voici.

SCÈNE V

—

KIGÉRIK, TOTILO, LE BUCHERON MARIE, OLENGA

Arrive Marie,
accompagnée d'une très jeune fille à l'air éploré.
Marie est richement vêtue à la mode du pays.
Olenga est pauvrement habillée.

MARIE

A Kigérik, en poussant vers lui Olenga.

REGARDE, Kigérik, quel ravissant petit objet je viens de dénicher dans le faubourg. A mon approche, j'ai vu cette poltronne quitter un groupe de femmes et se réfugier dans sa

cabane... J'ai poussé la porte... Son père était là... Je te l'ai achetée...

KIGÉRIK

— L'examinant. —

Tout à fait mignonne !... Le type que je préfère !...

MARIE

— Souriant. —

Mon type, en somme !...

S'emparant d'Olenga pour se mesurer avec elle.

Tiens-toi droite Olenga !... D'un rien plus petite que moi !... Comme architecture, c'est pareil... poitrine... épaules... et combien d'années de moins !...

Olenga se remet à sangloter.

Par exemple, son moral et le mien... Regardez-moi ce déluge !...

A Olenga.

Si tu as les yeux rouges, tu dégoûteras le roi !...

OLENGA

D'une voix entrecoupée.

Trongo, le fils du boucher, devait m'épouser

dans quelques jours... Il avait économisé l'argent!...

KIGÉRIK

Lui caressant les mains.

Mais je suis le roi, petite sotte!... Tu n'entends pas?... Le roi!...

OLENGA

Oui, je serai sage!...

MARIE

A Olenga qui s'essuie les yeux.

Tu reverras tes parents petite... Le harem n'est pas une prison...

Tout en parlant, elle s'aperçoit de la présence du bûcheron.

Qu'attends-tu là, bonhomme?

LE BUCHERON

Qu'il plaise à Votre Majesté de jeter un regard sur moi et sur ce trou.

MARIE

Que veut dire cet idiot?... A quel travail

écrasant vient-il se livrer pour que la sueur dégouline ainsi sur son visage ?...

Regardant autour d'elle.

Totilo rit !... Le roi fait signe qu'on se taise !... Je ne dois pas savoir...

Elle fait quelques pas vers la fosse.

Ah ! Ah ! Tu viens de réparer la fosse... Certainement les années ne l'avaient pas respectée à ce point... Kigérik, je reconnais là une de ces délicates prévenances auxquelles vous m'avez habituée... Je vous remercie...

KIGÉRIK

J'ai tâché de rétablir le cadre dans lequel nous avons fait connaissance, sans oublier le chasseur qui a eu l'heureuse fortune de vous capturer.

MARIE

Les yeux étincelants.

Lui !... Ah maraud !... C'est toi qui voulais me passer une corde au cou et me promener

à travers les villages pour quêter des œufs et des fruits!

La main de Marie
s'abat comme une serre sur la nuque du bûcheron,
qu'elle traîne, plié en deux et plus mort que vif,
devant Kigérik.

Regarde-moi ce chien!... Je le sens qui tremble de peur sous mes doigts! Allons, houste!

Elle lâche le bûcheron qui,
rapide comme l'éclair, détale et disparaît,
tandis que Marie, secouant ses doigts :

Aïe! J'ai serré trop fort! J'en ai mal à la main!...

TOTILO

Vous l'avez presque étranglé!...

MARIE

Riant.

C'est pour la corde qu'il me destinait!...

Un silence.

Kigérik, je désire que tout à l'heure Paul Moncel me trouve seule en cet endroit... Vous devez être pressé de causer sans témoins avec votre nouvelle épouse. Emmenez-la dans la cabane qui se trouve sur le sentier que nous

suivrons au retour... Nous vous prendrons en passant.

KIGÉRIK

Donnons-nous plutôt rendez-vous au palais...

Montrant Olenga.

J'ai de quoi m'occuper jusqu'au soir... Totilo, je te laisse avec la reine.

Il s'éloigne ainsi qu'Olenga.

SCÈNE VI

—

TOTILO, MARIE

TOTILO

Notre ami Paul a dû camper cette nuit sur les hauts plateaux et il n'est certainement plus bien loin... Je me demande s'il a vieilli autant que moi... Enfin, vieilli ou non, je me

réjouis de le voir. Oserais-je pourtant avouer à Votre Majesté, que ma joie serait plus complète si nous l'attendions ailleurs que dans ce site sauvage.

MARIE

Pourquoi donc ?

TOTILO

Il vient de la part du Président de la République, inviter officiellement le roi et vous, à visiter Paris, pendant votre tournée en Europe. Tout est réglé d'avance. Mardi vous partez avec Moncel, qui reste attaché à votre personne jusqu'à ce que vous quittiez la France. Il n'a que cinq jours à passer dans vos états. Vous avez à lui montrer les prodiges accomplis par notre jeune civilisation : villes surgies de terre en quelques années, armée formidable, palais, gares, écoles, casernes, fabriques... et vous lui faites parcourir un désert hérissé de rochers, pour vous rejoindre au milieu d'un fourré de cèdres !... Vous avez, sans doute, pour cela de bonnes raisons, grande reine ! Mais tout de même j'enrage !

MARIE

Lorsque tu m'as ramenée d'Europe, ne te rappelles-tu pas que, pendant la traversée, tu m'as plus d'une fois surprise pleurant à chaudes larmes. J'ai fini par t'avouer que je me désolais d'avoir quitté Moncel. Cet homme, je l'ai aimé, comme on aime là-bas, de toute mon âme !...

TOTILO

Êtes-vous sûre de ne plus l'aimer ?

MARIE

Parfaitement sûre. Mais lui se demande peut-être si je l'aime encore !... Il compte, en tout cas, sur ma déférence et mon admiration et il apporte l'espoir de reprendre sur moi son ancienne influence. Or je veux qu'il comprenne, dès notre première entrevue, que je suis décidée à maintenir l'indépendance absolue de mon pouvoir. Mais il est très difficile de supprimer toute sentimentalité envers celui qu'on a aimé. Le choix de cet endroit est attendrissant par lui-même. Si j'y tiens un langage impi-

toyable, Moncel n'aura qu'à ouvrir les yeux pour être un peu consolé de ce qu'il entendra.

TOTILO

Que ce mélange de douceur et de cruauté est bien de vous, grande reine !... Oui, cet endroit est éloquent. Rien qu'à regarder cette fosse, l'émotion me gagne. Je vois encore Paul, là, debout à côté de moi, quand on l'a jetée à nos pieds, elle, la mystérieuse !... Il contemplait l'être nouveau avec des yeux si calmes et si profonds !

MARIE

Oui, ce regard qui tombe de si haut et n'humilie jamais !... Vous tous qui assistiez à cette scène, me couvriez d'outrages et réclamiez ma mort... Lui seul a eu pitié !...

TOTILO

J'aperçois à travers les arbres, des gens qui descendent vers nous...

MARIE

Je le reconnais !... Éloigne-toi. Que je reste seule avec lui !...

Totilo se retire...

Quelques instants après, Paul arrive, accompagné d'un officier et de soldats. Sur un signe de la reine, cette escorte s'arrête à distance, tandis que Paul vient à elle.

SCÈNE VII

—

MARIE, PAUL

MARIE

Mon maître, je suis heureuse de vous revoir !... Ah tenez, laissez-moi vous embrasser...

Elle se jette à son cou.

Est-ce assez ridicule !... Je pleure !...

PAUL

Très ému.

Ma bonne Marie !... Vraiment tu es con-

tente?... L'usage que tu fais de ton autorité faisait redouter à mon cœur de vieil ami l'accueil officiel d'une reine.

MARIE

Parce que je ne me prête pas à être, en ce pays, un agent de la France? Parce qu'ayant conquis le pouvoir je prétends l'exercer à mon profit ?...

PAUL

Au moins ne pouvais-tu montrer un peu de bonne volonté?... Je t'avais chaudement recommandé le missionnaire et les religieuses qui partaient avec toi. Tu n'as rien eu de plus pressé, en arrivant ici, que de les renvoyer en Europe.

MARIE

Rien que les religieuses...

PAUL

Ce n'est pas de ta faute si le missionnaire s'est évadé, et s'il exerce encore dans le pays son saint ministère.

MARIE

Pas pour longtemps, car j'ai mis sa tête à prix.

PAUL

Il me l'a écrit.

MARIE

Vous correspondez avec lui !... Mais c'est de la rébellion !...

PAUL

Ne suis-je pas libre d'écrire à qui je veux ?

MARIE

Pas d'encourager un insurgé qui habite, malgré moi, mon empire...

PAUL

Il vit chez les sauvages, tes anciens frères, qui se sont réfugiés dans les forêts de l'intérieur où ton autorité ne s'exerce pas. Les gens auxquels il prêche l'Évangile méritaient à peine le nom d'hommes et il assiste à l'éclosion de leurs âmes... Spectacle magnifique...

MARIE

Dont je me passe à merveille... Je n'ai pas besoin d'âmes dans mon royaume... Une âme c'est une conscience qui prétend n'obéir qu'à un pouvoir mystique, nommé devoir. Moi je forme des sujets... Un sujet, dans l'armée, c'est la chair à canon, dans l'industrie l'outil, en agriculture la charrue, dans la magistrature l'échafaud ! Mes sujets fonctionnent dans l'état, avec l'automatisme et la spécialisation des cellules dans un corps vivant. Aussi, pas de travail perdu : la conscience individuelle n'est bonne qu'à paralyser l'effort général. L'organisation que j'ai établie sert de conscience à mon peuple, qui est un grand peuple, vous verrez !...

PAUL

— Souriant. —

Il est redoutable !...

MARIE

Merci ! Je n'avais pas besoin de la leçon pour sentir ce qui lui manque. Lorsque je parcours les quartiers neufs d'Enderta, il me semble voir une ville française, qu'en l'absence des proprié-

taires, une cohue de singes aurait envahie. Cependant ces industrieux magots accumulent d'immenses richesses, et gare à qui s'aviserait d'y toucher, il aurait affaire à d'invincibles soldats!

PAUL

Supérieurement équipés... mais où puiseraient-ils l'esprit d'abnégation?

MARIE

L'homme est, de sa nature, féroce et courageux... Est-ce que le lion a besoin d'abnégation pour bondir au-devant du chasseur? Qu'il ait des griffes et des dents, et il se bat. Aussi n'ai-je rien épargné pour procurer à mes troupes un armement formidable et faire de mon armée une machine de guerre d'une précision mathématique. J'ai appelé d'Europe toute une équipe de savants; non pas de ces songe-creux qui, sous prétexte de chimie ou de géologie, s'épuisent à chercher le stérile pourquoi des choses... Mes savants, à moi, sont des cuisiniers, des forgerons, des puisatiers de génie... Ils ne voient pas plus loin que leur fourneau, mais avec eux je me charge de faire sauter l'univers...

PAUL

Dire que voilà mon élève!...

MARIE

Oui, car vous m'avez démontré que j'étais un animal à gros cerveau et je me suis rangée, comme tous les animaux, sous la loi de l'égoïsme. La nécessité d'être fort donne des qualités qui tiennent lieu de vertus. Voyez quelle haute situation j'occupe dans le monde. Que d'empressement et de flatteries pour me décider à visiter Paris avant toute autre capitale!... Je lis vos journaux : ils me dépeignent comme une dangereuse voisine qu'il s'agit d'amadouer par des acclamations. Le *Figaro* me souhaite une amère bienvenue dans un article qui a pour titre : L'hyène à l'Élysée...

PAUL

— Souriant. —

Article pas signé, mais je puis t'en nommer l'auteur : Jean Cervier.

MARIE

Je m'étais dit que ce chroniqueur devait m'avoir observée de près... Comme il explique

bien la jouissance que j'éprouve à ricaner, comme l'hyène, sur la proie que je dévore... Cela ne me déplaît pas!

PAUL

Je souhaiterais pour toi d'autres satisfactions!...

MARIE

Évidemment!... Je ne suis pas à la meilleure époque de ma vie... Je n'ai connu le vrai bonheur que pendant la courte période où la religion me conduisait d'une main ferme vers un but certain.

PAUL

Avoue-le, Marie, tu n'es pas heureuse!...

MARIE

Pas complètement... Je vis dans une horrible solitude... Autour de moi, personne qui me comprenne... Jamais une parole d'encouragement. Jamais une de ces idées couleur d'aurore, qui éclairent tout à coup, aux yeux du pèlerin fatigué, les horizons d'une terre promise... Ah! mon maître, que de fois, aux heures de détresse,

j'ai pensé au petit coucou grâce auquel vous faisiez gravir à une enfant la montagne escarpée !... J'aurais si souvent besoin de l'entendre !... Pourquoi, livrée à moi-même, ne suis-je pas capable d'être autre chose qu'une créature de douleur ?... Pourquoi suis-je aussi désolée dans ma débauche de reine, que la fille sauvage dans sa cage de fer ?... Alors je hurlais vers les mâles absents, à présent, la nuit, je fais monter dans ma chambre les soldats de ma garde, et dans leurs bras, je hurle d'abandon !...

SCÈNE VIII

MARIE, PAUL, BOUSSORO

BOUSSORO

Le prêtre français qu'on recherchait partout, vient de se constituer prisonnier. Que faut-il en faire ?

MARIE

Me l'amener.

Boussoro s'en va.

Qu'est-ce que cela signifie ?

PAUL

Je lui ai écrit de se présenter dès qu'il serait certain de me trouver avec la reine.

MARIE

— Ironique. —

Et il accourt !... Croire qu'un mot de mon bienfaiteur va lui valoir sa grâce et venir se livrer sans plus de garantie, est d'une confiance vraiment touchante ; car enfin, s'il se trompe, il apporte tout bonnement sa tête au bourreau !...

Arrive le père Maximin, vieillard à longue barbe blanche. Il est habillé d'une soutane usée, et porte, sur l'épaule, une fourrure qui lui sert de couverture et de manteau. La croix pastorale brille sur sa poitrine.

SCÈNE IX

MARIE, PAUL, MAXIMIN, PUIS TOTILO

MARIE

Avec une politesse moqueuse.

BONJOUR, mon révérend Père!... Enchantée de revoir mon ancien aumônier!

MAXIMIN

Peut-être plus surprise qu'enchantée, madame.

MARIE

Oh! mon père, après tout le mal que je me suis donné pour vous faire arrêter, vous avez mauvaise grâce à contester mon désir de vous voir.

PAUL

Père Maximin, j'ai averti Sa Majesté que vous veniez sur mon conseil.

MAXIMIN

Madame, je voudrais vous parler de la tribu dont vous êtes sortie...

MARIE

Ainsi vous vous intéressez à ces affreux sauvages?...

MAXIMIN

Leur sort devient intolérable... Traqués comme des bêtes fauves, réfugiés au fond des forêts, ils vivent dans le dénûment le plus absolu... J'implore en leur faveur votre clémence... Il reste sur les frontières de vos états de vastes territoires fertiles et inoccupés... Permettez-leur d'y fonder une colonie...

MARIE

Pour y être quoi?... Mes sujets?... Mes voisins?...

MAXIMIN

Vos sujets. Ils ne réclament qu'un droit : celui de persévérer dans la religion chrétienne.

MARIE

— Gaiement. —

Sont-ils toujours les immondes pillards que j'ai connus?

PAUL

La reine sait mieux que personne ce que la religion a pu faire d'eux...

MARIE

Avec un sourire approbateur.

Bien envoyé!...

MAXIMIN

Je ne crains pas d'affirmer que si vous les admettez au nombre de vos sujets, ils donneront l'exemple de vertus peu pratiquées dans votre empire.

MARIE

Ils nous régaleront du spectacle de leur perfection et nous leur remplirons le ventre... Ce genre de transactions est assez dans les habitudes cléricales.

MAXIMIN

J'ai réclamé pour mes chrétiens des terres à

cultiver et non du pain. Ils ne seront à la charge de personne.

MARIE

Qualité négative !... Que gagnerai-je à leur présence ?

MAXIMIN

Des âmes. Il n'y en a pas autour de vous.

MARIE

J'ai formé un matériel humain de premier ordre. Que puis-je désirer de mieux ?...

MAXIMIN

Des hommes qui, sans négliger leurs travaux, soient menés par des préoccupations supérieures...

MARIE

Je ne connais pas, pour un ouvrier, de préoccupation supérieure à celle d'aller correctement jusqu'au bout de sa tâche...

MAXIMIN

Lorsque nous avons achevé notre tâche ici-bas, nous allons là-haut en rendre compte à

Dieu... Le chrétien donne à son métier toute son activité physique, mais il applique à la préparation de l'autre vie, toute son ardeur spirituelle. C'est ce que j'appelle avoir une âme.

MARIE

Ainsi vous espérez que je vais tolérer autour de moi l'infâme comédie de la vie éternelle ?...

MAXIMIN

Ne traitez pas de comédie la plus redoutable des réalités... Dieu est au ciel et nous jugera !...

MARIE

J'ai cru cela !... On m'a élevée en vue d'une éternité bienheureuse !... Au couvent, j'ai assisté à l'agonie d'une de mes compagnes qui m'a dit au revoir avec un sourire de fête... Pendant des années je me suis sevrée de tous les plaisirs, pour être digne du chœur des anges au milieu desquels je voyais déjà ma place marquée... Et tout à coup, le réveil !... Plus de Dieu !... Plus d'âme immortelle !... Devant la mort, l'homme de génie et le chien sont, j'allais dire égaux... Mais non, pas même !... Le chien

meurt et ne sait pas qu'il meurt, tandis que notre dernier râle, sur le seuil du néant, est un cri d'épouvante. Ces idées empoisonnent ma vie !... Jusque dans les bras de mes amants, elles me déchirent. On ne se console pas d'avoir perdu l'éternité !... On ne pardonne pas à ceux qui nous ont envoyés courir derrière la funeste beauté du divin mirage !... Vous, les prêtres, qui par vos impostures avez fait de moi une misérable égarée, je vous hais !... Comprenez, à présent, mon père, pourquoi votre tête est mise à prix !...

MAXIMIN

Vous démontrez précisément que je ne suis pas un imposteur lorsque vous constatez que l'homme qui meurt est plus à plaindre que le chien qui crève. Si l'intelligence n'est en nous que l'annonciatrice du néant, elle est de toutes les infirmités la plus atroce, si elle est clairvoyante jusqu'au delà de la tombe, elle est le plus précieux des dons... Nous avons le choix : ou maudire notre esprit qui nous réduit à envier la brute, ou le suivre dans ses grandes envolées vers un avenir sans bornes. Mon choix est fait :

j'ai l'orgueil de mon intelligence et suis fier de monter où ses ailes me portent.

PAUL

— A Marie. —

Supprime du passé de l'humanité ce que sa foi en une vie future lui a valu et tu anéantiras du même coup la plupart de ses chefs-d'œuvre, tu embrumeras ses horizons, tu rétréciras ses sentiments. Nos âmes, façonnées par le surnaturel, ont fait de lui leur naturel. La religion couve sous notre langage, s'affirme, malgré nous, par nos mots, et chassée de nos cœurs chante encore sur nos lèvres...

MARIE

Chante le mensonge !... Souvenez-vous de m'avoir dit : — Aucun œil n'ayant contemplé Dieu, nous ne concevrons jamais Dieu, et le doigt du prêtre qui se tend vers lui te montre un homme !...

PAUL

S'il te montrait Dieu tu tomberais foudroyée... Te crois-tu donc de taille à fixer un regard d'aigle sur l'Infini ?... Celui qui sort d'un antre

obscur a besoin de cheminer sous un feuillage d'abord touffu, puis toujours plus transparent et léger, pour s'accoutumer à soutenir l'éclat du soleil. C'est à l'ombre des Églises que l'homme, échappé des cavernes, s'exerce à lever ses regards enténébrés vers l'Éternel. Les religions ne sont pas fausses, elles sont révélatrices ; elles découvrent de l'éblouissante Majesté divine ce que nos rétines débiles sont en état de supporter.

MAXIMIN

A Paul.

Je n'accepte pas que l'on défende notre sainte Église par un argument pareil !

MARIE

— Moqueuse. —

Soutenir que sur tous les autels de toutes les époques et de tous les rites se retrouve le même vrai Dieu mis à la portée des peuples-enfants, cela pue l'hérésie à plein nez, hein, mon Révérend ?...

A Paul.

N'avez-vous pas dans l'arsenal de vos idées une doctrine que le père approuve ? Cherchez

bien, il y a du choix!... Tantôt vous pensiez que Dieu est en train de se créer à mesure que l'univers prend conscience de lui-même par l'intermédiaire de nos cerveaux. Une autre fois vous annonciez que le culte des héros allait remplacer celui des idoles, et cette nouvelle, survenant au cours d'une certaine nuit féconde en nobles émotions, me transportait au point, que, prête à tomber dans vos bras, je m'écriais : — Soyez mon grand homme, voulez-vous?

PAUL

De tout mon cœur, chère petite humanité!... ai-je répondu. Pourtant, je n'ai plus sur toi la moindre influence.

MARIE

J'ai grandi!... Accordez-moi que je suis au moins votre égale...

PAUL

Avec un demi-sourire.

C'est évident : une reine!... Il faut l'avouer, ma conception de la suprématie de l'élite, tourne à l'utopie. L'homme de génie tirait de Dieu son prestige, il portait au front, comme

une auréole, le reflet de l'Esprit créateur; il n'est plus, aux yeux des peuples athées, qu'un très habile ouvrier, spécialisé dans son métier... Quant à le charger du soin d'éclairer les consciences.....

MARIE

Avec ironie.

Un rêve après tant d'autres!... Mon maître, votre intelligence s'amusait à éveiller la sonorité des idées, comme une main agile voltige sur les cordes de la harpe, les faisant vibrer toutes sans se reposer sur aucune.

PAUL

Je possède un instinct religieux qui, coûte que coûte, veut s'exprimer.

MARIE

Cet instinct-là ne me trouble plus : je l'ai tué.

PAUL

Un instinct n'est jamais tué que par d'autres instincts, et de tous ceux que nous portons en nous, il en est un seul qui classe notre espèce à part du règne animal...

MARIE

Ah! ce règne humain que caractérise notre faculté d'adoration!... Encore une de vos théories favorites!... Combien je préférais celle qui prévoyait une humanité rajeunie fleurissant sur les ruines des anciennes croyances.

PAUL

Mirage plus décevant qu'aucun autre!... L'expérience m'a bientôt appris que les fruits merveilleux de la charité et du sacrifice font plier et se rompre la tige du roseau pensant, aussitôt que la divine espérance qui lui servait de tuteur, lui est enlevée. Lorsque je t'engageais à remplacer Dieu par la raison, j'oubliais que la raison n'a pu nous affranchir de l'animalité qu'en nous conduisant au pied des autels. Veut-elle aller plus loin et nous installer sur l'autel même, elle n'y assoit plus que la brute!... Te souviens-tu, Marie, de tes combats désespérés contre tes vils instincts?... J'ai encore dans l'oreille ton cri de triomphe un soir où tu mettais en fuite la bête immonde!... La bête est de retour!... Voilà ce que je ne puis m'empêcher de penser tristement lorsque la

renommée nous apporte les récits des amours de la reine. Mon désenchantement n'était pas moins vif tout à l'heure, pendant que tu m'exposais les principes de ta politique... Elle ne tend qu'à créer le puissant outillage dont tu te serviras, comme d'une massue géante, pour écraser quiconque te gênera. Te vouerais-tu à une œuvre de dévastation et de mort si tu obéissais encore au précepte divin : Aimez-vous les uns les autres ? Prends garde! Avec de plus vastes ambitions tu recommences la fille indomptée que j'ai vue retirer de ce piège... Elle aussi, ne rêvait que meurtre et pillage.

MARIE

Comparer une personne de ma haute culture à cette primitive, est un compliment assez inattendu!...

PAUL

Souviens-toi de Sisyphe haletant sous son rocher éternellement rebelle. Je n'ai jamais prétendu que Sisyphe redescendant la pente, était pareil à Sisyphe avant de la gravir... Il s'était élevé vers le ciel au prix d'héroïques efforts, son visage tour à tour éclairé par le généreux

espoir de vaincre et dévasté par la douleur d'être vaincu, reflétait l'angoisse des passions surhumaines... Il s'effondrait avec la magnificence des grands chênes foudroyés... Mais il s'effondrait !...

MARIE

Toujours, à l'arrière-plan de votre esprit, cette idée qu'un Dieu foudroie l'impie !... Pourtant je suis impie et loin de trembler devant la foudre, c'est moi qui la brandis... Je suis autrement redoutable que les pantins ridicules dont on nous menace depuis que le monde est monde, qu'ils s'appellent Jupiter, Moloch, ou Jéhovah, sans oublier ce doucereux Jésus, qui nous condamne aux flammes de l'enfer pour la moindre atteinte portée à son nom.

MAXIMIN

Je ne permets pas qu'on tourne en dérision notre divin Sauveur !

MARIE

Sur un ton de paisible étonnement.

Monsieur l'abbé ne permet pas !... Me parler sur ce ton ! Il y en a qui auraient peur !...

MAXIMIN

Je suis enfermé dans ma foi comme dans une tour inébranlable...

MARIE

Insensé !... Vous êtes dans un château de cartes !... Un souffle l'abat !...

MAXIMIN

La mort seule, en me prouvant que Dieu n'existe pas, ferait écrouler mon refuge !...

MARIE

Le prenant au mot.

Je souffle sur la tour !...

Appelant.

Soldats !...

Aux quelques soldats qui accourent.

Jetez cet homme au fond de la fosse et percez-le de vos lances... Ensuite, sur le corps... de la terre, beaucoup de terre !... Comblez le trou, nivelez le sol !...

MAXIMIN

Les yeux au ciel.

Mon Dieu, que votre volonté soit faite !...

Les soldats l'entraînent.

MARIE

Arrachant de son cou une chaînette avec des médailles et la jetant aux soldats.

Tenez, enterrez avec lui ces amulettes que je portais encore.

PAUL

En cet endroit où je t'ai sauvé la vie, ne me refuse pas la vie de ce prêtre !...

MARIE

Je la refuse !...

Montrant Maximin que les soldats poussent dans le trou.

Cette fosse était le berceau, ce sera la tombe de celle qu'on avait baptisée Marie ; son passé s'y engloutit en même temps que ce vieillard !...

Un cri d'agonie sort de la fosse, les soldats cessent d'y plonger leurs lances, et contents de leur prouesse, se regardent en riant.

Voici l'instant où il constaterait que son Dieu n'existe pas, si le néant constatait le néant !... Allons, ce fanatique a gagné contre moi !... Il a cru tant qu'il a pu croire !...

PAUL

Les regards tournés vers la fosse.

O Dieu qui vous cachez sur les hauteurs,

ayez pitié de celle en qui vous aviez mis tant de noblesse, et qui, lasse de vous chercher en vain, n'est plus qu'une misérable sauvage!

TOTILO

Qui au même instant rejoint Marie.

Que dit, d'un air si tragique, notre ami Paul?

MARIE

A moi, rien !... Il invoque un oiseau d'Europe!...

— RIDEAU —

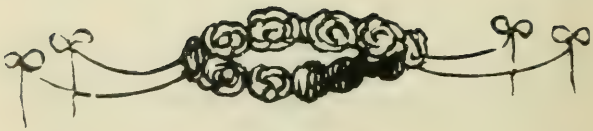
Les Marmousets, 11 juin 1901-26 juillet 1901
Lucerne, 18 avril 1916-14 septembre 1916.

TABLE

TABLE

	Pages.
HISTORIQUE DE « LA FILLE SAUVAGE » . .	I
PERSONNAGES	3
ACTE PREMIER.	5
ACTE DEUXIÈME	51
ACTE TROISIÈME	91
ACTE QUATRIÈME	141
ACTE CINQUIÈME	201

CE LIVRE, LE QUATRIÈME DE LA COLLECTION DU « THÉATRE D'ART », A ÉTÉ ÉTABLI PAR AD. VAN BEVER. TIRÉ A MILLE CINQ CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPT EXEMPLAIRES, SOIT : 12 EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON IMPÉRIAL, NUMÉROTÉS DE 1 A 12 ; 10 EXEMPLAIRES SUR CHINE, NUMÉROTÉS DE 13 A 22 ; 25 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL (DONT 6 HORS-COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 23 A 41 ET DE 42 A 47 ; ET 1550 EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN DES MANUFACTURES DE RIVES (DONT 50 HORS-COMMERCE), NUMÉROTÉS DE 48 A 1547 ET DE 1548 A 1597, LE PRÉSENT OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER PAR PAUL HÉRISSEY, A ÉVREUX, LE X DÉCEMBRE MCMXVIII. LES ORNEMENTATIONS TYPOGRAPHIQUES ET VIGNETTES ONT ÉTÉ DESSINÉES ET GRAVÉES SUR BOIS PAR GABRIEL DARAGNÈS.



1197 1 0
16

PQ
2211
C8F4
1918

Curel, François
La fille sauvage

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY